

# Nouvelles à suivre

Prix collégien•ne•s  
lecteur•trice•s  
de Gironde

---

Édition  
2021-2022



# Prix collégien•ne•s lecteur•trice•s de Gironde

Édition 2021-2022

# Présentation

## Palmarès concours « Nouvelles à suivre »

Les collégiennes et collégiens girondins, constitués en clubs de lecture ou en groupes classe et accompagné·e·s par un·e enseignant·e ou un·e professeur·e documentaliste, lisent chaque année une sélection d'ouvrages offerts par le Département.

Ces ouvrages sont proposés par le réseau «Librairies indépendantes en Nouvelle-Aquitaine».

Au printemps, les collégiennes et collégiens échantent et votent pour leur ouvrage préféré ; l'auteur·rice lauréat·e se voit ensuite attribuer le prix « Collégien·ne·s lecteur·trice·s de Gironde ».

La lauréate de cette édition 2021-2022 est Marie Vareille, avec « Le Syndrome du spaghetti ».

Le-la lauréat·e du Prix « Collégien·ne·s lecteur·trice·s de Gironde » est récompensé·e en juin lors d'une rencontre avec ses lecteurs au Conseil départemental de la Gironde.

Désireux de lancer un défi aux collégien·ne·s et soucieux de promouvoir le goût de l'écriture et de la fiction, le Département organise concomitamment un concours d'écriture de nouvelles, le concours «Nouvelles à suivre».

Ainsi, le-la lauréat·e du Prix « Collégien·ne·s lecteur·trice·s de Gironde » de l'année précédente propose un incipit pour les collégiennes et collégiens désireux d'écrire la suite.

C'est Lisa Balavoine, récompensée pour son roman « Un garçon c'est presque rien » en 2021, qui s'est livrée cette année à l'exercice.

Nous vous invitons à découvrir dans ce recueil les nouvelles saluées par le jury départemental. Les textes sont volontairement publiés en l'état, afin de ne pas dénaturer les écrits.

Au gré de leur imagination, les jeunes écrivains ont proposé de placer le texte de Lisa Balavoine au début, à la fin ou au milieu de leur écrit ; vous trouverez la mention « INCIPIT » en guise de repère.

Bonne lecture !

# Sommaire

## Présentation

## Sommaire

## Incipit de Lisa BALAVOINE

## Palmarès grand prix

## « Nouvelles à suivre... »

Clémence LECOUVÉ

3<sup>e</sup>, collège François Mitterrand à Pessac

« Bouée de sauvetage »

## Catégorie 6<sup>e</sup>

### Premier prix

Maely MOREAU

6<sup>e</sup>, collège Victor Louis à Talence

« Escapade dans la nuit »

### Deuxième prix

Antoine HOSSENLOPP

6<sup>e</sup>, collège Victor Louis à Talence

« L'échange ? »

### Troisième prix

Thinley SAMTAN-FRANKUM

6<sup>e</sup>, collège Victor Louis à Talence

« La dette »

## Catégorie 5<sup>e</sup>

### Premier prix

Keira RECHOU

5<sup>e</sup>, collège Alfred Mauguin à Gradignan

« Abrutis »

### Deuxième prix

Clémence BENSILUM

5<sup>e</sup>, collège Saint-Genès La Salle à Talence

« Jusqu'à la fin de la vie »

### Troisième prix

Isiah TSHITAMBWE-KAZADI

5<sup>e</sup>, collège Léonard Lenoir à Bordeaux

« Mon ami »

3

4-5

6

8

17

33

## Catégorie 4<sup>e</sup>

### Premier prix

Chloé DELETRAIN

4<sup>e</sup>, collège Chambéry à Villenave d'Ornon

« Sous les étoiles »

### Deuxième prix

Amélie LAUNAY

4<sup>e</sup>, collège Alain Fournier à Bordeaux

« L'ami disparu »

### Troisième prix *ex aequo*

Sofia ABDELHADI

4<sup>e</sup>, collège Jean Jaurès à Cenon

« Scipulus »

Lou PERCHERANCIER

4<sup>e</sup>, collège Chambéry à Villenave d'Ornon

« Une dernière partie »

## Catégorie 3<sup>e</sup>

### Premier prix

Anna ONDIA

3<sup>e</sup>, collège Saint-Joseph à Libourne

« Alpha canis majoris »

### Deuxième prix

Elise LABORDE, Emma ROCHE, Eden

SARTORE, Léa TAVERNIER

3<sup>e</sup>, collège Jean Cocteau

à Lège Cap Ferret

« Le croissant »

### Troisième prix

Eliott LEBLANC, Gabrielle MICNER, Noé

THOUVAIS

3<sup>e</sup>, collège Jean Cocteau

à Lège Cap Ferret

« Au cœur de la nuit »

51

70

## Prix spéciaux

81

### Futuriste

Faustine HOURCQ, Emilie JOUVE, Mathis LESTAGE, Claire MAILLET, Noé MAROYE, Daril MATUKE, Esteban MUNOS, Noémie PENOUTY, Matéo PEREZ-NORIEGA, Martin PESCADOR, Louis RIGAUD, Ece SANDIKLI, Valentin VALLAUD, Samuel VIGOUROUX  
6<sup>e</sup>, collège Capeyron à Mérignac

### Frissons

Zeina DIOP et Lidia BOUGIDAH  
5<sup>e</sup>, collège Jean Zay à Cenon

### Mamie flic

Violette RANOU-SERINÉ et Léa ROUGE  
5<sup>e</sup>, collège François Mitterrand à Créon

### Amazonie

Noah PEYROU et Gaspar LARBES  
5<sup>e</sup>, collège François Mitterrand à Créon

### Surf

Lilie LAMARQUE et Alicia BECARISSE  
5<sup>e</sup>, collège François Mitterrand à Créon

### Harcèlement

Salomé GOYHENEIX  
5<sup>e</sup>, collège Marguerite Duras à Libourne

### Le pire cauchemar

Louann DANDRAU  
4<sup>e</sup>, collège Jean Jaurès à Cenon

### Les amis

Kélia DUPOUY et Lileyna SAGUEY  
4<sup>e</sup>, collège François Mitterrand à Créon

### J.K. Rowling

Maëlle GALIMARD-CLOEREC  
4<sup>e</sup>, collège Alain Fournier à Bordeaux

### Les coccinelles

Hélène RAMBEAUT-MILLET  
4<sup>e</sup>, collège Montaigne à Lormont

### Astral

Gwendoline LAFAYE  
4<sup>e</sup>, collège Georges Mandel à Soulac

### L'espoir

Salomé HERVÉ  
4<sup>e</sup>, collège Saint Joseph à Libourne

### L'errance

Chloé LISSOT BUTIN  
4<sup>e</sup>, collège de l'Estey à Saint Jean d'Ilac

### Black Mirror

Noan MAITRE  
4<sup>e</sup>, collège Chambéry à Villenave d'Ornon

### Les utopies

Gabrielle MARTINEZ et Naomie OIRY  
4<sup>e</sup>, collège Chambéry à Villenave d'Ornon

### Sphinx

Gaëlle JOUSSEAUME  
3<sup>e</sup>, collège Porte du Médoc à Parempuyre

### Mémoire d'enfance

Justine DESCHAMPS  
3<sup>e</sup>, collège Aliénor d'Aquitaine à Martignas-sur-Jalle

# Incipit de Lisa BALAVOINE

**Septembre 2021**

**Lauréate du Prix  
collégien·ne·s  
lecteur·trice·s  
de Gironde  
2020-2021**

La lune joue à cache-cache cette nuit. Seule une faible lueur traverse le cadre de la fenêtre ouverte et vient se répercuter sur le mur de ma chambre, juste au-dessus du lit. Cela ne dessine rien, sauf peut-être la silhouette de ma trouille.

*J'ai peur, oui, c'est même peu de le dire.*

J'ai peur et je n'ai que le silence pour me tenir compagnie, le silence et ce carnet sur lequel je suis en train d'écrire.

*J'écris pour tout garder.*

*J'écris pour ne rien oublier.*

Dans la pénombre, je repense à cette chanson que mon père écoutait tout le temps quand j'étais enfant. Il adorait ce groupe qui avait un nom qui me faisait rire, Téléphone. Il mettait toujours le disque à fond dans le salon et ça faisait danser ma mère. Un chouette souvenir, en vérité.

Je repense aux premiers mots surtout.

*J'avais un ami, mais il est parti.*

Voilà, c'est exactement ce qui s'est passé. J'ai perdu un ami.

C'est arrivé comme ça, sans signe avant-coureur, sans qu'il se produise quelque chose, sans que personne n'y soit préparé. J'avais un ami et depuis trois jours, rien, plus aucune nouvelle de lui. Sa chaise reste vide en classe, son portable est coupé, sa vie est mise sur pause. Ses parents sont morts d'inquiétude, la police sur les dents, et moi, je ne comprends pas.

Alors j'essaie de me souvenir. Je me creuse la mémoire et l'amitié. Je cherche la raison qui l'aurait fait fuir, je cherche celle qui l'aurait fait agir. Ces dernières semaines, je sentais bien que quelque chose se tramait. Il n'était pas comme à son habitude. J'avais fini par lui demander : Y a un truc qui n'va pas ? Il avait répondu : Non, rien, t'inquiète.

Il avait souri. Et puis il m'avait planté là, devant l'arrêt de bus. Je ne l'ai plus revu après ça.

On n'imagine jamais comme ça prend de la place un vide. Ça serre le ventre, ça tord le cœur, ça pique les yeux. Au début j'ai beaucoup pleuré, je n'ai pas honte de le dire. Lorsqu'on s'est rendu compte qu'il ne rentrait pas, qu'il n'était juste plus là, qu'il s'était volatilisé, comme ça, pffft, disparu, j'ai pleuré. Et puis j'ai été convoqué au commissariat, on m'a demandé de témoigner, mais je n'avais rien à consigner dans ma déposition. Une vie adolescente, ça signifie souvent n'avoir rien à déclarer.

Il doit pourtant y avoir une raison.

Il y a toujours une raison.

Le chien des voisins aboie brusquement. Il me fait encore plus flipper cet abruti. Soudain, un objet passe au travers de la fenêtre et atterrit sans bruit sur la moquette. C'est un bout de papier froissé, enroulé à la hâte autour d'un caillou, et, au premier coup d'œil, je reconnais l'écriture.

Je lisse le papier, je lis les phrases et alors je sais.

Je repense aux derniers mots de la chanson chérie de mon père. Mais la nuit ne veut pas entendre, non la nuit ne veut pas comprendre, c'est à croire que la nuit n'a pas de cœur. Mais ce n'était pas vrai. La nuit a un cœur. Et je vais le trouver.

Je vais te retrouver.

# Palmarès



# Grand prix

## « nouvelles à suivre... »

### édition 2021-2022

**Clémence  
LECOUVÉ**

3<sup>e</sup>, collège François  
Mitterrand à Pessac

#### INCIPIT

*Quelques mots perdus, dans la nuit. C'est ça, c'est exactement ça. Quelques mots voguant vers moi, petite étincelle d'espoir. Car le noir total laisse percevoir une faible lueur.*

« *Bouée de sauvetage* »

J'arrive, Laurent.

Je me lève d'un bond. Je suis sûr de moi. Je pose ce carnet sur lequel je suis en train d'écrire avec l'intime conviction que demain, quand je viendrai raconter cette nuit sur ces pages, tout aura changé. Je prends mon sac noir qui traîne, y jette quelques objets, enfille mes baskets, ainsi qu'une veste et sors de ma chambre.

La maison est silencieuse, mes parents sont couchés depuis longtemps. Je descends précautionneusement les marches de l'escalier et me retrouve devant la porte d'entrée. Je ne suis pas quelqu'un de courageux, je ne désobéis pas, à vrai dire, je suis discret et fait ce qu'on me demande. Je n'ai jamais commis de grosse bêtise et n'ai rien à prouver. Alors pour moi, sortir au milieu de la nuit est une grande première que je ne suis pas sûr d'assumer.

Je pose une main tremblante sur la poignée de la porte. La surface froide me surprend, le doute s'insinue dans mon esprit, matière visqueuse qui me fait reculer. Et puis je pense à lui, à mon ami, à son regard lumineux, son sourire franc et ses petites fossettes.

Je prends une grande inspiration, ouvre cette fameuse porte, ignore mes craintes et débouche dans la rue.

Il est minuit passé, le quartier dort, ou presque. Je prends mon vieux vélo, posé contre le mur de la maison. Et m'élance dans les rues désertes. Le petit bout de papier est toujours bien enfoncé dans le creux de mon poing.

Laurent, c'est mon ami depuis longtemps. Un ami comme ça je sais qu'on n'en croise pas dix dans une vie. Des images dansent devant mes yeux. Celles d'une enfance que j'ai passée à ses côtés. Une enfance peuplée de monstres des mers, de pirates et de dragons. Mon cœur s'emballe.

Je pédale seul dans la nuit noire, tel un cavalier solitaire surgissant sous la lumière des réverbères. Mon poing droit est toujours bien serré. Sur le papier au creux de ma main, est écrit : « Un trésor n'est jamais mieux caché que sous terre, dans un cœur de fer. »

Ces mots résonnent en moi. Je sais où aller.

Le parc du Dragon était un de mes lieux favoris quand j'ai atterri dans cette ville.

Le portail est fermé, je m'en doutais. Mais il n'est pas difficile à escalader. Ça y est, je suis un délinquant.

A l'intérieur, tout est noir et silencieux, les graviers crissent sous mes chaussures. Mais je me repère assez vite, car rien n'a changé. Je revois les jeux auxquels je jouais, il y a quelques années. Je dépasse la petite étendue d'eau où on voyait toujours quelqu'un donner du pain aux canards. Je ne m'arrête qu'au bout du parc, à quelques pas d'un grand chêne massif. Toujours fidèle à son poste. Je prends le temps de le contempler. Les souvenirs déferlent dans ma tête, raz de marée que je ne peux contenir. Et je nous vois, enfants, accrochés au cœur de ses branches. Je le vois, sourire, rire, ses boucles blondes secouées dans tous les sens. Nous n'avons jamais été aussi proches que dans les bras de ce chêne. Je cligne des yeux, une larme s'échappe, je la sens dévaler sur ma joue... Je me ressaisis.

Je sors de mon sac une petite pelle en fer et exécute un enchaînement de pas dans différentes directions, pour enfin m'arrêter à un endroit très précis.

A cet endroit-là, je creuse. Je creuse avec ardeur en me remémorant ces temps d'enfance où l'insouciance effaçait nos troubles. Au bout d'un moment, alors que je commençais presque à douter, ma pelle cogne sur une surface dure. Et je saute de joie. Elle est toujours là !

Je sors la vieille boîte toute cabossée et l'ouvre, non sans émotion. L'intérieur est peuplé de petits objets et de sucreries périmées, collées au fond.

Mon cœur manque un battement quand je vois une petite enveloppe en papier kraft. Je l'ouvre et souris en voyant l'écriture élançée de mon ami : « A notre adorable sorcière qui n'a jamais laissé un seul canard de côté. » Là c'est carrément un tambour qui résonne dans mes entrailles. Je ne connais qu'une seule sorcière au grand cœur, Joëlle.

TOC, TOC, TOC. C'est une heure curieuse pour rendre visite à une vieille amie, je l'admets. Mais les choses curieuses ne manquent pas en ce monde.

Une voix que je n'avais pas entendue depuis longtemps arrive jusqu'à moi.

– Entre. Je t'attendais.

Je passe la porte. Quitte la réalité. Entre dans une bulle surnaturelle, où une maison ordinaire se transforme en un lieu magique peuplé de mystérieux objets, de créatures étonnantes et de paysages merveilleux. Une étrange parenthèse hors du monde.

Une douce chaleur m'enveloppe et une odeur de thé vert règne dans l'air. Je me sens bien.

– Un peu de thé petite chauve-souris ?

Joëlle est assise sur un vieux fauteuil en cuir, elle est en robe de chambre avec un gros livre jaune sur les genoux. Une bouilloire fumante siffle dans l'âtre de la cheminée. Elle n'est pas bien grande, plus petite que la dernière fois, il me semble. Menue, avec des rides partout sur le visage, preuves irréfutables d'une longue vie. Ces yeux sont l'image que je me fais de l'océan Arctique, immenses, bleus, limpides. Et ses cheveux, longs fils de soie argentée, sont éternellement relevés en chignon.

Bien que le temps ait laissé sa trace, je la trouve belle, fière et libre.

- Non, ça va merci. Comment allez-vous depuis tout ce temps ?
- Moi ? Quelle drôle de question. Lorsque tu auras mon âge, tu comprendras. Alors tu prendras mieux le temps de regarder les étoiles. Spectatrices de nos vies, elles sont les gardiennes de bien des portails.

Parfois, nous nous efforçons de comprendre certains aspects du monde qui nous échappent. Joëlle est un aspect du monde que je ne comprendrai jamais.

- Bon, mon petit, dis-moi pourquoi tu es venu me rendre visite à une heure si tardive. Fais-moi part de ta quête, dit-elle en fermant d'un coup sec le livre sur ses genoux.
- Je suis venu pour Laurent.

Je ne précise pas qu'il a disparu, tout le monde le sait. Et soudain, elle se lève aussi vite que le lui permettent ses articulations, sans prendre la peine de me répondre, comme si j'avais activé un engrenage, en prononçant le nom de mon ami. Je l'entends s'exclamer tout bas, comme si elle était seule dans la pièce, tout en fouillant dans les tiroirs de sa commode : « J'en étais sûre ! Les astres l'ont décidé, aucun sang ne coulera. Si ce n'est pas trop tard... »

- Quel sang ?! demandé-je alarmé.
- Tiens, prends ça, c'est pour toi, dit-elle en me tendant une enveloppe.

Et sans me laisser dire quoi que ce soit, elle m'explique :

- Laurent est venu, il y a trois jours de cela. Il est venu me dire au revoir. Et il m'a fait promettre de te donner ceci quand tu viendrais me voir, il était persuadé que tu viendrais. Malgré le temps passé et les souvenirs que je pensais oubliés.

Je prends l'enveloppe qu'elle me tend et l'ouvre, elle est similaire à celle de l'arbre. A l'intérieur, un plan de la ville. Une zone a été coloriée en rouge, je la reconnais aussitôt.

- Je sais où est cet endroit ! m'exclamé-je en désignant la zone, sur la carte. C'est celui des gens du voyage et de leurs caravanes. J'avais un camarade en sixième qui vivait là-bas.
- Parfait, murmure Joëlle, un sourire satisfait sur les lèvres. Alors file gamin, poursuis ta route, le temps est compté.

Je la regarde, hébété. Est-elle en train de me conduire à Laurent ? Ou est-elle simplement folle ?

Je m'apprête à opérer un demi-tour, mais un détail saisit mon attention.

- Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police que Laurent était passé, quand il a disparu ? Ou même donné la lettre ? Ils sont les plus qualifiés pour le retrouver...
- Non. Absolument pas. Laurent voulait que je te la donne à toi, et c'est ce que j'ai fait. Et puis, la police et moi, ça n'a jamais été une histoire d'amour. Maintenant pars !

Je file sur mon vélo, la maison de Joëlle ne se voit plus désormais. Je suis secoué, cette rencontre fut déroutante. Arrivé à proximité de la zone rouge sur la carte, j'examine mieux le plan. L'espace colorié est vaste, j'en aurai pour des jours à tout passer au peigne fin. A la lumière d'un lampadaire, je me rends compte qu'il y a des mots écrit au dos. Je retourne l'enveloppe et lit : « *Le vieux à la barbe de Dumbledore te mènera à ce que tu cherches.*

*Tu y es presque moussaillon. »*

Je souris, du Laurent tout craché.

J'entre sur la petite place remplie de caravanes et parcours les lieux du regard à la recherche d'un vieux monsieur à la longue barbe blanche. Je ne tarde pas à le trouver.

A vrai dire c'est la seule personne que je croise. Assis sur un bidon d'essence, il fixe un petit feu en fumant la pipe.

- Tu cherches le petiot aux cheveux blonds épi d'blé ? me lance-t-il sans même lever les yeux des flammes.
- Vous savez où est Laurent ? ! Comment puis-je le retrouver ? m'exclamé-je plein d'espoir.
- Là-bas, dit-il en désignant un point perdu dans la nuit noire en direction d'une forêt. Toujours tout droit. Va, s'il n'est pas trop tard...

La nuit est sombre sous les arbres. Les bois frémissent, comme si ma nervosité se répercutait sur eux. Tandis que je marche à la lumière de ma lampe torche, un frisson glacé me parcourt l'échine, mon cœur bat à tout rompre. Les mots de Joëlle et du vieil homme me reviennent en mémoire. Un sentiment d'empressement s'empare de moi, comme si le temps était réellement compté. Et plus je m'enfonce parmi les arbres, plus la sortie me paraît lointaine. Il me semble que cela fait des jours que je marche. Mais peut-être que ce ne sont que des heures, ou des minutes. Je ne sais plus. Et si le vieux se trompait ? Si je ne le retrouvais pas ? Le monde tourne et je perds pied.

Attends Laurent, j'arrive.

Je finis par déboucher, haletant, sur un petit plateau. La vue est magnifique. Au bout de ce terrain d'herbe verte, la terre s'arrête et laisse place, en contrebas d'une falaise, à une canopée d'arbres. Les couleurs or et vermeil du matin s'élancent dans le ciel brillant.

Je prends quelques instants pour admirer ce paysage hors du commun que la nature m'offre. C'est à ce moment que je remarque une petite tente de randonneur et quelques affaires éparpillées, et puis... Mon sang se glace. Laurent.

Il est là, devant moi. Je n'ose y croire, tellement j'ai espéré ce moment. Pourtant c'est bel et bien lui, avec ses cheveux dorés, que j'ai toujours admiré, et ce dos athlétique qui en faisait rêver beaucoup. Mais, il me semble plus frêle qu'avant. Et cette position, les poings fermés, les jambes fléchies, comme s'il semblait prêt à...

C'est à ce moment que je comprends. L'allusion du monsieur à la pipe. Mon pressentiment... Et soudain un terrible constat me frappe. Le sol se dérobe sous mes pieds, je ferme les yeux et les contours d'une scène prennent forme derrière mes paupières closes.

*Au loin, Laurent oscille quelques instants.*

*Mais brusquement, sa fine silhouette se découpant dans la lumière du petit jour s'élance dans le vide. Sous mes yeux, il prend son envol. Petite colombe dans le ciel en feu. Mais ce n'est pas un oiseau et il ne bat pas des ailes. Alors il chute et je sens mon cœur tomber avec lui.*

*Je cours pour le rattraper, mais c'est trop tard. Son petit corps devenu si fragile face à l'immensité des arbres n'a aucune prise contre la gravité. Et moi je hurle, parce que je ne peux rien faire d'autre, spectateur impuissant face à l'atrocité du moment. Je le perds de vue dans les branches. Mais j'entends le bruit de ses os, je sens la mort se répandre, et les oiseaux s'envoler dans un bruissement d'aile. Puis le sol s'ouvre et engloutit nos deux existences brisées à jamais.*

Voilà la bobine de film qui se déroule devant moi.

Je sors de ma torpeur et me relève. Sans perdre un instant je m'élance sur la pelouse verte, prêt à tout pour empêcher cette fin cauchemardesque. Je cours, comme si ma propre vie en dépendait. Et en un clin d'œil, je me retrouve près de lui. Alors je l'attrape par la taille et le tire vers l'arrière avec l'énergie du désespoir. L'éloigner le plus possible de cette falaise. C'est tout ce qui compte. Nous roulons dans l'herbe et quand nous nous arrêtons essoufflés, je le regarde. Il est si beau, dans la lumière du matin. Son visage est baigné de larmes, le mien aussi.

- Tu m'as retrouvé, murmure-t-il.
- Je t'aurais cherché jusqu'au bout du monde.

Il sourit.

- Mon petit frère n'a pas failli à sa mission. Une chance qu'on soit voisin.

Je mets un instant à comprendre. La boule de papier à travers la fenêtre qui m'a permis de le retrouver, c'était son frère. Il a bien visé, mais n'a pas pris garde au chien.

- Laurent ? Une question me brûle les lèvres depuis trois jours.
- Oui ?
- Pourquoi ?

Il sourit tristement.

Et il me fait le long récit de sa vie. Sa vie d'adolescent tourmenté, perdu dans les profondeurs abyssales de la solitude. Il commence par le collège, lorsque notre amitié s'est un peu effritée. Lui s'était rapproché des personnes fières et sûres d'elles, ces jeunes à qui on rêve de ressembler. Et plus il était proche des populaires du collège,

plus il s'était senti différent. Parce que vouloir être comme tout le monde ne suffisait pas. Il avait calé ses centres d'intérêt sur ceux de ses nouveaux amis, par envie d'être accepté. S'était perdu dans les méandres des réseaux sociaux, en se construisant une réalité à travers les pixels de son téléphone. Il avait perdu pied, s'était laissé couler. Noyé dans la vase d'un quotidien maladif et répétitif où tout sonnait faux. Et pourtant, les choses allaient, à l'extérieur. Son monde n'était pas à plaindre. Mais quand on coule, on ne fait pas attention au récif corallien. Il était victime d'un système trop fort pour lui. Il ne voyait que ça, sa faiblesse face à la vie. Et puis, il y a quelques semaines, il avait pris sa décision. Le monde n'était pas fait pour lui. Alors il le quitterait. Mais ça faisait trois jours qu'il était devant cette falaise. Devant lui-même. Et moi je savais pourquoi il n'avait pas sauté. Je savais qu'au fond de lui ce n'était pas ça qu'il cherchait. Quand on se noie, on a besoin d'une bouée de sauvetage. On a tous besoin d'une bouée de sauvetage, un jour ou l'autre.

– Laurent, murmuré-je.

– Oui ?

Une envie folle me prend. Folle, mais évidente. Contrairement à celle que mon père adore, ma chanson se terminera bien.

Alors doucement, je l'embrasse. Le vide au fond de moi se remplit.

– Je suis là maintenant.



# Catégorie 6<sup>e</sup>

1

**Premier prix**

Maely MOREAU

2

**Deuxième prix**

Antoine HOSSENLOPP

3

**Troisième prix**

Thinley SAMTAN-FRANKUM



## Maely MOREAU

6°, collège Victor Louis  
à Talence

« *Escapade dans la nuit* »

### INCIPIT

Malgré ma peur, malgré le noir, je me répète sans cesse que la nuit a un cœur et je prépare mes bagages. J'attrape mon sac à dos préféré et j'y jette quelques affaires à la hâte : des vêtements propres au cas où mon aventure durerait plusieurs jours, ma lampe frontale pour ne pas me perdre, quelques biscuits rassis au cas où j'aurais un petit creux et, enfin, le plus important, mon cher carnet.

*Pour écrire, tout écrire.*

Et s'il m'arrive quelque chose, peut-être que quelqu'un le trouvera et pourra raconter mes aventures...

J'arrache mes draps. Si mes parents apprennent ce que je m'appête à faire, ils m'attacheraient à mon lit pour le restant de mes jours !

J'attrape une paire de ciseaux et je commence à découper mes couvertures. Je coupe, je déchire, je cisaille ! En bas, j'entends les chansons du groupe Téléphone. La chance me sourit, mon père a mis la musique à fond et il n'entend pas l'incroyable vacarme produit par mes pauvres draps que je réduis en lambeaux.

Après les avoir transformés en de longues bandes de tissu, je les noue entre elles en faisant les nœuds les plus serrés possible. Il ne faudrait pas qu'ils se dénouent ! Après avoir enfilé une veste à la hâte, je lance une extrémité de ma corde improvisée dans le vide et j'attache fermement l'autre bout à un des pieds de mon lit. Je prends une grande inspiration, et, malgré ma peur, j'enjambe le rebord de ma fenêtre. Je descends lentement de ma corde, les poings serrés sur le tissu.

J'essaye en vain de ne pas imaginer ma chute si elle lâche. Les sinistres craquements qu'elle produit ne m'aident pas beaucoup ! Je sursaute en entendant le chien des voisins aboyer une nouvelle fois. Mais quand va-t-il arrêter ce sac à puces galeux ?

J'essaye de me changer les idées en le traitant de tous les noms mais mon poult continue d'accélérer.



Quel soulagement lorsque je touche enfin le sol !

Soudain, j'entends un énorme craquement. Je bondis sur le côté pour éviter que le pied de mon lit ne me tombe sur la tête. La terreur commence à m'envahir. J'ai fugué ! La corde de fortune que j'ai fabriquée n'est plus qu'un tas de tissu inutile et je devrais tous raconter à mes parents quand je rentrerais. Je n'imagine même pas la punition qu'ils m'infligeront quand je reviendrais à la maison. Les bruits stressants de la nuit ne m'aident pas vraiment. Je tremble. De peur et de froid.

*Mais surtout de peur.*

La forêt derrière mon jardin a l'air encore plus sinistre que d'habitude.

Sûrement à cause de la noirceur qui l'entoure.

Mais mon cœur me dit que c'est surtout les terribles secrets qu'elle renferme qui la rendent si effrayante.

J'essaye désespérément de me convaincre que mon ami ne s'est pas aventuré dans la sombre végétation, si peu accueillante. Mais quand je découvre des traces de pas un peu effacées se dirigeant vers la forêt, je dois me résigner à les suivre...

J'écarte les fougères et les broussailles lorsqu'une énorme arachnide se pose sur ma main. Je me mis à hurler à m'en déchirer les poumons. J'avais peur de ces bestioles depuis toute petite et en avoir une sur la main m'horrifiait au plus haut point. Je l'ai secoué en tous sens, les larmes aux yeux, jusqu'à ce qu'elle lâche prise. Puis je sortis mon carnet pour y inscrire ma petite mésaventure. J'attache ma lampe frontale sur ma tête pour pouvoir regarder où je mets mes mains et mes pieds et je grignote distraitemment quelques biscuits rassis pour reprendre des forces.

Soudain, j'entends des loups hurler non loin de là. Apeurée, je lâche mes friandises et me mets à courir. Je slalome entre les arbres pour les semer, mais les prédateurs ont sentis la chaire fraîche et ils se rapprochent dangereusement.

J'imagine leurs longs crocs pointus s'enfoncer dans ma chaire et leurs griffes acérées me déchirer le ventre. Je redouble d'efforts mais le sport n'a jamais été mon fort et je n'arrive pas à les distancer. Je sens presque leur souffle chaud sur ma nuque et une peur panique m'envahit !

*Est-ce ainsi que je vais mourir ?*

Je cours, je cours en tous sens. Un jour, mon père m'a montré un de ces reportages où les antilopes se font pourchasser par un lion. Le fauve gagne presque à chaque fois.

Et là, j'ai l'impression d'être l'antilope.

Sauf que je cours beaucoup moins vite qu'une antilope !

Soudain, j'aperçois une sorte de structure en bois perchée dans les branches d'un chêne massif : une cabane ! Si je parviens à l'atteindre, je suis sauvée !

Je continue à courir aussi vite que je le peux avec mes mollets de plus en plus fatigués. J'ai les chevilles en feu et je perds du terrain ! Ces loups sont plus tenaces que le chien des voisins !

Au bout de quelques secondes qui me parurent être des heures, j'atteins enfin l'échelle de corde et je grimpe le plus rapidement possible malgré mes jambes douloureuses.

Je m'affale sur l'étroite passerelle de bois, épuisée.

Je me relève et sors mon carnet.

« *Cher journal, par où commencer ?* ».

Soudain, un rapide mouvement en provenance de la cabane attire mon attention. L'entrée de la cahute est surmontée d'un petit porche branlant soutenu par de vieilles poutres fissurées. De longues planches de bois attachées ensemble par de vieux clous rouillés font office de murs. Le toit est fabriqué à partir de vieux déchets accrochés les uns aux autres par de la ficelle. La maison dans les arbres penche un peu sur le côté, menaçant de s'effondrer à tous moments. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, la cabane n'est pas si laide que ça. En fait, son originalité lui donne un certain charme. Je m'apprête à baisser la poignée lorsque quelque chose de lourd se jette sur moi pour me plaquer au sol.

- Ah ! Crie-je complètement paniquée, qu'est ce que c'est ? Un chat ? Un loup ? Le chien des voisins ?

Je m'agite en tous sens pour me libérer lorsqu'une voix me tire de mes pensées farfelues.

- Eh oh, c'est moi, me dit la chose, je suis ton ami, tu te rappelle ? Arrête de délirer ! m'ordonne-t-il en remarquant que je commence à sortir des noms de créatures inexistantes, du genre :

« Loup Garou » ou « Scorpion géant ».

J'ouvre les yeux et le regarde de haut en bas.

- Où est- ce que tu étais passé pendant tout ce temps ?!

- m'enflammé-je, furieuse.
- Merci, moi aussi je suis content de te revoir.
  - Tu n'as pas idée de tous ce que j'ai dû faire pour te retrouver ! Continué-je, j'ai fais le mur grâce à une corde fabriquée avec des draps, je suis entrée dans cette forêt maudite, une araignée m'est montée sur la main, et, le pire de tous, j'ai été prise en chasse par une meute de loups enragés !
  - Euh... Est-ce que tu me crois si je te dis que j'étais parti me balader, tente-t-il.
  - NON ! Lui crié-je à la figure

Mon ami pousse un grand soupir.

- Tout a commencé il y a une semaine, commence-t-il, mon père m'a toujours interdit d'entrer dans son bureau. Ce jour-là, ma curiosité l'a emporté sur ma raison et j'ai passé la porte de la pièce. Il n'y avait rien de spécial à par des tonnes et des tonnes de paperasse. Je m'apprêtais à partir lorsqu'un document en particulier a attiré mon attention. Je l'ai sorti de sa chemise et ce que j'y ai lu a bouleversé ma vie. Mon père... n'était pas mon vrai père. Mon papa biologique avait péri dans un accident de voiture. Cette révélation m'a tellement choqué que je suis allé me réfugier dans cette cabane : mon petit coin secret.
- Mais... la police n'a pas réussi à joindre ton téléphone ! Remarqué-je peu convaincue.
- En me dirigeant vers ma cabane, j'ai été pourchassé par les loups, révèle-t-il, mon portable a du tomber de ma poche.
- Ce n'était pas une raison pour fuguer, soupiré-je exaspérée.
- Je sais, s'excuse-t-il penaud, je suis vraiment désolé, je n'aurais pas dû m'enfuir.
- Ce n'est pas grave, le rassuré-je, je crois que les loups sont partis, on devrait rentrer.

Je me détends en entendant sa réponse.

- Tu as raison, rentrons, il fait presque jour.

Je souris en voyant la lune disparaître à l'horizon. Finalement, j'avais raison.

*La nuit a bel et bien un cœur...*



## Antoine HOSSENLOPP

6°, collège Victor Louis  
à Talence

« L'échange ? »

### INCIPIT

Sur la lettre, je reconnais l'écriture de Lucas, mon ami. Il y a écrit : « Je me suis fait kidnapper, on m'a envoyé en Angleterre, à Londres, par une organisation dont je ne connais pas le nom. Je n'ai pas beaucoup de temps pour t'écrire, mais stp viens m'aider, je suis au 18 Edmond Michelet Street. Va voir l'aigle de sang ». Je pense à la lettre. Je me dis que c'est de la folie mais en y repensant, je ne vois pas pourquoi on m'enverrait cette lettre.

Le lendemain, je suis très fatigué car je n'ai pas dormi de la nuit en pensant à la lettre. Ma mère descend et me dit :

- Salut James, comment tu vas ?
- Ça va.
- Tu vas manger ?
- Non c'est bon j'ai pas faim.

Je retourne dans ma chambre et je vais sur mon ordinateur, sur internet je tape « aigle de sang ». Je vois énormément de résultats. Je choisis le troisième résultat et je vois écrit sur le site « rendez vous au coin de la rue ». Je me dis que c'est sûrement un faux site. Je clique sur un autre lien et je vois écrit la même chose. Je fais pareil sur plein d'autres liens mais c'est toujours la même chose.

Alors je sors de ma maison et je vais au coin de la rue.

Je vois un homme habillé en noir, je recule mais l'homme me saute dessus et me ligote avec une corde. J'essaye de me libérer mais je n'y arrive pas. L'homme en noir m'emmène dans un camion, il me pousse au fond du camion, il fait très noir.

Je ne vois rien. Un sentiment de peur m'envahit, mon cerveau tourne à cent à l'heure et j'ai tellement peur que je m'évanouis. En me réveillant, je suis toujours dans le camion. J'attends longtemps mais un peu plus tard le camion s'arrête et la porte s'ouvre, le soleil envahit le camion. J'ai mal aux yeux. Le même homme qui m'a kidnappé me prend par le T-shirt et m'emmène dans une maison luxueuse. On entre pendant que je me débats de toutes mes forces pour me libérer mais l'homme resserre son emprise sur mon T-shirt.



On arrive dans le salon. L'homme m'attache sur une chaise et me dit :

*« - Bonjour, désolé pour le kidnapping, c'est dans la règle de l'organisation.*

*- Hein de quoi, et quelle organisation ? Je lui réponds.*

*- Ah oui j'ai oublié de t'expliquer. En fait, ton ami qui a disparu s'est fait kidnapper et a été envoyé à Londres par une organisation qui s'appelle « L'Oiseau noir ».*

Il s'est fait enlever comme 250 autres enfants pour servir d'otage contre une énorme somme d'argent et de drogues. L'échange est prévu dans quinze jours. Et toi, il faudrait que tu ailles le sauver car après l'échange, ils tueront les otages. Et comme je disais, tu dois aller le sauver car tu es son meilleur ami et tu es en très bonne forme physique.

*« - Pourquoi ne pas envoyer un adulte ? je demande.*

*- Parce-qu'un adulte est suspect alors qu'un enfant l'est moins.*

*- Pourquoi ne pas envoyer un enfant plus expérimenté ?*

*- Parce-qu'un enfant plus expérimenté donnera moins de conviction pour les sauver alors qu'un enfant dont l'ami est l'otage fera tous pour les sauver.*

*- Pourquoi ne pas envoyer un autre ami d'un des otages ?*

*- Parce que tu es le plus musclé de tous.*

*- Mais comment vous savez tout ça ?*

*- Notre organisation, « L'aigle de sang » suis de très près l'organisation « L'oiseau noir » depuis qu'on les soupçonne d'avoir commis plusieurs crimes. Donc est ce que vous acceptez la mission ?*

*- Est ce que c'est dangereux ?*

*- Oui, très...*

Pendant plusieurs secondes, je pense à la mission, je pourrais mourir mais dans tous les cas, si je ne fais rien, c'est Lucas qui mourra.

*« - J'accepte, décidai-je.*

*- Très bien mais avant de partir pour Londres, il faudra t'apprendre à manier des armes, les arts martiaux et tout ce qui te sera utile pour la mission.*

*- Pour les arts martiaux, ce n'est pas un problème, je fais du karaté.*

*- Oui mais tu devras continuer à t'entraîner.*

*- Mais qu'est ce que je vais dire à mes parents pour aller à Londres ?*

- *Tu diras que tu pars en voyage scolaire. Maintenant rentre chez toi et repose toi bien. L'entraînement commence demain. Je viendrai te chercher au coin de la rue, comme hier.*
- *J'ai une dernière question, comment Lucas m'a-t-il envoyé la lettre s'il est à Londres ?*
- *Nous avons copié l'écriture de ton ami pour que tu sois plus confiant.*

Je pars de la maison en ressentant de la peur pour mon ami. Le pauvre, il s'était fait kidnapper, il n'avait rien pu faire. En rentrant chez moi ma mère me demande :

- « - *Où étais-tu ?*
- *J'étais allé à la médiathèque prendre des livres.*
- *Mais tu n'as pas de livres ?*
- *Normal, je n'ai rien trouvé.*

J'allais rentrer dans ma chambre mais je pense à l'excuse dont l'homme m'avait parlé. Alors je dis à ma mère :

- « - *Eh, maman, je ne t'avais pas dit mais, dans quinze jours, on part en voyage scolaire pour Londres.*
- *Ah bon, mais pourquoi tu ne me l'as pas dit ?*
- *Bah, parce que j'avais oublié....*

Je repars dans ma chambre en pensant à ce que m'a dit l'homme. Avais-je vraiment bien fait d'accepter ? Est-ce que je ne m'étais pas fait des idées, c'était bien trop dangereux ! Mais je pense à mon ami et me dis que je ferais tout pour Lucas. Je me douche et me couche dans mon lit tôt pour être en pleine forme le lendemain. Je m'endors très vite. Le lendemain je me réveille à six heures pour me préparer et être à l'heure pour l'entraînement. Je pars avant que tout le monde soit réveillé. Je laisse un mot qui dit que je suis parti pour le lycée, même si je vais faire l'entraînement. J'arrive au coin de la rue, le même homme qu'hier m'attend. Cette fois au lieu de me ligoter, il me cache les yeux avec un bandeau et me dit :

- « - *Désolé c'est le règlement, tu ne dois pas savoir où est le bâtiment de l'aigle de sang.*
- On entre dans le camion et il démarre. Trente minutes plus tard, le camion s'arrête et l'homme me dit :*
- « - *Cette fois on est allé au centre d'entraînement de « l'aigle de sang ».*



C'était un grand immeuble gris. Il n'y avait rien à côté.  
L'homme me dit de le suivre, on entre dans le bâtiment et  
l'homme me dit :

- « - A partir d'aujourd'hui tu vas travailler sans relâche.  
Puis il m'emmène dans une salle où il y a des cibles.
- Tu vas d'abord t'entraîner à tirer au pistolet puis tu suivras  
David (il me montre un homme à côté) qui t'apprendra à  
combattre à main nue.

D'abord il m'apprend comment tenir le pistolet et puis il  
m'apprend comment tirer. Plusieurs heures plus tard l'homme  
qui s'appelle David m'emmène dans une salle avec un tatami  
et m'apprend des techniques de combat. Quatre heures  
après, l'homme me dit qu'il faut que je rentre chez moi. Il  
me prend dans son camion, me bande les yeux et démarre.  
Quand le camion s'arrête. Je sors et je rentre chez moi.

- Au revoir, à demain.

Je rentre à la maison et vais directement au lit. J'étais épuisé.  
Les jours qui suivent se ressemblent, puis ce fut le jour du  
départ.

Le matin du départ, l'homme me donne les derniers conseils :

- « - Quand tu arriveras à Londres, un homme te conduira au  
refuge de l'oiseau noir, tu forceras la serrure et entreras.  
Après, tu devras chercher en toute discrétion où sont  
cachés les enfants, puis tu leur diras de hurler pour que  
les gardes viennent, ils viendront et tu leur voleras la clef  
de la prison. Ensuite tu courras le plus vite possible avec  
les autres pour sortir, les gardes te suivront mais quand  
vous sortirez, une équipe de l'aigle de sang viendra vous  
chercher et vous partirez. Et au fait les balles de ton  
pistolet que tu auras endormiront les gardes.
- Des questions ?
- Non c'est bon alors, go !

J'embarque dans l'avion qui va m'emmener à Londres.  
Le trajet dure 1h30. Plus on s'approche de Londres, plus je  
stresse. Finalement je m'endors. Quand je me réveille l'avion  
est sur le point d'atterrir. Je sors et je vois un homme en noir  
qui me dit :

- « - James ?
- Oui, je réponds.

Il m'emmène dans sa voiture, c'est le silence...Quinze minutes plus tard, la voiture s'arrête et le chauffeur me dit :

*« - On est arrivé, tu vois le bâtiment noir, c'est là où sont les prisonniers. Tu dois sortir de voiture et rentrer dedans. Bonne chance.*

*- Merci.*

Je sors de la voiture et m'approche du bâtiment. Quand j'arrive devant une porte, je la force et j'entre. Je tombe juste devant un garde mais avant qu'il puisse faire quoique ce soit, je prends mon pistolet et tire sur le garde, il s'écroule. Je continue mon chemin en discrétion. J'arrive devant une porte avec écrit « prison ». J'essaye de l'ouvrir mais ça ne veut pas, alors je prends un outil et force la serrure. J'entre en me disant que je vais retrouver Lucas. Mais je tombe sur des dizaines et des dizaines de cellules, je ne sais pas laquelle choisir quand j'entends :

*« - James, tu es là ?*

*- Oui, où es-tu ?*

*- Ici dans la cellule devant toi.*

Je le vois à côté d'énormément d'enfants, des centaines peut-être.

Je lui dis :

*« - Maintenant, si vous voulez sortir de là, vous devez hurler le plus fort que vous pouvez.*

Alors les enfants crient. C'était un son énorme. J'étais sûr que les gardes allaient entendre.

Deux gardes arrivent. Je les vise avec mon pistolet, je tire et ils s'écroulent. Je prends la clef de la prison et j'ouvre en disant :

*« - Pour nous enfuir, nous devons courir très vite, je tirerai sur les gardes qui nous bloquent le passage. On y va à trois, 1, 2, 3, go !*

Nous courons jusqu'à la sortie, il y a plusieurs gardes donc je leur tire dessus mais un garde s'était caché et me tire sur la cheville, je m'écroule en lui tirant dessus. Lucas me prend dans ses bras et continue à courir, quand on sort une équipe de « l'aigle de sang » vient nous prendre dans plusieurs camions. Je monte dans un camion avec Lucas,

il me demande comment je suis arrivé là. Je lui réponds :

*« - Je ne peux rien te dire, c'est un secret. »*

Quand les camions arrivent, un homme sépare le groupe en deux pour prendre l'avion. Quand on arrive en France, « l'aigle de sang » m'emmène à l'hôpital me faire soigner. L'homme qui m'avait emmené à Londres me dit que les enfants allaient être remis à leurs parents.

Trois heures plus tard l'homme me ramène chez moi et me dit :

*« -Bon, adieu.*

*- Oui adieu. Mais au fait comment vous vous appelez ?*

*- Je ne peux pas te le dire, c'est confidentiel.*

*- Mais vous avez bien dit le prénom de celui qui m'a entraîné aux arts martiaux ?*

*- C'était juste un nom de code.*

*- Et vous c'est quoi votre nom de code ?*

*-C'est Vincent.*

*- Alors au revoir Vincent. »*

Quand j'arrive chez moi, mes parents me demandent ce que je fais là comme que j'étais censé faire un voyage scolaire. Je leur réponds que le voyage a été annulé car il y avait une 4<sup>e</sup> vague de Covid en Angleterre.

Puis, petit à petit, ma vie a repris son cours normalement.



## Thinley SAMTAN- FRANKUM

6°, collège Victor Louis  
à Talence

« La dette »

### INCIPIT

Après avoir longuement réfléchi, je relus sa lettre pour voir si rien ne m'avait échappé sur l'emplacement où il était :

« Mon ami, je sais que je te manque et sache que c'est réciproque. Si je t'écris cette lettre, c'est pour te dire que ce n'est point moi qui me suis enfuis mais ce sont mes parents qui veulent m'emmener de force au Mexique, tout près des favelas où l'argent et la drogue font la loi. Évidemment, là-bas la police ne pourra rien faire. Tu penses sûrement que je te dis des bêtises mais c'est la triste vérité. Mes parents font ça parce qu'ils sont surendettés à cause de la mafia et qu'ils ont besoin d'argent rapidement pour régler un problème... Si je t'écris ainsi c'est pour te prévenir que ... »

Après quoi ? Après rien. Si ! Deux taches de sang bordaient le bas de la lettre.

Il n'avait pas terminé cette lettre, ou plutôt n'avait pas pu la terminer.

Après avoir longuement réfléchi, j'éteignis la lumière et essayai de me rendormir, ce qui fut impossible. Le lendemain matin, je ne suis pas allé à l'école, faisant croire à mes parents que j'avais mal à la tête, mais c'est devenu la réalité.

J'ai fait plusieurs recherches sur GOOGLE pour essayer par des moyens détournés de savoir quelle était la mafia actuelle d'Allemagne tout en écoutant Del Diavolo Testicoli, un bassiste du groupe de Death Metal pour ne pas m'endormir. Après plusieurs heures sur le net, je finis par savoir que la mafia locale avait pour nom la Ndrangheta et tout un tas d'autres choses.

Quand je suis sorti manger au Fast Food du coin, j'ai regardé l'heure sur mon réveil, il était 2h ! Après que mon estomac soit rassasié, je me suis rappelé que Miguel m'avait fait jurer que si l'un de nous deux venait à disparaître, nous devrions continuer à vivre notre vie normalement.



Sur le coup je n'ai pas compris, puis après je me suis dit que c'était pour me protéger. C'est vrai que depuis un certain temps il était bizarre, il séchait les cours et se mettait à l'écart. Je me suis dit :  
« ce n'est pas bien méchant il passe juste un moment difficile ».

A présent, je me retrouve à essayer de savoir où il était !

Après le temps des souvenirs, il faut passer à l'action. Je suis donc allé chez les parents de mon ami disparu pour voir s'il restait des preuves de son enlèvement.

Evidemment, lorsque je suis arrivé, ses parents m'ont demandé de revenir un autre jour car ils étaient en train de régler des papiers avec leur assureur dans l'optique de déménager rapidement.

De retour à la maison, je me suis demandé comment moi, Stéphane Müller, adolescent de 15 ans aux yeux et cheveux noirs, mesurant 1,75m et pratiquant le hand-ball en club, pouvait faire face à la mafia locale allemande et qui plus est, à la mafia mexicaine ! Rien.

Après m'être tourmenté sur son sort, je suis allé me coucher. La nuit fut agitée.

Le lendemain matin, je me suis dit que sans doute, Miguel était déjà arrivé au Mexique.

J'ai donc élaboré une stratégie me permettant de le rejoindre.

Sur une feuille, j'y ai mis ceci :

- Prendre le train clandestinement de Munich à Hambourg.
- Prendre ensuite secrètement un ferry qui part de Hambourg jusqu'à Mexico.
- Aller vers les plus grands regroupements de bidonvilles du Mexique pour essayer de savoir où était retenu prisonnier mon ami.

Sachant que j'allais sans doute faire face à la mafia locale et d'après mes recherches sur mon ami GOOGLE, j'ai compris qu'ils n'étaient pas tendres avec les personnes qui leur mettaient des bâtons dans les roues, même avec les enfants.

Le soir, après avoir terminé la planification de mon a priori sauvetage qui consistait à sauver un ami emprisonné par deux mafias différentes, juste parce-que ses parents avaient une dette envers elles et que la seule manière de la régler était de faire disparaître leur fils.

Je réalisais que je n'avais environ que 4% de chance de réussite. De plus, je devais tenir compte du risque de me faire repérer dans le ferry, ce qui entraînerait la fin de toute l'opération et me ferait terminer dans un centre de détention pour jeunes, étant monté dans un paquebot sans permission et en plus sans parents.

Je leur ai donc écrit un petit message, disant que j'étais allé chez un copain faire une très grande fête qui allait durer environ deux jours. Du haut de mes 15 ans ça pouvait se comprendre... Sans doute pensaient-ils que je n'avais sûrement pas eu le temps de les prévenir et préoyaient-ils de me faire les gros yeux lorsque je rentrerais à la maison.

Je suis donc parti en repensant une dernière fois à mes autres copains, à mes parents, aux siens qui étaient également désespérés de la disparition soudaine de Miguel. Cependant, personne n'était assez fou pour aller à sa recherche, sauf moi...

Je suis donc parti prendre le train de nuit à Munich en direction de Hambourg, me faulant entre les barrières et les personnes qui se dirigeaient vers leurs wagons respectifs. Ensuite, je me suis caché sous un lit de cabine, juste avant que le passager arrive. Il y avait une grande tempête dehors, comme si elle me disait de rentrer chez moi.

Quand la personne destinée à cette cabine se mit au lit, je fus compressé en deux, comme le steak dans un hamburger !

Après plusieurs heures de trajet interminable, le train s'arrêta enfin. Je suis donc allé prendre un sandwich et un coca à la gare puis j'ai hélé le premier taxi que j'ai vu pour aller au port d'Hambourg. Je me suis caché discrètement dans le camion qui transportait les valises.

Je choisis la plus grande d'entre elles pour m'y mettre, mais je dus enlever quelques affaires pour me cacher.

J'espère qu'elles ne manqueront pas trop aux voyageurs car j'étais peut-être en train de leur pourrir leurs vacances... Mais bon, après tout, je cherchais mon ami disparu. Ce n'était pas un acte noble ça ?

Je m'enlevais donc toute culpabilité et me mettais dans cette valise. 10 minutes plus tard nous arrivâmes au bateau, j'entendis des personnes qui rouspétaient au sujet de la valise dans laquelle j'étais, trouvant qu'elle était très lourde et que les gens apportaient toujours plus que le nécessaire. Je me suis dit que si jamais j'arrivais à rentrer à la maison il faudrait que je fasse un régime. Quand la valise fut posée dans le hall des bagages du ferry, je pus respirer normalement. En fouillant avec mes mains, je trouvai deux paquets de barres alimentaires que je mis dans ma poche ainsi qu'un téléphone, sûrement un cadeau. J'hésitais, puis finalement je le pris.

Enfin, je me sortis du bagage puis me dirigeai vers le salon. Des voyageurs étaient en train de grignoter des mets délicieux. Je me faufilai donc et en pris quelques uns. Je n'avais rien mangé d'aussi bon depuis un certain temps ! Le soir venu, je trouvai une autre cachette dans le garage, près d'une Porsche. Les jours se succédèrent et je fus enfin arrivé à destination, MEXICO.

Quand je fus sorti du bateau, je me dirigeai vers les favelas. J'avais opté pour la première option, aller au marché noir. J'y voyais des étalages de drogue, des contrefaçons, des armes et toutes sortes de choses suspicieuses. J'errais dans les rues malfamées pendant des jours tout en me protégeant des personnes aux mauvaises intentions. Dans le désespoir, je me suis dit que j'avais pris tous ces risques pour rien. Quand soudain je vis mon ami !

Miguel était là devant moi en train de faire vendre à un acheteur illuminé .

Je courus vers lui et le pris dans mes bras. L'air étonné, il me demanda ce qui se passait. Je lui répondis que je n'avais pas le temps de lui expliquer ma présence ici mais qu'il devait me suivre.

A ce moment là, je vis une JEEP prête à démarrer.

Je jouissais de l'effet de surprise un lui mis un direct dans la face. Mon ami ayant quelques rudiments de conduite prit le volant et mit la gomme. Deux heures plus tard, nous arrivâmes dans un endroit au milieu de nulle part. Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir humé de la drogue, mais j'ai appelé ma mère.

Je lui ai tout expliqué. Bizarrement, elle n'a pas hurlé, trop contente de m'entendre enfin. Ma mère m'a dit qu'elle était en train de prévenir les policiers. Après avoir raccroché, je me suis dit que les prochaines personnes en cavale seraient les parents de Miguel.

J'ai demandé à mon ami pourquoi il y avait ces deux taches de sang sur la lettre qu'il m'avait écrite, il me répondit : « ça, c'est parce-que je me suis coupé avec une feuille, et si je n'ai pas terminé cette lettre, c'est parce-que tu n'allais pas en tenir compte ».



# Catégorie 5<sup>e</sup>

1

**Premier prix**

Keira RECHOU

2

**Deuxième prix**

Clémence BENSILUM

3

**Troisième prix**

Isiah TSHITAMBWE-KAZADI



## Keira RECHOU

5<sup>e</sup>, collège Alfred Mauguin  
à Gradignan

« *Abrutis* »

Je ressasse souvent des souvenirs le soir, dans mon lit. Ça ne m'aide pas à dormir, mais je ne peux pas m'en empêcher. Alors cette fois-ci, je vais les écrire, ces réflexions. J'ai pris un petit carnet rouge acheté à la boutique souvenir du Futuroscope. Armé d'un stylo 4 couleurs bleu turquoise, je m'élance dans mes réflexions.

Cher monsieur ou madame le carnet,

Je m'appelle Nicolas. J'ai 16 ans. Je suis fils unique. Mes parents ont divorcé quand j'en avais 8 et depuis quelques années je passe 2 mois chez l'un puis 2 mois chez l'autre. Ma mère s'est remariée mais pas mon père. J'ai une vie tranquille et "banale". Et je ne sais pas quoi en faire. Que dire de plus ?

Rien d'intéressant. Maintenant que les présentations (si on peut appeler cela comme ça...) sont faites, je vais pouvoir te parler d'un vieux souvenir. C'est pour ça que tu es là après tout.

On devait avoir environ 4 ans. Assis dans le bac à sable du parc, on admirait notre pâté. C'est fou comme il pouvait nous paraître intéressant, ce pâté. Nos parents discutaient sur un banc à quelques mètres. Mais nous n'avions d'yeux que pour notre chef-d'œuvre. Puis d'un coup, je me suis levé et j'ai donné un gros coup de pied dans la sculpture. Le sable a volé vers Greg, mon meilleur ami. Il était furieux. Ses yeux lui brûlaient et j'avais détruit notre création. Il s'est mis à son tour debout et m'a coursé, pelle à la main. Qui de lui, armé d'une pelle en plastique, ou de moi, avec un râteau tout aussi inoffensif allait bien gagner ce combat d'escrime minimaliste ? Je ne m'en souviens plus, à vrai dire... Mais tout ça pour vous dire qu'entre Grégory et moi, c'est une amitié de longue date. Il était là quand je suis rentré à la maternelle, puis au primaire, ainsi qu'au collège. Mais là, on est rentrés au lycée et on n'a pas choisi le même établissement. Il en a pris un où les cours sont en Allemand et moi une filière générale. Je ne suis PAS DU TOUT sociable. Avec lui, je ris et j'ose dire ce que je pense et faire ce que je veux.



Mais sans lui, je n'ai pas la force, je n'ai pas le courage. Je me sens désespérément seul... Sinon, à ton avis, pourquoi je me mettrais à discuter du bout de gras avec du papier sans vie ? Et en plus me voilà qui perds la boule... Bon.

Revenons-en à nos moutons. En classe, je suis assis à la table du fond près de la fenêtre et du radiateur. Ce n'est pas que je n'en ai rien à faire du lycée, je rumine. C'est tout.

Mes notes ne sont pas si mauvaises que ça... Tu ne me crois pas ? Ok, ok, tu n'as pas tort. Elles sont catastrophiques. Mais ne me juge pas ! Je te l'interdis. Sinon comment pourrais-je te raconter mon histoire ?

De toute façon, bien assez de personnes le font déjà, vraiment pas besoin d'en rajouter une couche.

«Fais attention» ; «C'est pour ton futur» ; «Ressaisis toi, Nico !». Je l'ai entendu bien assez souvent. Je suis un "mec" parmi d'autres "mecs". Un de plus. Ça ne change pas grand-chose. Je me fonds dans la masse. C'est bien plus facile que d'assumer ses différences. Et sans Greg, je n'ai personne pour me pousser à le faire.

Je le revois de temps en temps, même si on n'est plus dans le même lycée, mais c'est plus pareil.

La vie, c'est comme un chemin, dit-on souvent. Il bifurque et on choisit sa route, son destin. Pour le moment, j'ai la forte impression que tous mes chemins finissent en cul-de-sac.

Je l'avoue, je suis dépressif là...

Plutôt que de me lamenter je vais essayer de dormir. Il faut que j'aie des forces pour le contrôle de Géographie de demain (que je n'ai absolument pas révisé).

A bientôt.

Nico et sa déprime. 12 Septembre.

Cher carnet,

J'ai du mal à réfléchir.

## INCIPIT

*Je vais t'aider.  
Nicolas. 17 Septembre.*

Cher carnet,  
Je ne peux plus le supporter. Cette vision, j'ai tout fait pour qu'elle me sorte de la tête. Je suis un idiot, voilà tout. Ma dernière solution - me semble-t-il - est de te l'écrire.  
Je n'avais pas mesuré l'étendue de son mal-être.

J'ai été aveugle, et lui ne pourra peut-être plus jamais revoir notre monde.

J'ai été sourd mais c'est lui qui ne pourra plus entendre.

J'ai été muet mais lui ne pourra plus parler.

Sur cette petite feuille il n'y a que quelques lettres.  
Comment si peu de lettres peuvent amener à de si grandes conséquences ?

"RDV 18/07 à 23h : au nid" signifie vraiment un corps sous un linceul ?

Je ne peux pas le croire.  
Je ne veux pas le croire.

Mais c'est dur de se faire à l'idée que ce visage que j'ai vu à l'hôpital, et qui semblait paisible, était dans ce sommeil dont il ne se réveillera peut-être jamais.

"peut-être", c'est l'incertitude. C'est des questions supplémentaires. C'est des faux espoirs. C'est insupportable.

"jamais", c'est comme toujours. C'est trop long. C'est l'avidité de l'humain qui n'est que mortel. C'est un mot qui à notre échelle ne veut rien dire mais qu'on utilise pourtant.

*Mon ami.*

Mon ami est un abruti.

Ou du moins, il a agi comme tel.

Je dois te le dire. On dit que ça aide d'extérioriser un événement troublant.

Je n'en suis pas si sûr mais si les gens à la télé en parlent c'est qu'il doit y avoir un fondement ? Pas vrai ?

...

Il m'a donné rendez-vous là où on avait construit une cabane dans les arbres quand on était hauts comme trois pommes. On l'avait appelé le nid. C'était notre base ultra-méga-secrète d'espions ultra-méga-secrets.

J'y suis allé. Naturellement. Il avait disparu et voilà qu'il demande ma présence. Le moyen de le retrouver. Le rêve. Ou pas. En arrivant, j'ai remarqué que la corde qui servait d'échelle pour se hisser sur la plate-forme de la cabane avait été arrachée. Mon imagination - déjà très fertile - était partie à la dérive et mille scénarios tous plus horribles les uns que les autres m'étaient venus à l'esprit. Mais rien ne pouvait me préparer à l'épouvante que je ressentis en voyant mon abruti pendu à une branche.

Sans réfléchir une seule seconde, je me suis mis à escalader. Moi qui suis si chétif, l'adrénaline m'a porté en quelques secondes. J'ai vu ces yeux. Figé dans la peur. Ils me glacent encore le sang. Si profondément ancrés dans mon âme que je sens leur fantôme jusque dans la moelle de mes os. J'ai pris son pouls. Un soupir m'échappa lorsque je sentis une pulsation. Faible mais bien là.

Tout se passa très vite. Je me suis rappelé qu'il ne fallait pas décrocher quelqu'un de pendu sans risquer de le tuer pour de bon.

J'ai appelé le 15 ou le 18. Je ne sais plus. L'équipe d'intervention est arrivée. Ils m'ont embarqué avec eux, m'ont demandé son identité, puis la mienne. J'ai répondu machinalement, sous le choc. Des personnes spécialisées se sont occupées de moi. Des sortes de psychologues d'urgence ou je-sais-quoi.

*Puis le noir, plus rien.*

Rien de ce qui s'est passé après. Rien de ce que les psys ont demandé. Rien de ce que je leur ai répondu. Rien du temps que j'ai passé à l'hosto. Rien de comment je suis rentré.

Une chose : Il est vivant.

Une deuxième : Il est dans le coma.

Et une troisième : C'est un abruti.

En même temps, je ne suis pas beaucoup mieux.  
Et qu'est-ce qu'il s'imaginait en me demandant - à moi - de le retrouver ?

On est le 24 : ça fait 6 jours.

6 jours d'absence.

Pour lui, dans le coma, absent de sa vie et des nôtres.

Pour moi, le fantôme plus vraiment là, parmi les vivants.

En ces 6 jours, j'ai découvert comment réagissent les gens en état de détresse.

La mère de Greg a les nerfs en pelotes, elle crie, elle est furieuse.

Son père s'enferme.

Sa sœur pleure.

Maman est hyperactive pour «s'occuper» et «penser à autre chose». (PS : Pour moi, pas moyen.)

Gilles, mon beau-père, ne sait pas quoi faire, alors il ne fait rien.

Papa a débarqué à la maison quand il a su ce qui était arrivé, déblatérant des dictons de psychologues comme quoi il faut vider son sac, en tentant tant bien que mal d'engager la conversation et d'apaiser l'ambiance avec ses blagues lourdes. Finalement, je crois que j'ai fini par l'écouter vu que je t'en parle.

Mais moi, comment est-ce que je me comporte ? Comme un mélange de tout je suppose, à part la technique chelou de maman. J'ai autant de sautes d'humeur qu'une femme enceinte.

Je repense à tout ça. A ces 6 jours. Il faut que je me ressaisisse. Je suis Nico et je vais sourire. Je vais manger, dormir, parler, retourner au lycée, travailler, jouer, me faire des potes, et vivre la vie qu'il a si bêtement gâchée.

Le nouveau Nico. 24 Septembre.

---

Je cligne des yeux avec difficulté. La lumière m'aveugle. Ma respiration est haletante. J'entends un bip régulier. Je suis dans un lit. Un lit blanc. Je dormais ? La lumière, comme le sol, les murs et le plafond sont tous aussi blancs. Ce n'est pas chez moi. Mais qui est moi ? Je pense à Nicolas. Ce n'est pas ce "moi" mais c'est de lui que j'ai rêvé. De lui et de son carnet. Alors, je me souviens : Je suis Gregory. Et je suis à l'hôpital. Je ne dormais pas : j'étais dans le coma. Des infirmiers entrent dans ma chambre. Ils me font passer des examens, me posent des questions mais ne répondent pas aux miennes. Soudainement, Nico entre dans la chambre. Il a changé. Il a pris quelques centimètres en hauteur et en largeur et surtout beaucoup de muscles. Son regard s'est durci et sa mâchoire est devenue carrée. Quant à moi j'ai beaucoup maigri et je n'ai plus qu'un semblant de musculature. Il traverse la salle en quelques pas et m'embrasse. La chaleur de son étreinte est réconfortante. Puis - bien trop tôt à mon goût - il se recule, fiche son regard glacé embué de larmes dans le mien et me décoche une baffe qui m'allonge sur le lit. Mes oreilles sifflent et c'est à peine si je peux entendre les quelques mots qu'il murmure

"1 an, 6 semaines et 2 jours, c'est beaucoup trop long, mon abruti."

Puis les infirmiers exaspérés le pressent hors de la chambre. Ils ne le comprennent pas. Moi si. J'ai envie de lui crier que je le sais, que je l'ai vu dans mon coma. Mais les mots restent coincés et ma tête bourdonne.

Lorsqu'il sort, j'aperçois un petit carnet rouge avec marqué en diagonale sur la couverture "FUTUROSCOPE", dépassant de son sac à dos.

Greg et son désir de vivre. 07 Novembre

"Dans le pays de l'amitié, on ne connaît pas la distance d'un lieu à un autre ; rien n'est près, rien n'est loin : l'ami, quoiqu'absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination. Si l'éloignement sépare leurs corps, la pensée réunit leurs âmes."

Les proverbes et locutions orientales (1835)



## Clémence BENSILUM

5°, collège Saint-Genès La  
Salle Talence

« Jusqu'à la fin de la vie »

« Driiiiiiii ! »

« Satané réveil ! » Pestai-je, tirée d'un confortable somme, trop court à mon goût.

Un lundi matin, 6 heures. En ce moment, mon seul souhait était de rester dans mon lit douillet et de replonger dans mon rêve. Mais cela allait changer... à tout jamais.

Les cheveux mal coiffés et en bataille comme à mon habitude, je m'habillai à la va-vite avec un jean, un tee-shirt rouge et une veste bleu marine. J'avalai un petit déjeuner en vitesse, avant de me planter devant le grand miroir qui trônait dans le salon. Une jeune collégienne, grande et élancé, me regardait dans la glace. De beaux et longs cheveux bruns tombaient sur ses épaules gracieuses, et ses grands yeux bleu saphir étaient fixés sur mon visage et l'étudiaient. Mes mains aux doigts de fée arrangèrent mes cheveux noués par un ruban bleu en demi-queue. Les vêtements furent aussi passés en revue puis, satisfaite, je m'en allai. J'hissai péniblement mon lourd cartable sur mon dos puis je partis en courant sur le chemin du collège. Je croisai Séléné, en route elle aussi. Je la saluai :

« Hello ! Ça va ? »

Elle me répondit vivement :

« Salut ! Ouais et toi ? Quoi de neuf ? »

« Rien d'intéressant. »

Nous partîmes ensemble jusqu'au collège. Là, elle bifurqua vers notre classe et je me dirigeai vers le bureau du directeur où j'avais rendez-vous. On m'avait convoquée alors que je discutais dans la cour avec Séléné hier. Hier, justement le jour où Léo était absent. Je ne savais toujours pas pourquoi, lorsque je l'appelais, il ne répondait jamais. Sur le chemin, j'essayais de m'imaginer ce qu'on allait me dire ou me reprocher. Je rougis en me demandant si, par hasard, ce rendez-vous n'aurait pas un rapport avec le conseiller d'orientation. En troisième, j'étais la seule élève à n'avoir aucune idée de mon métier futur, et à ne pas avoir envie de connaître la réponse. J'avais séché le rendez-vous avec le





conseiller d'orientation avec l'aide de Léo et Séléne.  
Plongée dans mes pensées, je ne vis pas le directeur qui m'attendait devant la porte de son bureau et me cognai à lui.

« Mademoiselle Elena Foster ! Je vous prierai de mieux vous comporter devant moi ! »

Je le regardai avec horreur et m'excusai en vitesse.  
C'était un homme d'une quarantaine d'années. Il avait des yeux sombres comme la nuit qui me scrutaient sous ses lunettes d'un regard analyseur et perçant et qui étaient en partie dissimulés par des cheveux courts et bruns. Il avait un visage allongé et un air sévère. Ses traits fins renforçaient l'effet de dureté et d'exigence. Il planta ses yeux noirs dans les miens puis dit :

« Entrez je vous prie »

« Merci » Répondis-je, encore sonnée.

La pièce était circulaire. Le bureau de travail croulait sous les paperasses, au point d'avoir complètement disparu.  
Il y avait des étagères accrochées à tous les murs et les objets et instruments entassés dessus renforçaient encore l'effet d'immense bazar que renvoyait le bureau.  
Ebahie, j'observais le directeur. Lui qui était strict et tendu d'ordinaire, qui exigeait ordre et discipline, travaillait dans une telle pièce ? Je n'en croyais pas mes yeux. Il me regarda puis m'indiqua la chaise en me priant de m'asseoir. Je m'installai.

Le directeur fit de même puis prit la parole :

« Je vais être clair mademoiselle Foster. Savez-vous où est votre ami Léo ? »

Je sentis le stress m'assaillir. Pourquoi cette question ? Léo n'était pas venu hier, cela avait-il un rapport ? N'était-il pas chez lui comme d'habitude ? Le cœur battant à toute allure,

je répondais en tremblant de la voix :

« Il n'est pas chez lui ? »

Le directeur répondit, l'air grave.

« Non. Léo n'est pas rentré hier soir. Sa mère m'a informé qu'il était parti hier matin pour aller au collège et qu'il n'était plus revenu. Or, comme tu le sais, il n'est pas venu hier.

La disparition date donc d'hier matin. »

Les larmes aux yeux, je sortis en courant du bureau. Impossible ! Léo avait toujours été avec moi. Nous avions partagé tous nos moments, heureux comme tristes. Il ne pouvait pas disparaître comme ça ! Je me sentis soudain perdre mes forces et je m'écroulai sur le pas de la porte à genoux. Mes larmes s'échappèrent en même temps que mes souvenirs déferlaient dans ma tête. Moi avec lui et Séléné, nous tous les deux seuls sur la plage... Brusquement, je me relevai.

Je me retournai vers le directeur puis je demandai d'une voix faible :

« S'il vous plaît monsieur, puis je rentrer chez moi ? »

Le directeur me toisa puis me répondit :

« Si vous voulez, mais que cela ne se reproduise plus à l'avenir. »

Arrivée chez moi, je me ruai sur mon lit, attrapai mon carnet et me mis à écrire frénétiquement.

## INCIPIT

Je préparai mes affaires en silence pour ne pas réveiller ma mère. J'emportai : mon carnet, une gourde et des rations de survie (chips, sandwich et pomme), un couteau de cuisine au cas où, mon téléphone, une lampe torche, une corde et un peu d'argent. Doucement, j'ouvrai la porte de ma chambre et descendis les escaliers sur la pointe des pieds.

Je repensai au message envoyé par mon ami : RDV à la grotte des souvenirs. Léo. En réalité, la grotte des souvenirs n'existait pas. C'était seulement une grotte où nous allions souvent avec Léo et Séléné et que nous avions baptisée ainsi. Pour y accéder, il fallait franchir une colline escarpée et marcher vers l'est pendant environ 30 minutes. Je me mis à courir une fois le pas de la porte passé. Une fois arrivée au pied de la masse de terre, je nouai une extrémité de la corde à ma taille et l'autre à une pierre que je lançai de toutes mes forces. Elle alla se loger dans une cavité de la colline. Je commençai à grimper et arrivai au sommet au bout d'une

courte ascension. Je me mis ensuite à marcher en direction de la grotte. Marcher, toujours marcher... à la fin d'un temps qui me sembla interminable, j'aperçus une caverne au loin et me mis à courir le plus vite possible. Mais tout à coup, je sentis un violent coup sur la nuque et un voile sombre m'obscurcit la vue. Mes sens s'éteignirent les uns après les autres et puis, plus rien.

Je me réveillai brusquement et essayai d'apercevoir quelque chose autour de moi, malgré l'obscurité et mon émergence du sommeil. Je sentais mes mains entravées derrière mon dos et mes pieds nus ligotés fermement. Puis quelque chose bougea à mes côtés.

Je tournai la tête et distinguai... Léo et Séléné ! Ahurie, je balbutiai :

« Mais...mais que faites-vous ici... et où sommes-nous ? »

Léo me regardait les larmes aux yeux et Séléné paraissait aussi désorientée que moi. Mon ami prit la parole :

« Si tu veux vraiment savoir... eh bien nous sommes prisonniers. Ces bandits... m'ont forcé à écrire un message pour vous appâter mais j'ignore pourquoi. »

Je fis volte face vers Séléné et lui demandai :

« Séléné... toi aussi ? »

Elle acquiesça gravement. J'entrevis soudain un mouvement dans la pénombre. Un homme hirsute sortit à la lumière et nous jeta un regard dédaigneux.

« Alors les gamins, quelque chose à nous révéler ? Je crois que vous feriez mieux de parler tout de suite, nos méthodes de torture sont très utiles, sauf pour les victimes bien sûr ! »

Il éclata d'un rire gras et nous toisa. Sans comprendre, nous le regardions et sentions la terreur monter. Mais de quoi pouvait-il bien parler ? Nous n'étions au courant de rien d'important !

J'observais Léo qui paraissait soudain silencieux et discret. J'analysais ses yeux craintifs et son corps tremblant. Puis je parlai. Ma voix résonna dans la grotte :

« Léo... Ne me dis pas que tu sais quelque chose ? »

Il eu un rictus nerveux mais se tourna vers moi et chuchota :  
T'occupes, je fais diversion. Laisse tomber. Troublée,  
j'acquiesçai imperceptiblement et cherchai une idée dans ma  
tête. Mon visage s'éclaira alors. Je sortis mon petit couteau  
de ma poche et commençai à entailler la corde. Au bout de  
plusieurs longues minutes, je parvins à mes fins et sentis la  
corde se relâcher. Léo semblait en proie à la peur mais tenait  
bon malgré tout. L'interlocuteur commençait à s'échauffer.

Mais ce n'était pas le moment. Soudain, le bandit saisit  
brutalement la gorge de Léo et lui hurla :

« Tu vas parler sale môme ? »

Terrorisé, Léo prononça faiblement les larmes aux yeux :

« 13, rue des templiers. »

Le bandit sembla satisfait. Il rétorqua :

« Bien, maintenant il ne me reste plus qu'à me débarrasser de  
vous ! »

Il sortit une épée de son fourreau et la brandit au-dessus de  
nous. Je bondis, balayai l'arme des mains de l'homme et lui  
donna un coup de poing. Il tituba mais me frappa violemment  
au ventre. Une idée attint mon esprit. Je saisis ma lampe  
torche, l'aveuglai et assénai un choc sur son crâne de toutes  
mes forces.

À terre, il balbutia : Soyez maudits ! Croyant tout fini, je levai  
mes bras vers le ciel et tournai un visage rayonnant vers  
mes amis. Mais en voyant leur expression décomposée,  
je fis volte face et aperçus d'autres brigands derrière qui  
déferlaient.

Un des leurs s'approcha de nous et nous menaça de son  
couteau :

« On a tout entendu ! Maintenant qu'on a plus besoin de  
vous, on va se faire un plaisir de vous écrabouiller. »

Il éclata d'un rire sonore. Mais Séléné se leva soudain et  
sourit :

« Ca, j'en doute ! Vous n'avez vraiment pas remarqué ce qui  
se passe derrière vous ? »

J'observai ce qui se déroulait derrière le bandit et, ahurie, je vis des policiers débarquer, le pistolet à la main.

« Merci beaucoup les enfants ! Nous recherchions ces brigands depuis longtemps déjà. Vous ont-ils posé des questions ? »

Acquiesçant vigoureusement, Léo me regarda. Le policier nous observa tous les trois puis dit :

« Bon je vous laisse, vous me suivrez au commissariat plus tard. »

Léo nous dévoila tout :

« Tu... es le fils du commissaire ?

Tu t'es lancé à la poursuite de ce gang et découvert leur butin que tu as caché autre part ? Non mais t'es sérieux là ? »  
Balbutia Séléne.

Il lui répondit :

« Oui, mais ils m'ont découvert. Personne ne connaissait la véritable identité de mon père pour me protéger. On aurait pu exercer une pression sur mon père en me kidnappant. »

Abasourdie, Séléne annonça qu'elle rentrait chez elle et s'en alla, nous laissant seuls tous les deux. Nous nous regardâmes et mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine. Les yeux fixés sur les miens, Léo m'attrapa et je me blottis contre lui. Nos bouches se rapprochèrent jusqu'à se coller.

J'embrassai Léo. Heureux, nous fîmes durer cet instant céleste longtemps, très longtemps. Un baiser d'amour éternel, dont je me souviendrai jusqu'à la fin de ma vie.



## Isiah TSHITAMBWE- KAZADI

5<sup>e</sup>, collège Léonard Lenoir  
à Bordeaux

« *Mon ami* »

### INCIPIT

Je lis la lettre

«C'est moi, écoute, je t'écris ce mot pour te dire pourquoi je ne suis plus en classe, que je ne réponds pas au téléphone, cette raison est parce que en ce moment chez moi, il y a plein de conflits. Je ne peux plus. A l'heure où j'écris cette lettre, j'ai envie d'être avec quelqu'un, j'ai peur tout seul mais la même peur m'envahit quand je repense aux conflits, bagarres et aux cris. Je t'écris pour que tu viennes avec moi. Retrouve-moi au Jardin Botanique devant le bassin face à la Garonne à 17h45 demain. Personne ne doit le savoir. A demain, j'espère».

A la fin de la lecture, j'ai l'impression que mon cœur va s'arrêter. Beaucoup de questions me viennent à l'esprit : «Est-ce que je dois aller au rendez-vous ?», «Dois-je en parler à quelqu'un ? » Je m'allonge sur mon lit en pensant à cette question :

Dois-je aller au rendez-vous ?

Et je repense aussi à la chanson préférée de mon père...

Sil te plaît mon ami, cherche-moi encore et toujours

Et c'est là que je comprends.

Le lendemain, j'ai comme une boule au ventre pendant tout l'après midi. Le temps est long.

Il est long car je pense à ce rendez-vous et que nous avons appris aux infos la disparition de la sœur de Paul... Elle a disparu, elle aussi. Tout le quartier est désespéré. Mon ami disparaît puis sa sœur, c'est effroyable. En pensant à tous les événements, je constate qu'il est 17h30. Je commence à enfiler mes chaussures, je grimpe sur mon vélo et je prends la route du Jardin Botanique pour y arriver à 17h40.



Ça y est j'y suis. Je suis devant le bassin à l'heure prévue et à ma plus grande déception, il n'y a personne. «Bon reste encore un peu, il n'est peut-être pas encore arrivé» me dis-je, en regardant ma montre. Il est 18h, j'enfourche mon vélo et abattu, je commence à partir mais j'entends «Théo, viens». Je me retourne brusquement, je scrute l'horizon mais personne, c'est peut-être le fruit de mon imagination. Mais non, c'est bel et bien réel. «Théo, sur le rocher» et là je reconnais la voix, c'est lui, j'en suis persuadé, c'est la voix de mon ami...

Je m'avance vers le rocher  
où je l'ai entendu ...

J'escalade le rocher, mais personne. Mais là une main se pose sur mon épaule. Je me retourne brusquement et il est bel et bien là. «Paul, c'est bien toi ?!» dis-je en bégayant. «Oui», répond-il doucement. Il est tout sale, «où te cachais-tu pendant tout ce temps ?» Il scrute l'horizon. «A Darwin, dans leur local». «Bon écoute... Tu sais que tout le monde te cherche là ?» Il hoche la tête doucement. «S'il te plaît, reviens chez toi, tes parents, moi et tout le quartier d'ailleurs sommes morts d'inquiétude. «Non, je ne peux pas rentrer», dit-il en regardant aux alentours. Je trouve qu'il est bizarre quand même, je trouve qu'il n'est pas sûr de ce qu'il dit. «S'il te plaît, viens avec moi», dit-il. Je lui dis que je ne peux pas disparaître comme ça, sans raison et que c'est meilleur pour lui de rentrer chez lui et de ne pas rester dehors à errer seul dans la rue sans aucune sécurité. Mais il n'est toujours pas d'accord avec ce que je dis. Il décide de partir, j'essaie tant bien que mal à le faire changer d'avis mais je ne peux pas le retenir. Je rentre chez moi, dégoûté en essayant de m'endormir. Je repense au fait qu'il était bizarre car il n'était pas comme d'habitude et moi j'avais l'impression d'être observé.

Je finis par en parler  
à mes parents de ce  
rendez-vous avec mon ami.

Mes parents appellent la police pour aller fouiller Darwin. Mon ami ne s'y trouve pas mais à la place, ils découvrent une lettre qui m'est attribuée.

«Je savais que tu allais tout raconter Léo, s'il te plaît, laisse-moi hors de tous les cris de chez moi, n'essaye pas de me ramener chez moi». Bien sûr je n'ai aucune envie de faire cela. Je sais que je n'abandonnerai pour rien au monde, je pourrai le chercher toute ma vie s'il le faut, je suis déterminé plus que jamais pour le retrouver.

En regardant plus attentivement la feuille, je constate qu'il y a un dessin au coin. Ce dessin ressemble beaucoup au musée d'Aquitaine. J'en suis persuadé que c'est le musée d'Aquitaine car Paul est très fort en dessin, je me rappelle qu'il a toujours de meilleures notes que moi en Arts-plastiques. Paul veut peut-être qu'on le retrouve, ça expliquerait son comportement et pourquoi je me sentais observé lors de notre rendez-vous.

Je décide donc d'aller au  
musée d'Aquitaine seul  
où se trouve peut-être mon ami

J'y suis, je suis devant le musée d'Aquitaine. J'ouvre la porte mais il n'y a personne à l'intérieur. J'ouvre quelques portes mais personne. Abattu, je me dirige alors vers la sortie en pensant que je me suis peut-être trompé sur le dessin. Et là, j'entends quelqu'un pleurer dans une pièce où je n'ai pas regardé. Je m'y dirige doucement et j'ouvre la porte d'un coup sec. Et à ma grande surprise, je vois mon ami assis par terre en train de pleurer, il est tétanisé. «Léo, tu as vu mon dessin ?» Je hoche la tête et je lui demande pourquoi il était dans cet état. «Depuis le début, je voulais rentrer chez moi, je me disais que c'était une mauvaise idée de fuguer. Je repris le chemin de chez moi et là quelqu'un m'embarqua. Il m'a forcé à écrire les deux lettres sous la pression parce qu'il a aussi kidnappé ma sœur. Il doit déjà t'avoir vu quand tu es rentré, il surveille les entrées». Je ne voulais pas bouger. «Où est ta sœur ?» Dis-je. «A l'étage, à côté de la statue d'Hercule», Dit-il

«Tout d'abord, cours jusqu'à l'arrêt de tram». Mais je t'ai dit, il surveille les entrées, il doit déjà être en train d'arriver  
«Cours !» Insistai-je.



Il se lève et il court comme je ne l'ai jamais vu courir avant. Des alarmes se déclenchent. Quelqu'un court dans les escaliers.

Je vais me cacher derrière le comptoir et l'homme court vers la pièce où est caché Paul. Il dit d'une voix rauque : «Mince ! Il a filé !» Il court vers la sortie et je me dis que c'est le moment. Je cours du plus vite que je peux jusqu'à la salle où est cachée la sœur de Paul.

L'homme dit : «Et toi là-bas», en me pointant du doigt. J'ai eu tellement peur sur ce moment là que ça m'a fait aller encore plus vite. L'homme court vraiment très vite, il est juste derrière moi. Enfin à bout de souffle, j'ouvre la porte où se trouve la sœur de Paul, je m'empare d'un balai et je bloque la porte. L'homme tape à la porte et crie.

J'allume la lumière et je vois la sœur de Paul, immobile et si pâle, on aurait dit qu'elle dormait je lui parle en lui disant d'une voix douce : «Eh !» pas de réponse «Eh !» je la touche pour voir si ça va. Elle est froide... Je me dis «Non, pas ça»,

il y a une fenêtre ce n'est pas très haut je prends la sœur de mon ami avec moi et je saute. La peur m'envahit, je n'ai rien ressenti à la chute, je vois Paul pas très loin de là. Il accourt en disant, «Paul ! Sœurlette !» je lui réponds du Tac au Tac... «Elle est inconsciente, stop une voiture, on va à l'hôpital vite !» La première voiture qui passe abrite un couple, ils sont très gentils, ils font au plus vite pour nous emmener à l'hôpital.

Nous sommes arrivés. Une équipe prend en charge la sœur de mon ami. Dix minutes passent et je vois deux adultes arriver en courant.

Ces têtes, je les connais, ce sont les parents de Paul, ils crient en chœur : « PAUL !» Ils se prennent dans les bras. «Paul, c'est promis, plus de conflit à la maison» , dit sa mère. Ensuite, ce sont mes parents qui arrivent, ils me prennent aussi dans leurs bras.

Après de joyeuses retrouvailles, un infirmier arrive et dit :  
«Votre fille va bien, elle manque juste de nourriture».  
Paul dit : «Moi aussi j'ai faim»...

L'infirmier répond alors: «Toi, tu es plus grand, tu es donc un peu plus résistant, bref sinon ta sœur va sortir dans vingt minutes maximum». Nous avons attendu quinze minutes et la sœur de mon ami est sortie. Ses parents sont très contents et la mère de Paul dit : «Bon, on rentre à la maison».

«Oui !» ils commencent à sortir de l'hôpital et je dis à mon ami :

«on se parle en message ?» «Oui», dit-il.

- Cool.

- Salut.

- Au revoir.

C'est si bon, j'ai réussi à le retrouver,  
j'ai réussi à te retrouver...

# Catégorie 4<sup>e</sup>

1

**Premier prix**

Chloé DELETRAIN

2

**Deuxième prix**

Amélie LAUNAY

3

**Troisième prix *ex aequo***

Sofia ABDELHADI  
& Lou PERCHERANCIER



## Chloé DELETRAIN

4<sup>e</sup>, collège Chambéry  
à Villenave d'Ornon

« *Sous les étoiles* »

### INCIPIT

*Je vais te retrouver.* Il fallait que je l'écrive. Que ces quelques pensées prennent forme. Forme que je leur offrais, que j'offrais aux suivantes, et aux suivantes encore. Voilà que je comprenais sa passion pour la nuit. Il vivait la tête dans les étoiles, les pieds sur la lune. Il vivait au cœur de la nuit. Alors, machinalement, j'ai pris mon crayon, et je dessinai les pâles nuages qui voilaient le croissant de lune, je répétais les formes qu'il connaissait par cœur.

Puis, la nuit suivante, profitant de l'éclaircie, j'ai pris des photographies, une par une, des étoiles les plus proches aux plus lointaines, des constellations et de la voie lactée. De l'Univers. Je savais où il était, je savais pourquoi il y était, et je le comprenais. Je devais le retrouver. À chaque étoile, un argument. Jamais il ne m'écouterait, je le savais. Mais je me devais d'essayer. Alors, remplissant mon sac d'eau, de fruits et de babioles diverses, j'enfourchai mon vélo, allumais mes lumières et, juste avant l'aube, le papier de la petite pierre dans une main, je donnais le premier coup de pédales. Je répétais ces mêmes gestes qu'il avait dû accomplir quatre jours plus tôt. Mais c'était au crépuscule. Et j'étais à l'aube. Je pédalais pendant des heures. C'était comme un jeu de piste. À mesure que je progressais le ciel s'éclaircissait. Je cherchais un frêne, puis un saule. Sur le sol un éclat de pierre, tombé des sommets des années plus tôt. Je pensais l'avoir évité jusqu'à ce que je roule sur la jante, le pneu à plat. Je suis descendu, j'ai enlevé mon casque et j'ai continué à pied, le vélo à ma droite. Toujours vers les arbres. Après le saule je me mis en quête d'un pin et d'un sapin. Quelques heures passèrent durant lesquelles je suivis ses étranges instructions. En marchant, j'avais déjà englouti mes pommes et un morceau de pain. Enfin, j'arrivai à l'orée d'une forêt de hêtres et de chênes. La dernière consigne de mon papier était de faire quelques dizaines de pas pour m'enfoncer dans les bois.

Prudemment, je m'exécutai. Je commençais par abandonner mon vélo derrière un chêne bien touffu à quelques mètres du chemin. La densité de ronces et d'ajoncs que j'allais peiner



à traverser l'aura retenu prisonnier. De toutes manières je n'aurais pas pu m'en servir. Puis j'ai regagné le sentier dans l'espoir que les épineux s'y fassent moins touffus. Ce fut peine perdue. Je réalisais que là où le chemin continuait, les ronces, si elles étaient tout aussi denses, se faisaient moins épaisses, plus fragiles. J'en étais à me demander comment tourner cela à mon avantage, lorsqu'une grosse branche morte gisant à quelques pas de là attira mon attention. Aussitôt, je l'empoignai et me mis à frapper les ronces de manière à les aplatisir, et les piétinais, et les frappais, et les piétinais encore jusqu'à ce que je puisse me frayer un passage. Une fois de l'autre côté j'observais. Je ne savais plus que faire, je n'avais plus d'indications à ma disposition. Donc j'observais. D'abord de hauts arbres, avec leurs jeunes feuilles. Puis des oiseaux dont le pépiement emplissait l'air. Les plus élégants étaient semblables à des mésanges nonettes. Ils étaient cependant dans des tons d'argent, de noir profond et de blanc immaculé. Leurs ailes ressemblaient à celles d'une pie, et leurs longues queues me faisait penser à celles des bergeronnettes. Et enfin, des fleurs de toutes les couleurs, de toutes les formes. Une douce fragrance enchanteresse se dégageait de minuscules corolles au ras du sol.

Elles semblaient tout droit sorties de la Lothlorien, et si je n'avais pas peur de parler de fleurs dont je n'ai lu que la description, je les aurais comparées à de pâles Niphredils et de belles Elanors. Tout d'un coup, tous les oiseaux se turent. Le silence était si uniforme qu'en me redressant j'entendis au loin trois notes successives accompagnées d'un léger sifflement résonner. Je vis une fine branche polie entourée de plumes d'argent, puis ce fut le noir complet.

Lorsque je revins à moi le noir laissait la place à de subtiles nuances de verts et de bruns. Au milieu flottait une tache crème piquée de deux points émeraude et surmontée d'une traînée d'ébène. Passées quelques secondes, tout ceci se précisa et, enfin, je le vis. Je ne me rendis pas immédiatement compte de ce que cela signifiait. Je l'avais retrouvé ! Phileston était à côté de moi, ses sombres cheveux tressés dégageaient ses beaux yeux verts et il m'adressait un grand sourire.

Tout en me proposant un grand verre d'eau il m'ordonna :

— Suis-moi, tu es attendu. Ravi de te revoir ! Et bravo, tu as réussi à venir ! Honnêtement je n'en n'étais pas sûr.

Je me redressai dans mon hamac de feuilles, et je posai les pieds sur le sol tressé de la cabane. Soudain, j'eus le tournoi : nous étions tout en haut d'un arbre ! Le plafond me l'avait caché jusque là, mais il n'y avait aucun mur autour de moi, seulement quatre colonnes pour soutenir la voûte au dessus de nous. Phileston était déjà reparti par un escalier qui reliait plusieurs plateformes. Je lui emboitai le pas et, posant mes pieds sur les étroites marches, je remarquai que plusieurs dizaines d'arbres étaient aménagés de la sorte, mais sans plafond. Nous longions le tronc depuis une petite minute lorsqu'un large rouleau de corde se dessina un peu plus bas. Phileston l'empoigna, en accrocha une extrémité à un simple amarre sortant du plancher, et m'ordonna de m'accrocher à lui comme si je lui faisais un câlin. Je ne sais pas comment il y parvint, mais en mettant un pied dans le rouleau et en agrippant la corde d'une main, il nous fit descendre une quinzaine de mètres en quelques secondes. Qui restèrent parmi les plus belles de ma vie. Nous atterrîmes dans un disque d'environ un mètre de diamètre sur une gigantesque plateforme.

À côté de notre cercle se trouvait un panneau sur lequel était écrit : **Βιβλιοθηκ**

« Bibliothèque » me traduisit Phileston en tirant sur la corde qui tomba à ses pieds. Mon nom vient de cette langue, il signifie plus ou moins « qui aime les étoiles ».

Des étagères disposées en étoile étaient emplies de livres mais aussi de différents objets aux formes étranges. Au centre de l'étoile se trouvait une vaste table ronde autour de laquelle étaient installées trois personnes : une femme et deux hommes que Phileston alla rejoindre. Leur ressemblance était frappante, ils avaient tous des cheveux tressés dans différents tons de marrons, et leurs yeux adoptaient les couleurs des feuilles. Leurs habits étaient dans les mêmes teintes rehaussées de touches florales.

— Salutations, me dit le plus grand des hommes dans sa langue. Je suis Phyllosélène. Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

— Pour le ramener, répondis-je.

Pas un mot de plus ne fut nécessaire. Tous savaient de qui je parlais, tous savaient ce qu'il répondrait.

- Tu n’es pas là pour me ramener. Tu es là parce que je t’ai indiqué comment venir, pour t’expliquer que je ne reviendrai pas. Je sais que tu as compris. Je sais que tu ne veux pas l’accepter, c’est la raison pour laquelle je veux t’expliquer et te montrer.

D’un geste il embrassa la salle.

- Ici est rassemblée une infime partie du savoir astronomique, beaucoup d’autres morceaux sont éparpillés dans toute la communauté.

L’autre homme paraissait beaucoup plus âgé. Me fixant de ses yeux clairs il ajouta :

- Nous sommes sur l’un des trois plus petits des quatre arbres principaux, celui de l’Espace. Les trois autres représentent la faune atmosphérique, la flore terrestre. Le dernier est au centre de ces trois là. On le nomme la *Lune*. Personne ne l’a jamais aménagé ne serait-ce que d’une corde.

La femme, plutôt fluette, ne devait pas excéder les vingt ans. Elle avait de beaux yeux sombres. Malgré son regard attentif, déterminé, elle compléta d’une voix douce :

- Pour grimper jusqu’à la *Lune*, il faut atteindre l’Excellence. Pour la comprendre, se lier à elle, et danser sur ce lien, il faut atteindre la Perfection, la limite absolue, et toujours progresser. Rares sont les personnes parvenant à se hisser sur les premières branches, encore plus rares sont celles accédant plus haut en dehors des oiseaux. Seules sept personnes dans l’histoire ont pu accéder au sommet. Trois vivent encore. J’en fais partie et aucun de nous n’en parlera autrement que par ces trois mots : Paix, Solitude, Savoir.

Un silence suivit. Quelques instants de respect, d’admiration. Puis Phyllosélène murmura doucement :

- Ce silence fut pour toi Aéléna, et tes paroles touchantes.

Puis il reprit, plus autoritaire cette fois :

- Kladiastron, tu connais les consignes. Nous allons descendre nous rassasier. Assure-toi que ce jeune humain ne chute pas.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Kladiastron, puisque c'est ainsi qu'il se nommait, me fabriqua en quelques instants une sorte de baudrier en corde qu'il sembla tirer de sa poche. Ainsi me retrouvai-je accroché à un filin à peine plus épais que celui du baudrier. Il descendait en pente douce jusqu'au sol. Une fois les pieds posés sur l'herbe rendue moelleuse par une épaisse couche de mousse, nous nous dirigeâmes vers une table somptueusement dressée. Des fruits inconnus, des légumes étranges, des pains bicornus et des coupes remplies d'un nectar de miel nous attendaient. Sans plus un mot nous nous régalâmes de ces mets extraordinaires. Le sommeil se fit alors sentir, mes paupières s'alourdissaient et je finis par m'assoupir sur un tapis moussu en lisière de ce banquet.

En ouvrant les yeux, je n'aperçus autour de moi qu'un rideau d'ajoncs en fleurs. Je cherchais mon ami mais ne reconnaissait plus le village merveilleux dans lequel je me trouvais quelques heures avant seulement. Je me tournais vers le mur d'épineux, Phileston n'était plus là. Levé d'un bond, je tentai de percer de nouveau la barrière végétale, mais derrière, plus aucun oiseau merveilleux, plus aucune fleur, rien qu'une petite flèche de bois poli entourée de plumes argentées tombée au sol.



# Deuxième prix



**Amélie  
LAUNAY**

4<sup>e</sup>, collège Alain Fournier  
à Bordeaux

« *L'ami disparu* »

## INCIPIT

Je ne prends que le strict nécessaire, un pull, cela peut toujours servir, même en été, des sous-vêtements, un petit canif, reçu il y a peu par mon grand-père, comme s'il savait ce qui allait arriver, et bien sûr mon carnet et mon stylo. Je fourre tout cela dans mon sac à dos. Oui, j'ai un sac à dos dans ma chambre, les gens diront que c'est bizarre mais moi je trouve cela parfaitement normal, justement si des occasions comme celles-ci se présenteraient. J'ai peur, encore plus qu'avant, peur de disparaître, peur de ne jamais le retrouver et peur de ce qui arrivera si justement je le retrouve. Alors pour oublier, je jette mon sac par la fenêtre, j'ai déjà fait ça tellement de fois, mais là, c'est différent, je sens que je peux, à tout moment, passer un cap de non retour. Alors avant de renoncer, je saute par la fenêtre.

Je vais te retrouver et te sauver .  
Attends-moi juste là et tout ira bien.

Je ne sais pas vraiment où je vais mais je cours, ou plus exactement je fuis. Je fuis ce quotidien qui ne sera plus jamais pareil sans lui, je fuis mes parents et leur pitié déroutante, je fuis pour le retrouver, je fuis pour me retrouver. C'est à ce moment que je l'aperçois, essayant d'être discrète, elle me suit. Une fine silhouette noire me suit, alors je remercie intérieurement la faible lueur du clair de lune qui me permet de voir mon assaillant. Je fais mine que mon lacet est défait, et je prends discrètement mon petit couteau. J'en profite aussi pour reprendre mon souffle. Mon cœur cogne dans ma poitrine et je me dis que j'aurais dû me préparer un peu plus ou au moins en parler à ma famille. Le mot de Sam me disait que j'étais espionnée et qu'il avait réussi à s'échapper quelques instants pour me transmettre son message. Il voulait que je fuie le plus vite possible vers Buvilly Hills en longeant la route qui bordait la forêt. Sam avait raison, une fois de plus, mais je suis soulagée de savoir qu'il était encore en vie. Cependant le sentiment s'est rapidement dissipé et une soudaine peur s'est emparée de moi. En courant, je réfléchis à comment semer mon poursuivant, mais toutes les possibilités sont plus invraisemblables les unes que les autres. Alors je décide de faire attendre Sam un peu et



emmène la silhouette dans une autre direction pour brouiller les pistes. Je ne la vois plus mais je sens sa présence qui me surveille. Je doute qu'elle sache que Sam m'avait prévenu mais vu son comportement, je me dis que non. Au moins mon ami avait eu ne serait-ce qu'un peu de chance !

Et puis soudain le doute m'envahit.

Bon sang !

Mais qu'est-ce que je fais !

Je réalise soudain, un peu trop tard, qu'à force de courir à travers les rues, je me suis perdue. Ce n'est pas possible, j'habite ce village depuis ma tendre enfance ! Mais il n'y a aucun doute, je ne connais pas ce quartier. Suis-je allée si loin que je me suis retrouvée dans le village d'à côté ? Je ne sais pas. Je ne sais plus rien.

Je suis perdue, dans tous les sens du terme.

Les paroles de la chanson me reviennent encore en tête, et je sens un pincement au cœur quand je revois mon père me la chanter. *Plus un rond, l'air d'un con, envie de me cacher.* C'est exactement ça, je me sens bête, je suis seule et mon ultime consolation, c'est de retrouver un ami qui n'est peut-être même plus encore en vie.

En revanche, le seul point positif, c'est que je crois que j'ai semé mon assaillant. En tout cas, il ne se montre plus du tout. Alors je reviens sur mes pas et tente de regagner les bois. Et je me mets en route. Il n'y a qu'une seule route qui traverse nos villages. La population, dans cette partie du pays, est plutôt faible, pour ne pas dire quasi nulle, de plus la forêt n'arrange rien. Toutes les habitations se concentrent dans les quatre villages de la région, autour, il n'y a que des arbres et des champs. Je continue d'avancer en courant mais à une vitesse plus raisonnable : si je ne fais pas attention, je vais finir par mourir d'épuisement. L'aube se lève, et le soleil perce la nuit noire de ses doux rayons. Je n'ai pas la notion du temps, mais je dirais qu'il est six heures. Tout à coup, sans crier gare, mon pied bascule et je me retrouve à plat ventre. Le sol humide de la rosée matinale, mouille mon short et ma cheville me lance. Je ne peux plus continuer, il faut que je fasse une pause. Alors, en m'appuyant contre un arbre, j'enlève mes

chaussures et inspecte ma cheville. Je suis hyperlaxe donc les entorses et moi on se connaît, mais là, je me rends compte que ce n'est pas une entorse, quelque chose m'a fait tomber. Je ne saurais pas trop comment l'expliquer mais j'en ai la certitude, je le sais, c'est tout. Et cette réalité me fait frémir d'effroi.

Est-ce le fruit de mon imagination ou non, mais j'ai l'horrible impression d'être observée. Dans tous les cas, Sam m'attend. Il veut que je le rejoigne dans la partie Est de Buvilly Hills. C'est ce que je vais faire, une fois là-bas, j'improviserai. Au moins, je me dis que j'ai réussi à ne pas mettre en danger ma famille. À croire que les personnes qui ont kidnappé Sam, elles me veulent aussi. En me relevant, je sens que mon pied est tout engourdi, et après quelques mètres, je ne sens plus du tout ma jambe gauche. Les pièces s'emboîtent alors dans ma tête mais mon cerveau ne veut pas comprendre. On m'a fait courir pour m'épuiser ! Et maintenant qu'ils m'ont injecté un produit, paralysant, ou je ne sais quoi d'autre, il se propage dans tout mon corps à une vitesse affolante. Maintenant ils vont juste pouvoir me cueillir sans que j'oppose la moindre résistance.

Je suis vulnérable.

Et cette sensation me rend malade.

Sans vouloir faire de mauvais jeux de mots...

Alors j'accélère, en boitant pour aller le plus loin possible, avant que tout mon corps ne soit empoisonné. Ce qui devrait arriver en peu de temps. Je continue d'avancer, malgré la fatigue qui durcit mes muscles, malgré la peur qui me tiraille le ventre, malgré l'ombre qui me poursuit. Je tombe. Je me relève. Je cours. Je tombe. Je me relève. Je cours. Après une dizaine de tours de ce petit manège, je ne peux plus me relever.

Je vais mourir.

Personne ne retrouvera mon corps.

Alors, face contre terre, dans mon champ de vision, une ombre s'approche. Voilà, c'est vraiment la fin, j'essaie de penser à des choses joyeuses, que ça pourrait être juste une farce, mais j'ai toujours été trop pessimiste, de plus, dans ce monde, les rares choses qui nous arrivent de bien sont soit précédées, soit suivies d'un malheur.

Alors que je pensais que tout était fini, mon assaillant relève sa capuche. Et là, au sol, au milieu des bois, mon cœur s'arrête. Juste l'espace d'un battement. Le soulagement m'envahit, très vite remplacé par de l'excitation. Sam est là. Juste devant moi. Les larmes coulent sur mes joues. Je ne me souviens plus quand j'ai commencé à pleurer. Je tente de me lever tant bien que mal, et le fixe. Nous ne disons rien. Nous nous regardons et cela nous suffit. Je remarque alors qu'il tient un pistolet dans sa main. La chaleur qu'il y avait autrefois dans son regard a disparu, laissant place à des yeux bleus perçants, durs. Et les bleus sur son visage, ne sont pas dus à la lumière. Il s'est battu. Lui qui n'avait jamais fait de mal à une mouche, qui était toujours très protecteur envers tout le monde. Je n'en reviens pas. Alors que je tombe à ses pieds, sans pouvoir me retenir, il me regarde de haut, sans esquisser le moindre geste pour me rattraper.

*“Liam ! “ j’entends quelqu’un crier mon nom. Ça m’est égal, je continue.*

Je ne sais pas ce qui s'est passé, ni pourquoi il est aussi froid. Mais je pense qu'il m'a attiré dans un piège.

Face au sol, membres écartés, la dernière chose que je vois avant de sombrer dans l'inconscience fut le dessous de la botte de mon ami. Enfin celui qui était mon ami.

*“Liam ! C’est la dernière fois !”*

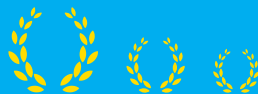
Il fait noir. J'essaie de bouger, en vain. Je suis ligotée, lié par des sangles à mes poignets ainsi qu'à mes chevilles.

Mais où suis-je ?

J'aperçois une faible lumière et tente de me dégager pour voir d'où elle provient. Ce que je découvre alors, me glace le sang.

*“ Liam ! Encore avec ce foutu livre !” Ma mère déboule dans ma chambre, en furie. Elle m'arrache mon précieux livre des mains.*

*“Ça fait dix fois que je t'appelle, tu pourrais au moins me répondre.” vocifère ma mère. “Il est tard, et demain t'as école ! Viens manger tout de suite. Sinon tu n'iras pas chez Paul samedi.” Voilà elle a encore recours au chantage, mais elle a l'air très énervé aujourd'hui, assez pour qu'elle m'interdise vraiment d'aller à la fête de mon meilleur ami. Alors, je me lève. Je lui prends le livre des mains, le pose sur mon bureau, et je commence à sortir de ma chambre. Je jette un dernier regard sur “L'ami disparu”, en regrettant de ne pas pouvoir tout de suite lire la suite, et ferme la porte de ma chambre.*



## Sofia ABDELHADI

4<sup>e</sup>, collège Jean Jaurès  
à Cenon

« *Scrupulus* »

### INCIPIT

Comment, par où commencer ? Ça, je n'en n'ai aucune idée. La seule chose que je sais, c'est que je dois le chercher. Car, même s'il a fui, et qu'il sait où il est, il ne sait pas ce qu'il fait. Je chercherai dès demain.

Sans aucune piste, aucune piste, seul l'instinct de mon amitié me guidera.

Je pose délicatement mon stylo, je prends bien soin de mettre mon cahier dans sa cachette habituelle, pour que personne ne tombe dessus et je m'allonge, sur mon lit, avec les faibles lueurs de la lune qui m'accompagnent.

« Biiiiiiiiip biiiiiiiiip »

Il est 6h45, mon réveil sonne. Je me lève immédiatement, pensant à ma quête. Je devrai mentir à ma mère, lui dire que je vais en cours, mais elle comprendra plus tard pourquoi je n'y suis pas allé aujourd'hui. Je me débarbouille le visage à l'eau froide, plus motivé que jamais. Je prépare un sac, dans lequel je mets le papier que j'ai reçu, ma première piste. J'y ajoute aussi mon cahier avec mon stylo, cela pourrait m'être bien utile. Je prends mon petit déjeuner rapidement, fais la bise à ma mère et à ma petite sœur, Carrie. En claquant la porte de la maison, je pars à sa recherche, celle de mon meilleur ami.

À vrai dire, je ne sais même pas où je dois aller, comme dit si bien mon père, je vais où le vent me mène.

Mais je décide d'abord d'aller me poser dans la forêt du parc voisin, dans un coin spécial où, mon ami disparu Milo et moi, avions l'habitude de nous poser pour parler, imaginer, créer... Arrivé, je m'assois sur le banc et j'inspire un bon coup de l'air frais. Honnêtement, je ne sais pas trop quoi faire, je suis complètement perdu. En temps normal, je n'aime pas trop pleurer, mais là, encore une fois, la fois de trop certainement, je m'effondre. Après tout, j'en ai réellement besoin : mon meilleur ami disparu, ne pas savoir comment le retrouver, ne plus pouvoir me confier... Tout ça, c'est trop.



Mais ce n'est pas en restant planté là, à pleurer pendant des heures, que Milo va tomber du ciel, alors je dois agir. Et vite. Je me lève et je jette, au passage, un coup d'œil sur le dossier du banc sur lequel j'étais assis. Avec Milo, nous avions l'habitude d'y écrire, d'y dessiner nos créations, nos rêves, nos « délires »... J'observe tout ça en me remémorant les souvenirs, au fond de moi espérant pouvoir en vivre d'autres.

Soudain, je m'arrête net.

Je tombe sur un dessin que mon ami avait fait. Des fleurs, des feuilles.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Il y a quelques semaines, il m'a dit, très brièvement, « ça m'manque mon ancienne vie quand même ». Il parlait de son ancienne maison, avant qu'il ne déménage. Il faut que je m'y rende.

Demain, je prétendrai que je veux accompagner mon père au travail et je trouverai un moyen pour me glisser jusqu'à la gare, afin de partir pour Annecy, l'ancienne ville de Milo. C'est risqué, certes, mais je suis prêt à tout pour le retrouver.

J'ai à présent une piste pour le retrouver ! Tout content, avec un sourire inexistant depuis un bon moment, mais qui est réapparu, je vais au collège. Je ne sais pas si la vie sco a mis mes parents au courant de mon absence ce matin ; si c'est le cas, il faut que je m'attende à devoir donner des explications ce soir...

Il est maintenant minuit. Me voilà, sur mon lit, mon cahier et mon stylo à la main, me préparant pour le lendemain. Je repense à ce que m'avait dit Milo... Il disait souvent être mieux ici, les gens sont plus agréables, le collège plus sympa, mais aussi ses parents : ils ont décidé de « tout recommencer à zéro » car ils étaient sur le point de divorcer. Alors je ne comprends pas... Pourquoi son ancienne vie lui manquerait au point de vouloir y retourner ?

Nous sommes le lendemain. Ce qui signifie que je dois passer à l'action. Mon père accepte que je l'accompagne au travail,

je lui dis que je marcherai aux alentours pour découvrir ce côté de la ville.

Ainsi, la gare étant à environ 100 mètres de son boulot, je pourrai me glisser quelque part dans un train. Hier soir, j'ai regardé l'heure du départ du train pour Annecy, il est à 8h42. Ce qui veut donc dire, si mes calculs sont bons, que j'aurai environ 40 minutes pour aller jusqu'à la gare et trouver un moyen de me faufiler dans le fameux train pour Annecy. J'ai aussi pris un peu d'argent au-cas-où.

Il est 7h30, je suis dans la voiture de mon père. Et si Milo n'est pas à Annecy ? Où pourrait-il bien être ? Et mes parents, vont-t-ils remarquer mon absence ? Mon père débauche à 17h30... J'aurai le temps, n'est-ce pas ? Toutes ces questions se mêlent dans ma tête, à un tel point que cela me provoque une migraine. Il y a plusieurs raisons qui me poussent à abandonner mon plan, mais la chose la plus importante reste la place que prend le vide et qui me fait souffrir. Car oui, un vide, ça prend énormément de place, c'est un paradoxe.

Bon. Il est actuellement 7h55, mon père me laisse en me donnant des règles à respecter, ne sachant pas qu'elles vont toutes être transgressées. Je laisse alors le GPS de mon téléphone me guider jusqu'à la gare. J'avais appris la route par cœur, mais je pense que d'un côté, les informations que me donne le GPS me permettent de ne pas trop réfléchir, et de ne pas trop écouter cette petite voix qui me chuchote « rentre chez toi, tout ça ne sert à rien », je continue alors d'avancer, déterminé à essayer de le retrouver, je lui devais bien ça.

Me voilà arrivé. Il est 8h37. Je pense essayer de passer derrière quelqu'un de grand, ainsi, les contrôleurs ne me verront pas. Pour une fois, ma petite taille pourra me servir, et oui ça n'a pas que des inconvénients d'avoir détesté la soupe, d'ailleurs quand je retrouverai mon ami, je dirai ça à maman. Le train arrive. Il s'arrête.

Un contrôleur en sort, un monsieur monte. Puis une dame.

Moi, je suis figé. Devant la porte, le contrôleur me demande « t'as b'soin d'quelqu'chose p'tit ? ». Je ne réponds pas. Si Milo est parti, qu'il a fui, c'est, qu'au final, il en a besoin. Je n'ai aucune idée de pourquoi, mais, il est parti de son plein gré.

Alors je repense à la phrase qu'il avait écrite sur le papier enroulé autour du caillou.

*Ne me cherche pas, please.*

S'il ne le veut pas, alors je ne devrais pas le faire. Il me manque, oui, mais je dois m'adapter. Car, si je l'aime vraiment, je dois vouloir son bonheur. Et son bonheur, c'est partir.

Et s'il veut, il reviendra.

Oui, je le sais. Un jour, il reviendra.

Quelques mois maintenant sont passés, je me suis habitué au vide quotidien. Ses parents n'ont pas lâché l'affaire. Quelquefois, j'hésite à leur dire que je pense savoir où il se trouve, mais j'y renonce car, sinon, ils vont aller le chercher. Milo a décidé de partir, et ce n'est pas pour qu'on le retrouve, je me remémore souvent la fameuse citation Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point.

Tout en trouvant stupide que l'on puisse s'éloigner des gens qu'on aime, quelle qu'en soit la raison, ça aussi, encore un paradoxe... Qu'est-ce que je m'amuse, à flairer tous les paradoxes de la vie ! Oui la vie est truffée de paradoxes, et ces derniers font tout son charme. Car même si mon ami ne revient jamais, cela ne vaudra pas dire pour autant qu'il ne tient pas à moi.

J'essaie de ne pas trop y penser. Quelquefois, c'est dur, j'en veux aller le chercher. Mais je me dis qu'il doit être bien, je le sais, je le sens. On est comme des jumeaux mais sans la moindre ressemblance physique.

Un soir, assis sur mon lit, contemplant la beauté de la lune et des étoiles, je vois un objet qui passe au travers de la fenêtre et atterrit sans bruit sur la moquette. C'est un bout de papier froissé, enroulé soigneusement autour d'un caillou, et, au premier coup d'œil, je reconnais, encore une fois l'écriture.  
*Tu m'avais manqué !*





## Lou PERCHERANCIER

4<sup>e</sup>, collège Chambéry  
à Villenave d'Ornon

« Une dernière partie »

Je sors de mon lycée d'un pas pressé. Me voilà enfin libérée des regards compatissants de mes camarades.

Depuis qu'Eliott est parti, me retrouver seul est une habitude. Je n'avais que lui... Arrivé dans la rue St Catherine, je crois le reconnaître dans la foule. Mais la réalité me rattrape vite. Trop vite... J'avais un ami, mais il est parti. Et j'ai, chaque jour, un peu plus peur de ne jamais le revoir.

J'ai connu Eliott lors de ma première visite dans un bar à jeux, là où il a passé toute son enfance. Eliott était un passionné de jeux de rôles. A tel point qu'il avait tendance à s'enfermer dans cet univers où il pouvait être qui il voulait, au-delà de l'âge ou de l'apparence.

Mais depuis quelques temps, il était devenu bizarre. Encore plus mystérieux, encore plus secret. Pourtant je n'ai pas posé trop de questions. Si j'avais su...

Je rentre chez moi à l'heure du dîner. Mes parents sont sortis, tout est calme. Trop calme... Je n'ai pas faim ce soir, alors je monte directement me coucher. Je m'allonge seul dans le noir en essayant de me rassurer. Tout à coup, je crois voir son ombre sur mon mur, mais ce n'est qu'une illusion. C'est forcément une illusion...

Incapable de dormir, j'attrape le carnet noir qui traîne sur ma table de chevet. Ce soir encore, mes histoires parleront de lui...

### INCIPIT

Je ne perds pas une seconde. Je ne réfléchis pas. Cette fois, j'en suis sûr, ce n'est pas une illusion.

Le vent fait claquer mes volets, un orage gronde dehors...

Mais je ne prête pas attention au vacarme, je me répète ces mots en boucle. Ses mots à lui. « Suis l'ombre jusqu'à mon repère. »

Sur mon mur, l'ombre s'étend, et au bout de quelques secondes, je reconnais la silhouette d'Eliott, ses cheveux en bataille, ses vêtements amples...

Soudain l'ombre se met à courir hors de ma chambre, elle passe de mur en mur pour arriver devant ma porte d'entrée. La silhouette de mon ami s'arrête enfin, comme pour me demander mon approbation.

Je prends une grande inspiration et pousse la porte. C'est ma seule chance de le retrouver. Je suis prêt.

L'ombre ne perd pas de temps, elle saute sur les murs sans se soucier de moi. Mais je la suis, je cours derrière elle plus vite que je n'ai jamais couru. Je suis terrifié, mais je m'accroche à mon seul espoir :  
Le revoir en vie.

Soudainement, l'ombre s'arrête. Je lui lance un regard étonné, que fait-on dans cette étrange ruelle mal éclairée ? La silhouette de mon ami saute sur le mur d'à côté, et tout à coup, des lettres éclairées s'allument sur la façade du bâtiment. Je sais où on est : Le bar à jeux est le repaire d'Eliott.

Je pousse la porte, directement je reconnais ses amis à une table. Ce sont ses amis ou ses adversaires, avec qui il faisait des tournois de Jeux de rôle. Eliott m'en parlait beaucoup, mais jamais il ne me les avait présentés. Ignorant mon angoisse, je décide de demander leur aide. Si quelqu'un sait où est Eliott ici, ça ne peut être qu'eux !

Je m'approche timidement de leur table.

« Bonjour... Je cherche Eliott, peut-être pourriez-vous m'aider ? demandai-je à l'un d'eux.

- Bien sûr ! » s'exclame les quatre hommes en levant leurs boissons.

A ses mots, je reprends espoir.

« Tu es Sohan ? L'ami d'Eliott ?

- Oui, c'est moi... »

Je me demande comment ils connaissent mon nom, Eliott n'a jamais eu l'habitude de parler de lui.

« C'est toi qu'Eliott a appelé pour l'aider ? »

Je hoche la tête, mais je ne suis pas du tout rassuré.

Comment savent-ils tout ça ?

« Acceptes-tu d'aider ton ami ? murmure le plus âgé d'une voix effrayante.

- Bien... Bien sûr !

- Alors retourne cette carte ! »

C'est à ce moment-là que je la remarque: une petite carte dorée, posée devant moi. Soudain c'est comme si le temps s'était arrêté. Plus personne ne parle... Mais tous les regards sont braqués sur moi. Alors j'arrête de réfléchir, j'ignore cette angoisse soudaine qui me noue la gorge... Je retourne la carte.

Et tout à coup... Je me sens comme aspiré. Tout, autour de moi, devient flou. Mes membres se paralysent, mes yeux se ferment tout seuls... Puis, un long frisson me parcourt le corps, mes yeux se rouvrent brusquement. Et je me retrouve par terre. Je ne reconnais pas l'endroit où je suis. Mais

l'étrange décor ressemble à celui du jeu préféré d'Eliott « Un Ange ». J'ai un mauvais pressentiment...

Un grand coup de vent fait craquer les toits des maisons autour de moi, une brume épaisse m'entoure. Je sens l'angoisse me nouer la gorge. Tout à coup, une voix glaciale s'élève sans que je ne sache d'où elle vient : « Bienvenu dans notre version améliorée du jeu « Un Ange ». Ton ami Eliott a perdu sa dernière partie est encourt maintenant un terrible danger. Il t'a choisi pour être son sauveur. Tu as une heure pour le retrouver, sinon quoi il subira les conséquences de sa défaite. Bonne chance Sohan. Et n'oublie pas, ici le seul ange, c'est toi ! »

Une jeune femme au teint très pâle s'approche de moi et me dit :

« Voilà tes indices : Un bar à jeux dans la Place III. »

Puis elle disparaît, me laissant seul, à la recherche de ce lieu inconnu dans un village où, tous, veulent me tuer. Une pluie glaçante s'abat sur moi, lorsque la voix commence son compte à rebours. Je tente d'ignorer la peur qui me glace le sang, et je m'élanche dans une ruelle. Je dois garder mes objectifs en tête : Sauver Eliott. Rester en vie.

Je cours sous la pluie battante, en chantonnant la chanson adorée de mon père pour me donner du courage. Je passe par des rues sombres et inquiétantes pour éviter la foule. J'ai les jambes comme du coton, mais je continue d'avancer. Les minutes passent, je me perds, je reviens sur mes pas, je cours... Mais le compte à rebours ne s'arrête pas.

Quarante cinq minutes...

Je chante toujours la chanson de Téléphone, comme un espoir auquel me raccrocher...

*« J'avais un ami mais il est parti... »*

Trente minutes...

Je me remets à chanter, sous la pluie qui ne s'arrête pas.

*« Il m'a tout donné puis s'est effacé... »*

J'arrive devant la place tant recherchée par une ruelle déserte. Quelques secondes passent avant que je ne le vois. C'est un petit bâtiment gris, à peine visible entre de grandes maisons. Sur la vitrine j'aperçois l'affiche « Bar à Jeux » noyée sous une trentaine d'affiches de rock. C'est ici ! Ce ne peut qu'être ici !

Quinze minutes...

La pluie s'est arrêtée, mais je chante toujours, à voix basse, comme si je murmurais.

*« Un moment, un instant, j'ai cru oublier... »*

Essoufflée je rentre dans le petit bar, je ne salue même pas l'homme derrière le comptoir, mon temps est trop précieux...

Cinq minutes...

Je parcours les différentes pièces en chuchotant :

« *Quelques mots perdus dans la nuit...* »

Je cherche partout, dans chaque recoin, mais en vain... Eliott n'est pas là. Ma vue se brouille, et les larmes ne tardent pas à dévaler mes joues.

Trente secondes...

« *Quelques mots qui cognent...* »

Quinze secondes...

« *Au cœur de la nuit...* »

« Sohan. »

Je me retourne lorsque j'entends mon prénom. C'est lui... C'est Eliott. Derrière le bar, mon ami me sourit tristement, et je comprends enfin... A trop chercher les détails, les endroits les plus mystérieux... Je n'ai même pas pensé au plus évident.

Cinq secondes...

« *Mais la nuit ne peut pas comprendre, non la nuit ne peut pas comprendre...* »

« Eliott... je suis désolé.

- Non, c'est moi qui le suis. J'ai pris des risques inutiles.

Et je t'ai entraîné avec moi.

- Eliott... répétais-je, incapable de dire autre chose.

-C'était ma dernière partie, Sohan. »

Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un...

« *C'est à croire que la nuit n'a pas de cœur...* »

« Partie perdue. »

Alors dans la pénombre, un homme arrive et frappe Eliott à la tête. Je hurle de peur. Mon meilleur ami s'écroule dans mes bras, son sang sur mes vêtements. Je crie, je pleure... Mais rien ne le fait revenir.

« *Non la nuit n'a pas de cœur.* »

Eliott est mort. Mon meilleur ami, ma moitié...

Mon meilleur ami est mort et j'aimerais l'être moi aussi...

Fou de douleur, je m'évanouis.

Mes paupières se rouvrent lentement, ma tête me fait mal et j'ai les yeux gonflés par les larmes. Quelqu'un allume la lumière, et je reconnais ma chambre. Devant moi, mon carnet fétiche est encore ouvert.  
Comment suis-je arrivé là ?

Soudain, je remarque une personne près de la porte. Je reconnais ma grande sœur, Ella.  
Elle s'approche de mon lit, la mine inquiète :  
« Sohan, il faut que tu te réveilles. »  
Ses yeux se posent sur le carnet à ma droite.  
Silencieusement, elle lit les dernières lignes, écrites de ma main. « Il faut que tu lui dises adieu, maintenant... »

Je la regarde sans comprendre... Pourquoi dois-je dire adieu à mon meilleur ami ? Ai-je bien rêvé ?

« Je sais que de ne pas pouvoir savoir pourquoi il est parti te rend encore plus triste..., murmure ma grande sœur en m'effleurant la joue. » Je tente de sourire, malgré l'angoisse qui me serre la gorge, malgré l'inquiétude et l'incompréhension. « Il faut que tu arrêtes de ressasser sa mort en lui inventant des fins imaginaires... »

Une larme roule doucement sur ma joue, alors qu'elle murmure :  
« Je suis désolée... »

Tout à coup, ma grande sœur me prend la main :  
« Je t'en prie, Sohan. Lève-toi ! Vis ta vie ! C'est ce qu'il aurait voulu pour toi... »  
Alors, j'obéis. Je me lève douloureusement, sous le regard désolé de ma grande sœur.

Soudain, une lueur attire mon regard. Sur mon lit, à peine visible entre les pages de mon cahier, se trouve une petite carte dorée où une phrase brille : « Un ange. A la vie, à la mort. » Je la ramasse doucement, et, scintillant au creux de ma main, j'ai l'impression qu'à la place du visage de l'ange banal et enfantin, c'est le sien qui me sourit...

Les larmes coulent en torrents sur mes joues.  
Ai-je tué mon meilleur ami ?  
Etait-ce vraiment... sa dernière partie ?

# Catégorie 3<sup>e</sup>

1

**Premier prix**

Anna ONDIA

2

**Deuxième prix**

Elise LABORDE, Emma ROCHE,  
Eden SARTORE, Léa TAVERNIER

3

**Troisième prix**

Eliott LEBLANC, Gabrielle MICNER,  
Noé THOUVAIS



**Anna  
ONDIA**

3<sup>e</sup>, collège Saint Joseph  
à Libourne

« Alpha Canis Majoris »

## INCIPIT

Le message ne pourrait être plus direct :

*Descends. J'ai trouvé.*

*Descends*, alors il se peut qu'après trois jours il soit juste devant ma maison ? Qu'il ait réapparu, maintenant ?

*J'ai trouvé*, et voilà qu'il redevient mystérieux.

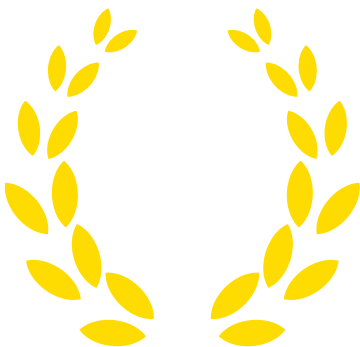
Sirius est comme ça, bourré de mystères et d'énigmes. Parfois, rien qu'en le regardant on comprend qu'il est très loin, dans son monde, à la recherche d'une chose que lui seul pourra trouver. A-t-il réussi ?

D'ailleurs, il ne s'appelle pas vraiment Sirius. Il a choisi ce surnom et se fait appeler comme ça. Un jour, après lui avoir posé la question, il m'a dit que son vrai prénom ne lui correspondait pas. Pourquoi ? Je n'en sais rien, bienvenue dans une relation avec Sirius, remplie d'interrogations laissées pour compte et dont on oublie l'importance.

Je m'approche de la fenêtre et regarde d'en haut l'arrière-cour. Une silhouette que je reconnaîtrais parmi tant d'autres, celle d'un ami, celle de Sirius. Étrangement elle ne paraît pas complètement opaque, à travers lui, j'aperçois vaguement le grillage qui délimite le terrain. Mais avant que je ne puisse réfléchir il m'interpelle : Bouge-toi ! On perd du temps !

Je descends les escaliers le plus discrètement possible, il manquerait plus que ma mère m'arrête et que je doive lui expliquer que mon ami disparu depuis trois jours, se trouve en ce moment même dehors avec une allure de fantôme. A part imaginer son visage qui se déformerait sous l'incompréhension, je ne vois pas l'intérêt de me faire attraper.

Le chien aboie toujours et je comprends pourquoi en arrivant dans la cour, il aboie sur Sirius qui reste impassible. Je pense que cet animal est lui aussi intrigué par cet être livide qui se trouve maintenant à quelques mètres en face de moi.



Je m'arrête et on ne bouge pas, on se regarde dans les yeux. Je ne ressens pas sa présence. Est-il vraiment en face de moi ? Est-ce vraiment son regard dans le mien ?

Trop de questions pour une seule soirée. Mais pour une fois j'ai envie de lever le voile qui recouvre Sirius. Je m'approche et tends la main, prêt à l'enlever.

- « Mauvaise idée.

-Pourquoi ? Ne me dis pas que ma main te traversera. Tu as jeté cette pierre, ne me dis pas le contraire.

-Tu n'es pas content de me revoir à ce que je vois. » Attendez, quel est ce sourire sarcastique collé à son visage ? Rendez-lui le sien, le vrai, celui que j'avais l'habitude d'apercevoir tous les matins et de quitter tous les soirs.

« Pourquoi t'es là Sirius ? »

Alors il m'explique, enfin, à sa manière : Je t'expliquerai d'accord ? Mais pour l'instant, suis-moi. Je dois te montrer quelque chose et on doit finir avant que le soleil nous rattrape. Alors garde tes questions pour plus tard et marche.

Vous voyez ? Un tas de mots mais aucune réponse.

On se retrouve alors au milieu la rue, lui se déplace d'un pas pressé tandis que je grelotte de froid, me demandant pourquoi l'idée de prendre un manteau ne m'est pas passée par la tête. Pourquoi Sirius est si distant ? Il n'a prononcé aucune parole depuis qu'on est parti, il y a déjà une bonne dizaine de minutes. Où on va même ? Pourquoi je ne suis pas déjà en train de courir dans le sens inverse ? J'ai attendu ce moment certes, mais sûrement pas de cette manière-là. Qu'est devenu mon ami, acolyte, associé et confident ? Où est la personne souriante et sympathique qu'il avait l'habitude d'être ? Il est là, devant moi, mais il ne m'a jamais autant manqué.

Quand je le rattrape pour lui demander où on va il me répond simplement : Au cinéma, pas celui avec les sièges rouges, évidemment. Ah, une réponse. Dans la même lancée, lorsque je lui demande pourquoi, il me coupe : Tais-toi et avance.

Je vois exactement de quel cinéma il parle. L'Usine des Lumières. Après s'être rencontrés on avait l'habitude d'y aller, on y a passé nos meilleurs moments. Puis "celui avec les sièges rouges" est arrivé et lui a fait de l'ombre. Malgré ça on préférait toujours le premier. On y allait dès que l'occasion se présentait, on essayait de convaincre nos camarades d'y retourner, on



voulait l'aider à tenir debout. Mais il a fermé. On était dévastés en apprenant la nouvelle, lui plus que moi.

Une fois arrivés devant, j'ai l'impression que ce bâtiment n'a pas vu passer les années. La devanture est toujours la même, similaire à celle de mes souvenirs. Je remarque cependant la craquelure, en haut à droite, de la peinture. Comme si le temps s'était concentré dans cette fissure, que les coups reçus s'accumulent en une seule blessure. Elle est bien isolée mais une fois qu'on la remarque on ne peut pas la lâcher des yeux. Une seule bavure gâche la perfection de cette façade.

Une fois à l'intérieur, l'air paraît changer, le temps en pause, l'atmosphère plus chaude. J'ai l'impression d'avoir accès à un monde en dérivation, différent du nôtre. Puis je me demande pourquoi c'est la première chose que je remarque. Si l'extérieur est intact, l'intérieur est en ruine, complètement détruit, trop, peut-être. Cette fissure n'était pas là par hasard.

« Eh ! Viens voir ça ! »

Il se tient devant la porte d'une salle de projection, son bras m'invitant à y entrer. Est-ce qu'il était caché là, dans ce monde à part ? Qu'est-ce que je vais trouver dans cette salle ?

« Arrête de te poser des questions tu veux ? »

Facile à dire. Surtout pour lui qui ne doit pas passer son temps à essayer d'y répondre. C'est presque comique, Sirius lui-même, la source de ces questions qui me demande d'arrêter de me les poser. J'aimerais voir comment il se débrouillerait à ma place (mieux, sans aucun doute).

« Alors donne-moi des réponses. »

Il jette un coup d'œil à l'intérieur de la salle.

« Elles sont juste ici, ça serait dommage de te laisser tirailler par des interrogations alors que tu es sur le point d'y mettre un terme tu ne trouves pas ? »

Après quelques secondes je me décide à poser un pied devant l'autre. Au fond, je risque quoi ? Lorsque j'arrive à son niveau il s'écarte pour me laisser passer. Au milieu de tout ce chaos : deux sièges, bleus, l'un à côté de l'autre. Il y a même nos noms brodés dessus, au cas où ce ne serait pas assez clair j'imagine. En m'asseyant, je prédís quelque chose de mal, de triste surtout. Je ne suis pas là pour rien, je suis ici pour d'obtenir une solution que je ne veux pas entendre.

« Par où commencer ? Tu veux savoir quelque chose en particulier ?

Pourquoi t'es parti ? » Il baisse les yeux. « T'étais où Sirius ?

Juste ici, vous auriez pu chercher longtemps. » Maintenant il sourit, néanmoins toujours pas avec le sourire que je recherche.  
« Justement, dis-moi où on est.

Ça paraît plutôt évident.

Sirius.

J'en sais rien. C'est l'endroit que je préférerais, qu'on préférerait. Tant d'univers à disposition, en sortir donnait l'envie d'y retourner, encore et toujours. J'ai adoré les explorer avec toi, alors pourquoi pas te montrer celui que j'ai créé, celui auquel j'appartiens ?

Je ne suis pas sûr de comprendre.

...

Sirius ?

... »

Et jusqu'ici, son silence est la meilleure de ses réponses. Il est parti, plus de ce monde, dans le sien.

Il aura finalement réussi.

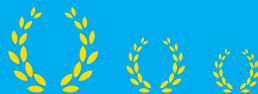
On sait tous les deux qu'il n'y a plus rien à dire, oralement en tout cas. Je lui fais savoir à quel point il va me manquer, qu'il me manque déjà. Il me dit qu'il est désolé, il me demande de lui pardonner, je le fais. Puis il sourit, d'un sourire que j'attendais, le sien : amical, bienveillant et toujours aussi énigmatique. Il m'a donné un semblant de ce sourire avant de partir. Il m'a dit que tout allait bien. Il m'a menti. Ce jour-là son sourire a été une façade de ce qu'il ressentait vraiment, une fissure que j'aurais aussi dû remarquer.

En y pensant, mes yeux me brûlent, au sol, le point que je fixe est brouillé. Il me paraît bien plus intéressant que de dire au revoir, car celui-là aura bien plus de sens, celui-là sera le dernier. Je n'ai pas envie de vivre cette scène. Le scénario va changer, il va revenir, vraiment cette fois, on va continuer de prendre le bus pour aller au lycée, le temps va reprendre son cours. Oui, tout ira bien...

Et ça, ce déni, je le regrette rapidement. Quand je relève la tête, il n'est plus là. Sirius a disparu. Et quand il s'en va, toutes mes réponses s'en vont avec lui.

En sortant, tout ça me paraît évident. Le temps est écoulé, le soleil me nargue de ses premiers rayons. Il m'a enlevé Sirius, une étoile parmi tant d'autres, cachée par le jour mais révélée par la nuit. Elle est considérée comme la plus brillante des étoiles, elle se voit de là où je suis. Il veillera sur moi comme je veillerai sur lui. Sirius m'offre une seconde chance. Si je n'ai pas pu remarquer à temps ce qu'il n'allait pas, j'aurai l'occasion de le faire chaque nuit ; rien qu'en regardant par ma fenêtre.

# Deuxième prix



**Elise LABORDE,  
Emma ROCHE,  
Eden SARTORE,  
Léa TAVERNIER**

3<sup>e</sup>, collège Jean Cocteau  
à Lège Cap Ferret

« *Le croissant* »

## INCIPIT

Le papier contenait un message anonyme :

« *Veux-tu le retrouver ?* ».

Avec inquiétude, je lâche le papier et crie « *oui* ». Et tout à coup un nouveau papier resurgit dans ma chambre où cette fois-ci, est inscrit « *Mais ça sera à tes risques et périls !* ». Je me précipite vers ma fenêtre et saute dehors pour voir qui a lancé ces papiers froissés. Je fais le tour de mon jardin en essayant d'apercevoir une silhouette tapie dans l'ombre. Mais je n'aperçois rien ni personne. Je retourne avec discrétion dans ma chambre pour me recoucher et je trouve un nouveau papier : « *Lève les yeux, regarde le croissant de lune et n'oublie pas ton petit déjeuner* ». Je réfléchis tellement que je m'endors sur place...

Dring, Dring... hurle le réveil. Je suis surpris qu'il soit déjà 7h. En repensant aux messages de la veille, tout me semble plus évident, mais oui la boulangerie ! J'y cours à toute vitesse mais je trouve porte close : *Fermeture exceptionnelle*. En faisant le tour de celle-ci, je vois une fenêtre ouverte au fond qui donne sur le fournil. Il y a un croissant posé sur le plan de travail. Je suis attiré par ce croissant donc je rentre par la fenêtre. En m'avançant vers le plan de travail et en prenant le croissant, la fenêtre se referme derrière moi : je suis enfermé.

J'entends une voix de femme âgée qui m'est familière et qui me fait mal aux oreilles. Tout à coup un talkie-walkie se met à grésiller :

« Me reconnais-tu ? ». Paniqué, je regarde autour de moi et je le vois. En m'approchant de lui prudemment, je sursaute quand il se remet à parler :

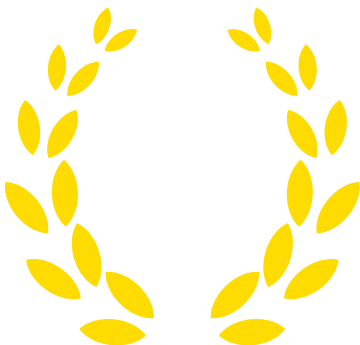
« Je suis bien la boulangère ! J'ai pris en otage ton ami pour qu'il me donne sa fameuse recette du meilleur croissant du monde.

- Au secours ! crie mon ami dans le talkie-walkie de la boulangère.

- Et merde ! Tais-toi, il va t'entendre. » dit la boulangère en chuchotant.

A ce moment là, je panique, puis la boulangère dit :

« Si tu veux retrouver ton ami, cherche sa recette du croissant



et rejoins moi ici demain à minuit. »

A ce moment là, un cliquetis se fait entendre au bout de la pièce. Je m'empresse de sortir de cet endroit, bouleversé.

Après un moment riche en émotion, je prends mes jambes à mon cou et retourne chez moi pour réfléchir à cette situation. Je m'arrête dans mon jardin pour reprendre mon souffle et rassembler mes idées. C'est alors que je me souviens de ce que m'a dit mon ami un jour :

« Je cache toujours mes choses précieuses dans un coffre-fort dissimulé derrière un de mes nombreux tableaux accrochés un peu partout dans la maison. »

Sans attendre je cours chez mon ami sans savoir réellement ce que je vais faire. Arrivé chez lui, je m'accroupis derrière une haie fleurie. Je vérifie que ses parents ne sont pas là avant d'essayer de m'introduire dans la maison. J'essaye d'ouvrir toutes les baie-vitrées et par chance, la dernière est ouverte. Je rentre et me dirige vers le premier tableau venu pour le décrocher du mur. Je continue à chercher derrière tous les tableaux sans trouver le trésor. Au bout d'un moment, je finis par tomber sur le tableau le plus absurde. Je le décroche, le pose au sol et en introduisant ma main dans la niche, je sens un objet et m'en empare. Il s'agit bien d'un coffre mais évidemment il est verrouillé par un code. Je tente une dizaine de codes différents mais le coffre ne s'ouvre toujours pas. Puis en repensant au tableau absurde, je tente un code stupide que tout le monde peut trouver facilement : 1;2;3;4;5;6 et miraculeusement, le coffre s'ouvre ! Et je ne trouve rien d'autre qu'une vieille clé USB bleue. Je prends cette clé et je me rue dans sa chambre et ouvre son ordinateur facilement. Et curieusement, il n'y a qu'un dossier : c'est la vidéo de mon ami, faisant sa recette ainsi que la version écrite. Je m'empresse de récupérer la clé et je m'enfuis chez moi pour imprimer le document.

Minuit arrive, je repasse par la fenêtre de la boulangerie pour la prévenir que j'ai trouvé la recette du meilleur croissant du monde. Elle déboule dans la pièce

« Donne moi la recette et plus vite que ça ! » hurle la vieille. Le temps que je la sorte de ma poche, elle me l'arrache des mains et se jette dans son fournil, préchauffe le four, fait la pâte, introduit sa préparation, attend que le four sonne, l'ouvre, s'empresse d'attraper le trésor, se brûle les doigts, jette le croissant sur son plan de travail. Au bout de quelques secondes elle coupe un morceau de croissant, le gobe, se fige

sur place et s'étale par terre.

Je remarque, avec stupéfaction, que son corps est dans une position de croissant !

Je prends le talkie-walkie dans la poche du tablier de la boulangère.

« Tu m'entends ?

- Oui, dit mon ami

- Où es-tu ?

- Je suis au sous sol !

- J'arrive ! ».

J'enjambe la boulangère, me précipite au sous sol et je le vois, attaché à une chaise par des cordes. Une fois détaché nous sortons de cet endroit maudit.

On n'a jamais plus entendu parler de la boulangère et cinq ans plus tard, mon ami est devenu le boulanger le plus étoilé du monde.



## Eliott LEBLANC, Gabrielle MICNER, Noé THOUVAIS

3<sup>e</sup>, collège Jean Cocteau  
à Lège Cap Ferret

« *Au cœur de la nuit* »

### INCIPIT

Je reconnais cette écriture entre mille, mais je ne réalise pas.  
Je lis donc à voix haute :

*« En parlant, en marchant à Paris,  
A minuit, tout près d'ici,  
Quelques mots perdus dans la nuit,  
Quelques mots qui traînent à minuit,  
Quelques mots qui cognent,  
Au cœur de la nuit. »*

Je ne comprends pas bien où il veut en venir.

« *En parlant, en marchant* », il veut me parler, c'est certain.  
« *tout près d'ici* », un endroit dans Paris, à côté de chez moi  
sûrement ? « *Au cœur de la nuit* ». Au cœur de la nuit près de  
chez moi... Au cœur... Près d'ici...

Un souvenir me revient. Lui et moi, on est sur les escaliers qui  
sont surplombés par le Sacré Cœur. Je lui tends un écouteur :  
Tiens, écoute-moi ça.

- Qu'est ce que tu veux me faire écouter encore ?  
- Ça vient d'un père, on s'ambiançait dessus avec ma mère  
aussi, elle est trop bien ! »

Il ferme les yeux le temps de la musique.

« Pourquoi mon père il écoute pas ça ? »

Je reviens à la réalité et comprends instantanément. Mais oui !  
Bien sûr !

Il veut que je le retrouve au Sacré Cœur ! J'enfile des baskets à  
la hâte en oubliant d'enfiler des chaussettes. Je prends toutes  
mes précautions pour ne pas réveiller mes parents, mais en  
faisant tout de même au plus vite. Je tourne la clef de notre  
porte d'entrée, arrive sur le palier du 1<sup>er</sup> étage et referme la  
porte derrière moi. Je bataille un moment avec les clefs, pour  
qu'elles me laissent partir et m'engouffrent dans la rue.

La lumière des bars inonde la rue. Je me croirais en plein jour.  
Je m'élançais vers le Sacré Cœur.

La beauté de Paris en cette nuit, pourrait presque me faire  
oublier le stress insoutenable des derniers jours.



Je sens une légère brise dans mes cheveux bruns. Mes yeux sont émerveillés par la magnifique couleur du ciel en cette belle nuit d'automne. L'angoisse me tord le ventre à l'idée de le revoir. Les rues de Paris sont uniques le jour mais avec l'obscurité elle semblent toutes identiques.

J'aperçois enfin le toit du Sacré Cœur ; je fixe son dôme blanc crème, éclairé par les douces lumières de ses projecteurs, tournés vers le ciel où se cache encore la Lune. Mon cœur bat la chamade : le stress augmente tellement que j'ai l'impression que ma cage thoracique va exploser. L'air frais commence à brûler mes poumons.

Cependant, me voilà.

Je suis en bas des marches, et je le vois, sa silhouette se découpe sur les murs blancs du Sacré Cœur.

Ce monument, est un véritable Taj Mahal. Je m'élance à toute vitesse dans les escaliers.

La lune décide enfin de sortir de sa cachette, me permettant de mieux le reconnaître. Je loupe une marche, mais me rattrape automatiquement. Je reprends ma course. J'arrive à le distinguer malgré la distance,

Je me rapproche de plus en plus. Je distingue de mieux en mieux ses cheveux châtons. Son jogging est troué au genou et il porte l'un des pulls de son père, qui lui arrive à mi-cuisses.

Je suis enfin en haut de l'escalier. Je m'approche, alors qu'il me sourit et l'enlace en relâchant le stress des derniers jours.

« C'est moi ou tu pues ? » Il rigole. Il a une odeur de sueur mélangée aux poubelles.

« Bah ça fait trois jours que j'suis dehors, et j'crois que j'ai marché dans une crotte en plus. »

Sans pouvoir m'en empêcher, je me retourne pour observer la ville lumière, en contrebas les phares des voitures dansent au milieu des immeubles. Leurs légers vrombissements sont interrompus par le son de ma voix.

« Pourquoi t'es parti ? »

Cette question sonne plus grave que je ne le voudrais.

Un léger malaise s'installe et il baisse la tête en se tenant le bras pour exprimer son inconfort.

« Viens t'asseoir contre le mur, il y aura sûrement moins de vent. » J'acquiesce. D'interminables minutes passent, sous un silence pesant qui m'empêche de prononcer un seul mot. Je me contente d'observer le calme de la nuit qui évolue petit

à petit, jusqu'à ce qu'il brise ce silence :

« J'suis parti parce que j'ai trouvé des papiers dans le placard de mes parents. »

Je me tourne vers lui et il continue :

« J'étais rentré plus tôt des cours, et j'ai surpris une discussion entre mes parents qui parlaient de moi. Mon père demandait à ma mère où se trouvait une certaine pochette verte qu'ils devaient me remettre pour mes 18 ans. Ma mère a répondu qu'elle était toujours dans leur armoire de chambre. Donc j'y suis allé jeter un coup d'œil, une fois la voie libre... »

Il marque une pause, hésitant à continuer.

« Je suis né sous X, d'après le papier...

Sérieux ?! Mais pourquoi, t'es parti, alors ? Tu leurs en as parlé ?

« J'suis parti parce que je suis en colère contre eux. J'comprends pas pourquoi ils voulaient attendre mes 18 ans pour que je sache ça ! Pourquoi ils me l'ont caché ?! J'ai besoin aussi de m'aérer la tête et d'y réfléchir. Mais si je suis parti, c'est vraiment sur un coup de tête, avec l'idée de retrouver mes parents biologiques... »

Je regarde de nouveau la ville de Paris.

« T'as conscience que t'as 15 ans, que tu sais pas qui et où se trouvent tes parents biologiques et que la police te cherche partout ?

- J'm'en suis rendu compte hier soir, mais j'ose pas rentrer, j'm'en veux à mort, je les ai fait paniquer... Si je t'ai appelé, c'est parce que je sais que je peux compter sur toi, donc s'il te plaît, aide-moi.

- T'as une idée de comment rentrer chez toi ?

- A pied, ça me semble bien. »

On se regarde et on éclate de rire malgré la gravité de la situation. « Bon, sérieusement. Je pense que le plus tôt possible sera le mieux.

- Tu veux qu'on retourne chez moi maintenant ?! »

Sa panique se ressent à travers ses mots.

« Si on part maintenant, t'auras moins de temps pour stresser davantage, fais-moi confiance.

- Ouais, t'as raison, on y va. »

Et sans un mot de plus, je l'aide à se relever et on descend les marches de l'édifice. Je lui tends un écouteur et on s'embarque dans une marche rythmée par « Au Cœur de la nuit » de Téléphone.



# Prix spéciaux

**Faustine HOURCQ**  
**Emilie JOUVE**  
**Mathis LESTAGE**  
**Claire MAILLET**  
**Noé MAROYE**  
**Daril MATUKE**  
**Esteban MUNOS**  
**Noélie PENOUTY**  
**Matéo**  
**PEREZ-NORIEGA**  
**Martin PESCADOR**  
**Louis RIGAUD**  
**Ece SANDIKLI**  
**Valentin VALLAUD**  
**Samuel VIGOUROUX**

## INCIPIT

Je reconnais l'écriture. C'est celle de mon ami, Enzo. Elle est écrite au feutre bleu...C'est pareil que la chanson qui dit qu'il faut avoir peur de la peur elle-même. Cela me pousse à sortir. Je décide de sortir par la fenêtre, je n'ai pas d'échelle donc j'utilise la gouttière. C'est bizarre. C'est la première fois que je me sens aussi grande et je stresse grave. Mais mon ami a sûrement plus peur que moi. C'est terrifiant. J'arrive vers le dernier mètre mais la gouttière cède. Quarante kilos, cela ne m'étonne pas vraiment car c'est pas rien ! Je me sens grosse (pour une fois). J'atterris, les fesses en premier dans les orties ! J'ai envie de crier mais si je le fais, j'me f'rais choper par mes parents. Donc je me retiens. Soudain Marvin, le chien des voisins avance vers moi et se met à péter un câble. Il gémit, il devrait fermer sa gueule, il va réveiller tout le quartier cet idiot ! J'ai envie de partir en courant mais mes fesses me grattent trop ! Marvin se calme et vient se coller à moi. Il me saoule ce chien, je ne le comprends pas. Puis je sors de ma rêverie, car j'entends une voix. Je me retourne mais ne vois que Marvin. La rue est déserte, normal, il est quatre heures du mat'. Je regarde Marvin, incroyable, c'est lui qui parle ! Je me frotte les yeux. Je n'y crois pas, je dois être fatiguée. Mais non, il parle bien ! Marvin me regarde et dit :  
- Va dans la forêt, Julia, dans la forêt.

Et il part sur ces mots. Comme la lettre dit aussi d'aller dans la forêt, j'y vais. J'ai peur mais je dois y aller. Cette lettre me cache quelque chose. Je ne sais pas quoi mais je le sens. Il me faut le résoudre si je veux réussir. Je relis la lettre à haute voix.

*Regarde autour de toi, les feuilles t'emmèneront dans ce lieu où tu trouveras cet objet qui te mèneras jusqu'à moi. Dans cet endroit plein d'arbres tu me trouveras.*

Si j'ai bien compris, je dois suivre des feuilles. Mais des feuilles d'où ? De quoi ? Mais ! Je rêve ou les feuilles qui tombent repoussent à chaque seconde ? Non, ce n'est pas possible, après le chien qui parle, les feuilles qui repoussent comme ça, et en plus, elles brillent ! Bon, si je dois les suivre,

6<sup>e</sup>, collègue Capeyron à Mérignac

*« Je vais te retrouver »*

je vais les suivre. Mais pourquoi me mènent-elles à l'église ? Ah j'y repense...

*Dans ce lieu tu trouveras un objet qui te mènera jusqu'à moi...*

Il faut que je trouve un objet particulier. Je pousse un cri « Aaaaah !!! » quand surgit un petit chat de derrière les buissons. Ouf ! Il m'a flanqué la trouille. Mais pourquoi ai-je peur et quel est ce frisson dans mon dos ? Il faut que je le fasse si je veux sauver Enzo. Je rentre dans l'église. Il fait froid mais les beaux vitraux me redonnent du courage pour continuer. J'ai peur, je ne comprends pas et j'ai tellement envie de le retrouver. Je bute soudain dans un coffre qui m'a l'air suspect. Je l'ouvre pour trouver une petite clé en or et brillante. Je reviens dans la forêt en courant, j'ai trouvé le mystérieux objet ! Soudain, je vois une pierre bien différente des autres, elle a un trou, un peu comme une serrure. Instinctivement, je sors ma clé. Je l'enfonce et miraculeusement, un portail magique s'ouvre ! J'hésite... Finalement, je me décide, il faut que je le retrouve. J'entre.

J'arrive dans un monde inconnu et mystérieux et soudain, je m'aperçois que j'ai changé de forme. Je suis devenue une guerrière née, avec une épée magique aux pouvoirs fabuleux. Je l'ai testée sur une cible, elle a été exterminée. Je n'aurai plus jamais peur de rien. Je suis prête à tout pour aller chercher mon ami. Je pars sur des routes sinueuses quand tout à coup, un esprit maléfique apparaît. Il m'interpelle :

*– Si tu veux sauver ton ami, il faudra accomplir trois étapes et tu n'auras qu'une chance. La première étape sera de passer le château de la mort. Il sera blindé de pièges. Dès que tu l'auras passé, tu devras affronter mille squelettes. Voilà la première étape. La seconde sera de vaincre le dragon de l'enfer aux dix pouvoirs les plus puissants. Et dès que tu l'auras vaincu, la deuxième étape sera terminée. Et pour la troisième, tu devras te confronter au plus puissant, au plus fort, au plus malin, au plus BG ! Moi ! Ah Ah Ah ! Et si tu arrives à me vaincre, tu pourras sauver ton ami.*

Dès qu'il a fini de parler, je me dirige vers le château de la mort. J'arrive devant la porte et tout à coup, un piège se déclenche. Je l'esquive de justesse. Je me décide à rentrer. Je regarde, tout semble calme. Pourtant, dès que j'effleure un

mur, un piège se déclenche. Je décide de faire hyper attention. Après dix minutes, je sors du château et à la seconde près, les mille squelettes se ruent sur moi pour me décapiter. D'un coup d'épée, j'en tue une dizaine. Pendant trois secondes, mon épée rassemble ses forces comme pour lancer un pouvoir magique surpuissant et enfin, elle dégage un pouvoir éblouissant qui tue les squelettes restants. Je me dirige vers la deuxième étape. C'est un endroit désert. Soudain, un violent éclair surgit, dans lequel le dragon de l'enfer se dissimule. Il me lance une énorme boule de feu. Que puis-je faire contre ça ? Au dernier moment, je fais un bond mais la boule de feu m'effleure la jambe. Je sens la chaleur passer, quand une idée me vient ! J'utilise mon épée comme un miroir, je renvoie une autre attaque du dragon sur lui, je lui fais beaucoup de dégâts. Je répète cette attaque sans arrêt et comme tout à l'heure, l'épée produit une attaque magique. C'est un laser destructeur, il met le dragon hors combat. Après ça, je cours vers le temple de l'esprit maléfique. Quand j'arrive, je vois mon ami Enzo congelé. L'esprit survient et me dit :

*- Ha ! Ha ! Ha ! Comme tu peux le voir, je conserve ton ami dans mon bloc de glace artificiel, alors combattons ! Et que le meilleur gagne !*

Il disparaît alors et réapparaît derrière moi et me heurte violemment. Je perds tout espoir devant cet esprit maléfique. J'ai soudain une idée ! Je me cache sous terre grâce à mon épée au moment de sa dernière attaque. Je reviens à la surface pour lui infliger une attaque surpuissante, je le touche, il tombe à terre et se réveille sous une autre forme. Il est trois fois plus gros et trois fois plus puissant qu'avant. Nous nous lançons mutuellement une ultime attaque. Cela crée une collision hors du commun et une explosion. Il est K. O. ! Et soudain, le gel qui conservait mon ami fond ! Je cours vers Enzo pour le serrer dans mes bras mais le monde parallèle se met à s'effondrer.

Nous atterrissons en plein milieu d'un supermarché, les fesses en premier dans les ananas. Quatre vigiles nous attrapent par les bras. Tout le monde nous regarde. Je regarde Enzo en espérant qu'il m'apporte du soutien. Les quatre molosses nous expulsent en nous criant de ne plus revenir. Nous essayons de trouver nos repères pour rentrer chez nous.

- Dis Julia, tu es sûre de vraiment reconnaître le quartier ?
- Mais oui j'te dis ! T'as confiance ou non ?

- Oui mais...
- Mais quoi ?
- Ça fait longtemps qu'on marche !
- Te plains pas j'ai la dalle.
- Et moi, mal aux pieds !
- J'aurais dû te laisser là-bas !
- C'est une blague j'espère ? Je vois qu'Enzo est vexé.
- Non, j'déconne.
- Ouf ! Tu m'as fait peur ! Hey, c'est pas ta maison ? La porte est rouge ?
- Ouais t'as raison, c'est la mienne. Avec la gouttière cassée et ces sales orties de malheur !
- Pourquoi elle est cassée ?
- Il y avait quarante kilos de trop là-dessus. Enfin bref, on s'en fout de toute façon.

Nous arrivons devant la porte. On frappe au moins huit fois mais personne ne vient ouvrir. On va voir les voisins, en espérant rencontrer Marvin mais dans le jardin on aperçoit un truc bizarre. Une pierre tombale ! En approchant, on lit « Marvin, notre chien bien-aimé ».

- C'est chelou la date, dit Enzo.
- T'as grave raison, c'est chelou.
- Allons voir si le collège est toujours à sa place.
- Oh non ! J'ai mal aux pieds ! Je ne peux m'empêcher de râler...
- Tu veux savoir ce qui se passe ou quoi ?
- Oui mais...
- Mais quoi ?
- On fait que marcher depuis tout à l'heure. Ma jambe me brûle, un petit souvenir du monde parallèle si tu vois ce que je veux dire !
- C'est important, viens on va voir, insiste Enzo.
- OK.

On arrive au collège. Sur le panneau des infos du jour, c'est le choc : « 23 mai 2037 »...

Mais où sommes-nous encore tombés ?

A suivre...

## Zeina DIOP et Lidia BOUGIDAH

5<sup>e</sup>, collègue Jean Zay à Cenon

« *La nuit du crime* »

### INCIPIIT

Je pars à sa recherche...

Aujourd'hui, je me prépare à y aller, je remplis mon sac d'une lampe torche, mon téléphone, à manger, à boire, une corde et bien sûr de l'argent. Je me dis qu'il faudrait prendre des vêtements, on ne sait jamais.

Je m'aventure dans sa rue mais rien. Je vais aller dans ses endroits préférés. L'arcade, là-bas il y a tout ce qu'il aime, peut-être qu'il est là-bas...arrivé à l'arcade, comme c'est fermé je décide au moins de regarder par la vitrine. J'aperçois une trappe au plafond et en haut c'est le toit, il faut que je trouve un accès à celui-ci de l'extérieur.

Je trouve une échelle à l'arrière du bâtiment qui mène au toit. Je monte, attaché, ma corde sur un poteau et je descends doucement, il fait noir, je vais utiliser ma lampe torche. Toujours rien ! Je commence vraiment à être fatigué. J'ai une idée, comme je suis loin de chez moi je vais prendre une chambre. J'arrive à un hôtel. Il est bizarre mais je n'ai pas le choix. Je rentre, je dis bonjour mais on ne me répond pas. L'homme de l'accueil ne demande aucune information sur moi, il me donne des clés : «Chambre 313 au 3<sup>ème</sup> ne prenez pas l'ascenseur». Il est super froid et me fait assez peur.

Je monte ces longs escaliers et arrive enfin, je m'occupe, mais j'entends beaucoup de bruits de pas, comme si un homme faisait plein d'allers et retours devant ma chambre. Une minute après plus rien...

Je vais prendre un peu l'air en dehors de l'hôtel, arrivé dans le hall, la porte est fermée c'est bizarre... C'est censé être ouvert 24H sur 24.

D'un coup, j'entends un grand cri «AAAAH». Il a l'air de venir du sous-sol, comme personne n'est à l'accueil, je décide donc d'aller voir... Au sous-sol, ce que je vois me choque : mon ami était attaché sur un lit d'hôpital, son visage plein de sang mais il n'avait pas l'air d'avoir des blessures.

Il se réveille et je cours le mettre à l'abri. Sur le chemin, il m'a raconté qu'il a reçu une invitation d'amis sur Instagram qui lui donnait rendez-vous au sous-sol de l'hôtel.

L'auteur du message prétendait qu'il était un membre proche de la famille.

Arrivé au sous sol, mon ami me décrit l'ombre effrayante qu'il a vue avant de s'évanouir pour une raison encore inconnue... Cette histoire est décidément étrange et je compte bien l'éclaircir.

Pour cela je descends au sous sol à mon tour, en ayant pris des précautions (bombe lacrymogène, lampe torche, trousse de secours...). Puis je me lance, la boule au ventre.

Je descends et j'entends une porte s'ouvrir, je commence à paniquer et à apercevoir à mon tour cette ombre mystérieuse. Et là, je ne me souviens de rien...

Et je me réveille dans mon lit. Quelques heures plus tard, la police toque à ma porte, et me raconte comment ils m'ont trouvé.

Le mystérieux auteur des messages était connu des services de police. C'était en fait mon voisin !  
Après cette histoire, mon ami et moi déménageons très loin...

# Mamie flic

## Violette RANOU-SERINÉ et Léa ROUGE

5<sup>e</sup>, collègue François Mitterrand  
à Créon

### INCIPIT

Et je plonge dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, je me réveille, m'habille avec un long pull comme j'ai l'habitude d'en mettre et un jean noir. Je prends pour mon petit-déjeuner mes tartines à la confiture que mamie m'a préparées. Un peu plus tard, je fais mes devoirs. En fin de matinée, je reprends le petit bout de papier, enroulé à un petit caillou, qu'on m'a envoyé la veille. Je décroche le petit caillou et le pose sur mon armoire à vêtements. Sur le papier, il y a des nombres avec une écriture légèrement penchée comme je connais bien... Oui, c'est lui qui l'a écrit. Sur le papier, il est noté 6, 21, 9, 19 10, 5 20, 5. Je ne comprends pas du tout ce qu'il a voulu dire.

Ma grand-mère m'appelle, je descends. Elle me dit :

« Enfin, c'est bientôt l'heure de déjeuner tu le sais bien donc tu aurais dû mettre la table !

- Oui mamie, j'oublie toujours. » marmonné-je.

En mangeant, je demande à ma mamie, policière à la retraite, si elle peut garder un secret. Elle acquiesce puis je lui raconte l'histoire :

« Voilà, je crois que j'ai fini de te raconter.

- Je vois...Peux-tu aller me chercher le papier ? »

Alors, je remonte. Je sors le petit bout de papier de mon tiroir et lui apporte. Ma grand-mère l'examine et cherche à quoi cela peut correspondre. Pendant ce temps, je remonte dans ma chambre faire mes devoirs, lire et écouter de la musique. En pleine lecture, une voix m'appelle : « Viens vite, j'ai trouvé la réponse ! »

Je décide de sortir, malheureusement, de mon univers afin de revenir à la réalité. Je me hisse de mon lit et descends rapidement pour rejoindre ma grand-mère. Je la vois toute souriante mais perturbée en même temps. C'est bizarre, je ne l'ai jamais vue comme ça. J'ai l'impression qu'elle est inquiète. Elle me dit qu'elle a réussi à déchiffrer l'énigme.

« Si je traduis mot pour mot, l'énigme veut dire : FUIS JE TE SUIS.

- Pourquoi ça ?



- Nous verrons ça demain. Passons à table, mange tes pâtes et file te coucher. »

Une fois dans ma chambre, je trouve de nouveau un bout de papier enroulé d'un même caillou... identique à l'autre, avec cette même écriture. Sur la lettre, il y a écrit : PIERRE SAINT FORET LA A RETROUVE TE JE. Je redescends et la donne à mamie sans un seul mot.

Vers 5 heures du matin, je me réveille en sursaut. Je vais chercher un verre d'eau dans la cuisine. Je tombe sur le bout de papier froissé et une feuille où mamie a griffonné : « JE TE RETROUVE A LA FORET SAINT PIERRE ». Encore une énigme résolue par ma super grand-mère ! Me dis-je. Mais j'essaie de trouver la différence entre le bout de papier et la feuille.

Après dix minutes de réflexion, je vois que les mots du bout de papier sont écrits de droite à gauche et les mots de la feuille de gauche à droite. Je me sens débile : cette énigme n'est pas compliquée ! J'aurai pu trouver la réponse facilement toute seule.

Plus tard dans la matinée, avec ma grand-mère, nous sommes dans la voiture en direction de la forêt Saint Pierre. Je regarde le GPS pour connaître le temps pour aller dans ce bois et je vois que c'est à 5 minutes à peine. Après nous être préparées, nous marchons en silence dans la forêt. Puis, tout à coup, j'aperçois une ombre brève et discrète marchant vers nous.

Je crie :

« HÉ-HO, il y a quelqu'un ? ».

Personne ne me répond et mamie me dit de continuer à avancer. Ça m'énerve, je n'aime pas être ignorée, c'est la pire des choses qui peut m'arriver. Je lance des cailloux derrière moi, je me prends pour le petit Poucet, mais 2 secondes après, quelqu'un dit :

« Ouille, tu m'as fait mal ! »

Je me retourne et je le vois : c'est lui, en chair et en os. Je le retrouve mon ami.

« Tu n'avais pas besoin de hurler comme un chien fou ! » me dit-il.

Je réponds qu'il n'avait pas besoin de nous emmener à 5km du parking. Il acquiesce. A ce moment-là, j'appelle mamie et elle arrive de bonne humeur. Ma mamie lui pose une seule et même question :

« Pourquoi es-tu parti de chez toi ? Tes parents se sont fait un sang d'encre, de ce que j'ai vu. »

Il répond d'une voix calme :

« Justement le problème, c'est eux ! »

Et il commença son récit :

« Une nuit, j'ai entendu des cris horribles en provenance du garage. J'ai décidé d'aller voir ce qu'il se passait et j'ai découvert une personne allongée, par terre, comme morte à côté de mes parents. Je suis resté bien caché puis je suis reparti me coucher comme si de rien n'était. Mais, impossible de trouver le sommeil ! J'étais terrorisé de ce que j'avais vu mais aussi, à l'idée que mes parents aient tué quelqu'un. Les jours qui suivirent, je rentrais la peur au ventre.

- C'est pour ça que t'étais bizarre !

- Oui, effectivement, je n'ai pas l'esprit tranquille et c'est pour cette raison que je me suis enfui. Désolé, j'aurai pu t'en parler plus tôt mais je ne voulais pas te mêler à tout ça.

- Ce n'est pas grave ! Tu me connais et je te comprends. Le principal, c'est que tu ailles bien. Je suis contente de te retrouver. Et maintenant, nous allons t'aider avec mamie. »

Un peu plus tard, je marchais devant avec mon ami. Et ma mamie nous dit qu'on ferait un joli couple. Mamie avait aussi dit que nous irions au poste de police dans l'après-midi pour raconter ce qu'il avait vu et dénoncer ses parents.

Vers 3 heures de l'après-midi, nous étions devant le poste de police. Un policier nous a fait entrer. Nous lui racontons toute l'histoire et nous lui disons qu'il fallait absolument inspecter la maison. Au début, il ne nous croyait pas mais, quand nous sommes rentrés dans les détails, il eut l'air plus intéressé.

Après 1 heure de négociations, nous sommes repartis, fiers de nous, car dès le lendemain matin, à la première heure, la police se rendrait devant la porte de la maison des parents de mon ami pour régler le crime commis. De retour chez nous, avant de manger, je fis faire à mon ami une visite brève de notre maison. Je lui fis voir ma chambre et la chambre d'amis : là, où il allait dormir cette nuit. Il m'aida à préparer la chambre : à mettre les draps, à aller chercher les coussins, à aérer un peu...

Quand ma mamie nous appela, nous sommes descendus sentant la bonne odeur de son velouté favori. Après nous être rassasiés, j'invite mon ami dans la chambre d'amis et nous sommes restés là, assis, sur le bord du lit. Sa voix brisa le silence et il me dit :

« Où est-ce que je vais aller une fois que mes parents seront en prison ? Je crains que la police ne me mette en famille d'accueil, je n'en ai pas envie... »

Je me creusai la tête et dit :

- Pourquoi ne resterais-tu pas chez moi ? As-tu envie de partir ?  
On est une mauvaise famille d'accueil ?
- Non, je suis très bien chez toi, vous êtes une très bonne famille d'accueil. Mais j'ai envie de voyager, découvrir le monde. Et ... peut être qu'on pourrait le faire tous les deux. En fait, je voulais te dire que j'aime bien quand on passe du temps ensemble.

Dans ma tête, c'est la chamade ! Je sais ce que je veux et ce que je dois dire. Donc je lui réponds :

- Tu sais, moi aussi, j'aime bien passer du temps avec toi et ben... (oh non ! je perds mes mots, oh et puis bon.) je t'aime bien comme ami et ....
- Juste comme ami me coupa-t-il
- Oui, mais ça pourrait évoluer tu sais. Bon, ce n'est pas tout ça mais demain, une longue journée nous attend. »

Je vais dans ma chambre et m'affale sur mon lit et m'endors tranquillement et paisiblement.

Le lendemain matin, je m'habille et vais déjeuner, je ne vois personne à l'horizon. Après m'être lavé le visage, je réveille mamie qui va réveiller mon ami. Une fois tous prêts, nous sommes montés dans la voiture. Mon ami nous indique le chemin à suivre et nous arrivons pile en même temps que la police et l'inspecteur. On descend de nos voitures et on toque, peu après, la mère de mon ami nous ouvre. Quand elle voit les policiers, elle pâlit. Mais elle est très heureuse d'entrevoir son fils derrière eux. Elle paraît rassurée. Cela dit, les policiers entrent dans la maison. Ils la fouillent de fond en comble. Ils ne trouvent que des fusils de chasse dans des gros cartons avec des tonnes de poussière dessus. Ils ne les prennent pas car s'ils les avaient utilisés jeudi de la semaine dernière, tout le monde l'aurait entendu et les cartons ne seraient pas plein de poussières.

Les parents, inquiets, leur demandent ce qu'ils cherchent.

Un policier répond aux parents :

« Qu'avez-vous fait jeudi soir de la semaine dernière ?

La mère comprend immédiatement, pâlit et nous fait entrer dans la maison d'un signe de la main. Elle boit un grand verre d'eau et répond :

- Jeudi soir, nous avons entendu des bruits étranges dans le garage. Nous sommes allés voir et nous avons vu quelqu'un et dans la peur, nous.....

- Vous l'avez tué ! coupa mon ami.

La mère de mon ami pâlit et dit :

- Pas du tout, tu as peut-être eu peur de ses cris mais rien de tout ça n'est arrivé !

Je l'ai assommé et en s'évanouissant, il a poussé un cri de sauvage. C'est sûrement ce que tu as entendu. De plus, dans ses mains, il avait la statuette d'Egypte que nous avons trouvée dans le grenier de ma grand-mère et que nous voulons confier au Musée d'art des Egyptiens. Maintenant que tu es revenu, nous pourrions y aller ensemble. »

Le policier reprend :

« Mais où est cet homme maintenant ?

- Il est parti comme il était arrivé sans doute, sans même qu'on est quoi que ce soit à faire. Je crois qu'il a eu si peur qu'il n'osera jamais plus mettre un pied dans ce jardin, ni dans aucun autre. », répondit sa mère.

Rassurée à mon tour, je dis à mon ami :

« L'histoire est résolue maintenant ! Tes parents ne sont pas des tueurs. Et surtout, il ne faut pas se fier aux apparences avant de prendre des décisions si graves... »

Il est d'accord avec moi, et en profite pour sauter dans les bras de ses parents.

Les années qui suivent, jusqu'à la fin de nos études, il vit avec ses parents. Puis, nous sommes partis découvrir le monde ensemble, nous sommes sortis ensemble et nous nous sommes mariés.

Trois ans après, je suis tombée enceinte de votre grande sœur. Papa et moi avons fait le tour du monde avant de nous installer ici en France. Aujourd'hui, cela fait 23 ans que nous sommes ensemble.

« Maman, pourquoi êtes-vous restés en France ?

- Oui maman, pourquoi la France ?

- Les enfants, il est tard maintenant ! C'est l'heure de dormir : l'histoire est terminée ! »

## Noah PEYROU et Gaspar LARBES

5<sup>e</sup>, collègue François  
Mitterrand à Créo

« *La Pollustine* »

### INCIPIT

Je sors de mon lit et relis une fois le papier. Ça me semble irréel, ces trois petits mots écrits de la main de mon ami : « Dans le jardin ». J'enfile mes chaussures et je sors sans bruit de ma chambre. Je descends doucement les escaliers pour ne pas faire de bruit, j'ouvre la porte et je sors dehors. Je ne vois rien qu'un chien qui me fixe des yeux sans bouger. Je sursaute quand le chien me dit d'un ton jovial : « Belle nuit n'est-ce pas ? »

Sa voix me rappelle étrangement celle de mon ami. Tremblante, je m'approche de lui et je lui demande :

« Alors ... tu ...

- Oui je le suis, me répond-il sèchement

- Mais ... comment ... pourquoi ?

- Je ne sais pas bien, une vieille femme cinglée est venue me dire que je me transformerai en animal et que cette transformation me sera fatale dans une semaine à une heure du matin si je ne mange pas un pétale de pollustine avant cette date. Elle a ajouté que la pollustine est une fleur qui ne pousse qu'au cœur de la forêt amazonienne.

- Et comment as-tu fait pour le caillou ? lui demandé-je.

- La métamorphose n'était pas complète : il me restait une main », me répond-il en me montrant une main au bout de sa patte.

Je suis chamboulé par ce que j'apprends. Je m'interroge intérieurement. Comment aller en Amazonie avec quinze euros (oui c'est tout ce que j'ai) ? La réponse me vient naturellement : je n'ai qu'à chercher sur internet. Je trouve étonnamment vite un hydravion pour treize euros seulement. Ça ne semble pas de bonne qualité mais tant pis. J'envoie un message au propriétaire pour lui dire de préparer son engin. Je me déplace dans le jardin afin d'aller chercher mon vélo. J'ouvre la porte et je rentre dans le garage et j'attrape mon vélo et la trousse à pharmacie au passage et installe mon ami dans le panier sur la trousse à pharmacie. Je démarre et m'éloigne petit à petit. Je ne sens déjà plus mes jambes après un quart du trajet mais je continue malgré tout à pédaler. Au bout de deux bonnes heures, je finis par arriver.

L'homme attend, adossé à l'hydravion et ne semble pas ravi d'être réveillé à trois heures du matin. Je règle et nous embarquons dans l'appareil qui était décidément en bien mauvais état. Nous décollons dans d'atroces tremblements qui me saisissent l'estomac. Mon ami court follement après sa queue et ça m'énerve au bout de cinq minutes. Je lui demande :

« -Tu n'es quand même pas sérieux là ?

- J'ai toujours rêvé de faire ça », me dit-il en accélérant.

Après trois heures de vol, une détonation se fait entendre. Je m'arrête de respirer et mon ami se met à courir comme un fou. Inquiète, je regarde par le hublot et je découvre que le réacteur droit est en feux et que l'appareil est en chute libre vers le fleuve amazonien. Nous amerrissons dans une violente secousse qui me fait définitivement ressortir mon dîner. Les jambes flageolantes, je récupère la trousse à pharmacie et le pilote me dit qu'il va réparer ça pendant notre absence. Je saute à l'eau et nage jusqu'au rivage suivie de mon ami. Nous pénétrons dans la forêt qui pas à pas devient de plus en plus dense. A un certain moment, avancer est presque impossible. Pour l'instant, nous ne faisons aucune mauvaise rencontre en mise à part des araignées et des fourmis par millier. Nous faisons une pause afin de reprendre notre souffle et, alors qu'on allait repartir, un jaguar surgit. Il nous fixe de ses deux yeux flamboyants et semble prêt à nous bondir dessus. Par réflexe, j'attrape tout ce qui peut servir à nous défendre dans la trousse à pharmacie. Je me retrouve avec une bombe insecticide et un briquet dans les mains. J'enflamme alors le jet de la bombe avec le briquet et l'animal s'enfuit, paniqué.

Nous reprenons notre chemin et le jour se lève quand nous arrivons à un pont de corde qui traverse une énorme faille. De l'autre côté, nous la voyons, nous ne l'avions jamais vu mais nous en sommes sûrs : il s'agit de la pollustine. Elle possède une couleur bleue et produit de la lumière dans ses pétales. Je dis à mon ami de traverser le pont pour récupérer la fleur. Il traverse mais la fleur reste hors de sa portée et la seule solution est que je traverse. J'avance lentement tant le pont tremble. Alors que j'arrive vers le bout, la planche sur laquelle je suis cède. Je m'accroche avec mes mains sur la planche d'après et je reste les pieds pendouillant dans le vide. Ma tête tourne et mon estomac se noue. J'essaie de remonter mais mes doigts me font mal et je risque de lâcher à tout

moment. Je tire de toutes mes forces et réussis à remonter. Je finis la traversée et m'arrête extenuée à côté de mon ami. J'arrache un pétale à la fleur qui est étonnement tiède et le donne à mon ami qui se retransforme petit à petit en humain : ses membres s'allongent, son nez rétrécit, ses poils disparaissent avec sa queue, ses doigts s'écartent et des vêtements réapparaissent (heureusement car on n'a pas pensé à prendre des habits). Nous repartons à rythme moins effréné en rigolant vers l'hydravion qui devrait être réparé depuis le temps.

Depuis, la vie reprend un cours normal. Mes parents m'ont collé toutes les punitions existantes pendant six mois. La vieille femme cinglée a été arrêtée et soumise à un interrogatoire où elle a révélé qu'elle avait transformé mon ami en chien car il l'avait, un jour, bousculé en montant dans le bus. Ce matin, pour la première fois en trois jours, nous sommes repartis ensemble, mon ami et moi, au collège à pied, comme si rien ne s'était passé.

## Lilie LAMARQUE et Alicia BECARISSE

5<sup>e</sup>, collègue François Mitterrand  
à Créon

« Surf »

### INCIPIT

La nuit passe, et je repense au mot écrit en lettres rouges sur le papier qui disait « VOYAGE ». La semaine défile lentement car j'étais impatiente de recevoir un nouveau mot de lui. Samedi, à la même heure que la dernière fois, je reçois un nouveau message mais cette fois-ci, il était gravé « PLAGE » sur un coquillage blanc. A ce moment-là, je fais le lien avec le premier mot. Et là je me rappelle la colo que nous avons faite quand on avait 8 ans. Ça date d'il y a 10 ans ! que le temps passe vite ! Nous étions partis en Australie. On avait fait du surf (la passion qui nous rapproche avec Mathéo), du camping, de la tyrolienne ... Il y avait également une fille nommée Maëlle, on l'avait rencontrée le jour de notre initiation surf. Nous avions passé la journée avec elle, et Mathéo l'avait bien appréciée. C'est à ce moment-là que je me suis dit qu'il avait dû partir la rejoindre. Une vague de colère m'envahit. Alors, je me précipite dans le couloir pour aller prévenir mes parents que je l'ai retrouvé, mais j'hésite. Alors je m'arrête, fais demi-tour, regarde en arrière, et décide de rien dire à mes parents et de partir seule à sa recherche.

Nous sommes une semaine après avoir reçu le second mot de Mathéo, alors je me retrouve dans un avion en direction de l'Australie. Toute la semaine j'avais planifié un plan pour pouvoir me rendre là-bas sans qu'il ne se doute de rien. J'avais fait signer un faux papier à mes parents d'un de mes professeurs du lycée qui nous emmenait en voyage scolaire, ils n'ont eu le choix que de me croire. Une fois le mot signé, ma valise chargée dans le coffre de la voiture, mon billet d'avion en main j'ai pu me rendre l'aéroport.

17h après, j'arrive enfin à l'aéroport de Queenstown en Australie, puis je prends un taxi pour me rendre à l'hôtel, réservé quelques jours plus tôt. Dès que je suis arrivée dans la chambre je me suis jetée sur le lit tellement mes jambes et mon dos me faisaient mal. J'ai dormi environ 2-3h. Une fois réveillée je pense à lui et me dit pourquoi il serait parti, peut-être serait-il parti soit pour le surf soit pour leurs délicieuses glaces ou soit pour ELLE. C'est drôle car j'avais du mal à me faire à cette idée



comme s'il y avait quelque chose qui se cachait derrière tout ça mais qui ne voulait pas se montrer. Je m'en lève cette idée de la tête et me précipite hors de la chambre. Sac à la main je me rends sur la plage où nous avons l'habitude de nous rendre après chaque journée. C'est là sur ce transat, au bord de la terrasse du bar au bord de la mer, qu'il y avait un mot sur lequel il y était inscrit « ARRETE DE CHERCHER TROP LOIN ». Comme s'il m'avait suivi ou savait que j'allais me rendre à cet endroit précis. Je me suis dit est-il vraiment parti ou se mot ne met pas destiné, mais c'était bien l'écriture de Mathéo. J'ai quand même vérifié l'autre papier que j'avais pris avec moi. Alors je regarde autour de moi mais voit personne, l'horizon était vide, alors prise de peur je me mis à courir vite jusqu'à l'hôtel et je me retournais toutes les deux secondes de peur que l'on me suive. Une fois arrivé, je me suis mise à pleurer de peur, de colère, de fatigue et de désespoir de ne jamais le retrouver.

Après une bonne nuit de sommeil, la tête vidée, je me lève. J'ai passé la journée dans la ville. Je me décide enfin de retourner sur la plage pour voir si je pourrais trouver quelque chose de plus à mon enquête qui pourrait me mener à lui. Une fois arrivée, une jeune femme se tenait à quelques pas de moi, elle devait avoir le même âge que moi environ dix-huit ans. Elle avait un style « HIPPIE ». Elle portait une grande robe à fleurs roses, des bottes de cowboy et un grand chapeau de couleur caramel. Ses cheveux étaient blonds comme le sable de la plage et elle portait des bracelets en or.

Elle se retourne vers moi et me demande si je m'appelle bien Océane. Je lui répondis que oui et là elle s'écrit : « Mais c'est bien toi tu t'en souviens on s'était rencontré il y a dix ans lors de notre initiation surf avec Mathéo. Nous avons passé la journée ensemble ». Alors, on commence à parler. Quand Maëlle me demande pourquoi je suis là à ce moment précis, je ne sus pas trop quoi lui dire. Est-ce que je lui dis la vérité ou jute que je suis venue ici en vacances avec mes parents, je décide de lui dire la vérité. Je lui explique ma venue dans la ville, je lui ai demandé si elle l'avait vu ou s'il l'avait contactée. Sur son visage j'ai pu voir qu'elle hésitait à me dire la vérité, après un petit souffle, elle finit par me dire que oui il a repris contact avec elle et qu'il a tout planifié pour que je vienne ici. Je lui demande qu'elle était son but à me faire venir ici. Tout à coup, un homme sort de derrière le palmier qui se trouvait derrière nous. Il s'approcha. Le soleil sur son corps

scintille et fait ressortir sa couleur caramel, son visage sort de l'ombre de l'arbre et se tourne vers moi. Ses yeux bleu gris brillent à la lueur des rayons du soleil. C'est lui oui c'est bien lui, il se tient devant moi et me regarde avec énormément de bonheur dans ses yeux. Je me jetais dans ses bras et je sens les larmes qui coulent le long de mes joues. Ce ne sont pas des larmes de tristesse mais des larmes de bonheur. Maëlle part et nous laisse tous les deux.

On s'assoit dans le sable chaud et il commence à parler : « je suis désolé, je suis parti sans rien dire. J'ai semé la peur et la panique chez mes parents et chez toi. Je suis désolé ! » Je reste immobile. Je lui demande pourquoi il est parti. Il ne me répond pas. Il tourne sa tête vers moi, me regarde dans les yeux et se rapproche de moi. Je sens son souffle chaud sur mon visage et il pose ses lèvres sur les miennes.

Brusquement je me recule. Je le regarde dans les yeux et c'est à ce moment-là que j'ai eu un flash, je me suis rappelée de tout ce qui s'était passé. Depuis qu'il est parti, j'ai enfin trouvé la chose qui se cachait derrière mes pensées. C'était de l'amour qui est impossible car il est mon meilleur ami.

On ne peut pas aimer son meilleur ami c'est impossible. Mais il a essayé de m'embrasser alors ça veut dire qu'il ressent quelque chose pour moi. Il me regarde dans les yeux avec un air un peu gêné, il me dit qu'il est parti car il m'aime et qu'il n'arrive pas à assumer.

« Alors j'ai tout organisé pour que tu puisses venir ici. Les mots que tu as reçus, c'était moi qui te les envoyais.

- Mais comment, t'as pu m'envoyer les messages ?

- En fait je suis arrivé ce matin donc j'ai pu te les envoyer et après j'ai contacté Maëlle pour quelle puisse mettre le prochain mot.

- Pourquoi tu ne m'as pas dit la vérité directement ?

- Car j'avais peur d'être rejeté suivant ta réponse et que notre amitié s'arrête-la!

-...

- Et toi tu ressens quoi pour moi ? »

Je me sens toute bizarre j'ai du mal à réaliser ce qui m'arrive. Alors je lève la tête et le regarde. j'hésite à lui dire ce que je pense. Le seul problème c'est que je ne sais pas si je dois partir ou alors je... je tourne la tête en direction de Maëlle et Mathéo me dit qu'il ne l'aime pas. Ce qui me fait sourire et me rend heureuse. Je me dis : que « OUI JE L'AIME! ». Alors je me penche vers lui et dépose un baiser sur ses lèvres.

Ce baiser était comment dire MERVEILLEUX, je ne pourrais pas le désigner autrement que comme ça.

Il me prend dans ses bras et me dit: « Alors on fait quoi on reste pote ou on sort ensemble ? » Je le regarde d'un air d'incompréhension et il se met à rire. Je renchéris « On peut essayer et puis si ça marche pas tant pis. »

Un an plus tard, nous sommes installés en Australie dans une petite maison au bord de la plage. Nous avons créé une école de surf, qui en peu de temps est devenue la meilleure des écoles de surf de Queensland. Nous avons adopté un berger australien de 3 mois qui s'appelle surf. Nous avons également plein de projet pour l'avenir.

# Harcèlement

## Salomé GOYHENEIX

5<sup>e</sup>, collège Marguerite Duras  
à Libourne

« *Attention aux faux amis ! ...* »

### INCIPIT

Je m'appelle Raphaël et mon ami a disparu. Personne ne sait pourquoi ni moi, ni ses parents, ni la police mais il faut que je l'aide.

Il me semblait un peu bizarre ces derniers temps, même s' il était gentil, drôle et joyeux avec moi.

Son anniversaire est le 4 décembre. Il a eu un téléphone et un jeu Uno en cadeaux.

La police essaie vainement de le chercher. Il faut dire que personne ne cherche dans notre cachette super secrète.

Je demande à ma mère de m'amener au square mais elle me dit d'y aller à vélo.

Sur le chemin, je vois le voisin sortir les poubelles en grogmelant comme tous les jours, le facteur tout joyeux dans son petit camion jaune abîmé et les oiseaux qui s'envolent.

Arrivé au square, je me dirige vers l'arbre le plus grand et frappe cinq fois sur le tronc.

Le passage secret s'ouvre. Je rentre et saute. Le sol descend très vite.

J'ai l'impression d'être dans un ascenseur ou plutôt dans un grand huit.

Arrivé en bas, je découvre le téléphone de James, mon ami. Je le déverrouille et regarde le fond d'écran. C'est Anna, la fille qui lui plaît.

Je souris mais je continue à chercher. Je vais sur Instagram et regarde les photos.

Il y a des photos de lui accompagnés d' insultes, mais moi je ne peux pas comprendre car je n'ai pas de téléphone.

Je vais sur Snapchat et découvre le groupe « James le nul » : les messages sont infects !

Étrangement, je ne le révèle à personne.

En rentrant à la maison mon frère me dit que papa et maman dorment. Il est 23h17, je rentre vite dans ma chambre et réfléchis. Enfin je m'endors.

Le lendemain, je prends mon petit déjeuner rapidement et vais en cours. Je suis en 4ème dans la même classe que James. Je vais en cours de maths puis en cours de musique.

Par la fenêtre de la salle, je vois soudain un camion blanc et à l'intérieur... James ligoté à l'arrière !

Je dois intervenir !

Je demande à mon pote Alex de me couvrir.

Je saute par la fenêtre car on est au premier étage. Il y a un tel chahut que le prof ne remarque même pas ma fuite !

J'attrape mon vélo et poursuis le camion.

Enfin, il s'arrête. Heureusement, je suis à bout de souffle !

Le chauffeur descend pour casser la croûte dans un bar.

Je monte dans le camion et demande à James si tout va bien.

Il me répond « non ».

Je coupe la corde qui l'attache avec le couteau que j'ai trouvé la semaine dernière sous le grand chêne de la cour de récréation.

J'appelle la police puis demande à James s'il peut marcher. Il n'est vraiment pas bien, il a le genou enflé.

La police arrive et nous amène au commissariat.

Et là, James nous raconte toute l'histoire...

Ses parents, mes parents et notre prof principal sont également présents. Sa déposition terminée, James est envoyé à l'hôpital .

Le chauffeur du camion blanc est en fait, M. Lacoste... mon voisin !

Il est de mêche avec des camarades de ma classe, Alexis, Gaël et Tom.

Comment en sont-ils arrivés là ?!

Ils ont tous été sévèrement punis.

James avait le genou fracturé et ses parents ont été terrorisés ! Son téléphone a été fouillé.

Il s'est avéré que mon ami était harcelé depuis des mois sans que personne- pas même moi- ne s'en aperçoive !

Il a fallu attendre les mois suivants avant que James ne se remette complètement de sa blessure au genou et de ce cauchemar !

Après la sanction des coupables, il a pu enfin revivre... notre amitié s'est encore ressoudé et je crois qu'il a fini par être heureux...

# Le pire cauchemar

**Louann  
DANDRAU**

4<sup>e</sup>, collègue Jean Jaurès à Genon

« *Au-delà du secret* »

## INCIPIT

Cela fait maintenant cinq ans que tout est fini.

Après avoir lu le message où était inscrit : «A l'heure qu'il est, j'ai réussi à m'échapper. J'ai très peur, je suis si fatigué...Tu ne peux imaginer ce que j'ai enduré durant ces trois derniers jours. Je t'en supplie, viens m'aider avant qu'on ne me retrouve.»

Une fois la lecture du mot terminée, de la joie mais aussi une immense haine s'empara de moi. J'étais heureux et soulagé de le savoir toujours en vie, mais j'étais aussi furieux contre la personne qui avait pu lui faire ça. Soudain, une lumière scintilla sur le verre de ma fenêtre. Intrigué, je l'ouvris et je passai ma tête à travers. Je fus surpris de percevoir au loin une silhouette prendre la fuite. Je m'empressai de dévaler mes escaliers et d'enfiler mes chaussures afin de la rattraper.

Au fond de moi, j'espérais qu'elle puisse être celle de mon ami. Je courais vite, comme si ma vie en dépendait. Mais j'avais oublié une chose, mon manteau... Nous étions en plein mois de janvier, au milieu de l'hiver et le vent frais du soir se faisait ressentir. Résultat, j'étais gelé. Mais trop tard, je devais garder cette silhouette en vue. Cette dernière me fit passer par de nombreuses ruelles sombres et étroites. J'avais du mal à la suivre. Elle disparut finalement. J'avais beau essayé de me concentrer comme je le pouvais pour tenter de la retrouver mais en vain.

La nuit était noire et nuageuse, difficile de percevoir la moindre présence... De plus, je ne savais pas où je me trouvais, j'étais perdu. J'avais tenté de rebrousser chemin mais je ne m'égarais que d'avantage. Je ne retrouvai seulement mon chemin qu'une heure plus tard.

A peine avais-je mis le pied chez moi, que ma mère m'enlaça. Elle m'enlaça si fort que j'avais du mal à respirer.

- Mais où étais-tu passé ?? Me questionna t-elle.
- Je suis sorti m'aérer l'esprit. Mentis-je
- Tu aurais pu me prévenir, regarde ça, tu es gelé ! Me gronda-t-elle.
- Oui pardon maman, j'y penserai.
- Allez file te mettre au chaud maintenant !

Je me précipitai pour prendre une bonne douche chaude et lors de cette dernière, je repensai aux événements. Cela était étrange mais je ne me posai pas d'avantage de questions. Ma douche finie, ma mère me dit qu'on avait reçu un colis à mon nom. C'était bizarre, je n'avais pourtant rien commandé. Je l'ouvris et ça avait l'air d'être un jeu vidéo. Sur la jaquette, il y avait peu d'inscription mis à part le nom du jeu.

Ce dernier se nommait « Secret ». Quel drôle de nom, me dis-je. J'allumai de suite ma console et mis le jeu en marche. L'écran d'accueil du jeu demandait d'inscrire un pseudo. Je mis mon prénom et je le lançai. Il était assez spécial, cela semblait être un jeu d'énigme, l'opposé de mon style de jeu habituel. Moi ce qui me plaisait, c'était les jeux d'horreur, de combats avec plein de sang. Je m'étais dit que pour une fois jouer à autre chose serait divertissant. Ce que j'ignorais, c'est que ce n'était tout le contraire. En effet, plus j'avancais dans le jeu, plus je trouvais ce qui semblait être des indices concernant la disparition de mon ami. Je pris note de chaque « indice » trouvé et je menais une enquête seul de mon côté. Je n'avais pas évoqué le sujet avec mes parents depuis que ma mère me l'avait donné. Je commençais sérieusement à me questionner, pourquoi avais-je reçu si soudainement ce colis ?

Et tous ces « indices », que voulaient-ils dire ? J'étais perdu, je ne comprenais plus rien. Mais d'après ce que j'ai réussi à récolter en informations, je savais que mon ami était dans un des immeubles près de chez moi. Cet immeuble devait avoir des escaliers en bois foncés sur lesquels se trouvait un tapis vert. Je savais aussi qu'il y avait une pièce sombre dans laquelle mon ami était prisonnier. Je supposais qu'il se cachait dans un sous-sol, ou quelque chose dans le genre. Mon corps tout entier bouillonnait intérieurement d'excitation rien qu'à l'idée d'enfin pouvoir le revoir. Bien sûr, je redoutais plus que tout ce moment, j'avais très peur. Mais je m'étais promis de le retrouver, il le fallait, je ne pouvais plus attendre.

Je n'arrivais pas à trouver le sommeil à cause des événements qui allaient bientôt se produire. Une boule de stress s'était créée au fond de mon estomac. Je voyais les heures passer mais mon sommeil ne venait toujours pas. Le bruit strident de mon réveil me fit revenir à la réalité. Je n'avais pas dormi de la nuit et ça se voyait.

Des énormes cernes avaient pris place sous mes yeux. Je ressemblais à un squelette, je faisais peine à voir... Je m'habillai et me préparai rapidement et pris le sac que j'avais préparé la veille à l'avance. Dans ce sac, j'avais mis ce dont j'aurais besoin, c'est-à-dire : mon téléphone, une lampe torche et un carnet qui contenait toutes mes notes et « indices ». Je m'empressai de descendre les escaliers en sautant quelques marches pour aller plus vite et je courus hors de chez moi sans informer mes parents de mon départ.

D'un pas rapide, je me rendis au seul endroit de ma ville où l'on pouvait trouver des immeubles de huit étages. C'était un quartier assez aisé. Il y avait peu de gens, c'était calme. J'entrai alors dans un premier immeuble, le hall sentait bon, il venait sûrement d'être nettoyé. Je remarquai très vite que les escaliers de ce dernier n'étaient pas en bois foncé mais en bois clair. Zut, je m'étais trompé...

Je rebroussai alors chemin et je me rendis dans un autre immeuble. C'était le bon, les escaliers étaient de la bonne couleur et de même pour le tapis. Ma respiration s'accéléra et mon cœur battait la chamade. Il y avait qu'une porte au rez-de-chaussée, ce devait être celle du sous-sol. Je l'ouvris doucement et sortis ma lampe, puis descendis les marches lentement. Plus j'avancai, plus ma respiration était saccadée me donnant des spasmes d'effroi. J'étais arrivé dans une pièce très sombre quand soudain, des lumières s'allumèrent.

La scène qui s'offrait devant mes yeux me coupa le souffle. J'étais sans voix. Devant moi, se trouvait mon ami. Il était pendu au plafond par une épaisse corde. Son corps tout entier était mutilé. La nausée me monta à la gorge, je voulais vomir. Plus loin dans la pièce, ma mère ainsi que des gardes du corps étaient debout. Ils m'observaient.

En voyant ma mère se rapprochait de moi, mon cerveau me hurlait de m'enfuir mais j'étais tétanisé par la peur. Elle me prit dans ses bras et me murmura « Bravo mon fils, je suis fière de toi tu as réussi » A son contact, mon corps se crispa, et je la repoussai violemment. Je voulus m'enfuir mais les hommes m'attrapèrent et m'attachèrent à une chaise. J

e me débattis comme je le pouvais mais en vain. Je ne pouvais plus bouger. Ma mère s'était mise à me parler mais je ne



l'écoutais pas, bien trop confus et perdu. Je retins seulement qu'elle était « désolée » pour moi, et qu'elle ne supportait plus mon amitié avec mon ami. Entre autre, elle était jalouse et sa jalousie l'avait poussé à commettre l'irréparable. Je ne réagissais pas, je n'en avais pas la force. J'étais complètement détruit. Je la vis s'agiter et me hurler dessus mais je n'entendis rien, pas un son. Elle sortit un fusil de je ne sais où et mes yeux s'écarquillèrent. Je pouvais percevoir une haine immense dans son regard. Mon corps se crispa quand la balle entra en contact avec ma peau laissant s'échapper un cri de douleur de ma bouche. Ma mère et ses hommes partirent et ma vue se brouilla, ma respiration se fit de plus en plus irrégulière. J'essayai de me détacher pour tenter de stopper l'hémorragie, mais mes paupières me faisaient éprouver une grande lourdeur ; jusqu'à ne voir que du noir.

A mon réveil, en ouvrant mes yeux, je fus aveuglé par des lumières blanches. J'avais mal partout et tout un tas de fils étaient branchés à mon corps. Je ne comprenais pas pourquoi je me trouvais dans un hôpital jusqu'à ce que des flash-back me vinrent. Je revoyais en boucle chaque scène et mes larmes coulaient à flot sur mes joues maintenant rosies par ces dernières. Je n'arrivais pas à croire ce que ma mère avait fait. Me dire qu'elle avait tué mon meilleur ami me donnait envie de vomir. Pourtant, elle l'avait bien fait et elle m'avait aussi piégé...

Aujourd'hui, j'ai 21 ans et je suis écrivain. J'ai réussi à envoyer ma mère en prison et je ne l'ai plus jamais revue depuis. Lors de mon témoignage, elle m'avait lancé un regard que je n'ai toujours pas réussi à identifier jusqu'à aujourd'hui. Mais une chose est sûre : je m'en souviendrai toute ma vie. Après avoir fait le deuil de mon meilleur ami, j'ai commencé à écrire. « Au-delà du secret » qui est d'ailleurs le titre de mon premier livre.

# Les amis

## Kélia DUPOUY et Lileyna SAGUEY

4<sup>e</sup>, collège François Mitterrand  
à Créon

« *L'étrange disparition* »

### INCIPIT

La nuit passe. Le lendemain, quand je me réveille, un papier m'attend devant la porte. Je l'ouvre et vois une adresse avec la même écriture. Par peur je reste cloîtré dans ma couette. Trois heures passent, un papier atterrit par ma fenêtre. Je lis ce qu'il contient. Les mêmes choses sont inscrites, mais avec une phrase de plus.

« Et je crois j'ai pleuré, j'ai pleuré. »

Je réfléchis un moment. Je suis très inquiet, mais, je décide d'y aller. Dix minutes avant l'heure, je prends des précautions, de quoi me protéger dans un sac. Je vais au point de rendez-vous et vois un jeune homme qui attend. Celui-ci vient me voir et me demande si j'attends quelqu'un. Je ne comprends pas tellement la raison pour laquelle il me pose cette question. Un moment après, je comprends qu'il attendait soit la même personne que j'attendais soit il me voulait du mal. Pris de peur, je me mets à courir et m'enfuis.

Le lendemain matin, je prends mon vélo pour faire quelques courses pour ma grand-mère. Je recroise ce jeune homme qui attendait hier soir dans le parc. Je décide de faire connaissance avec lui. Il s'appelle Tommy. Je me rends compte rapidement qu'il a reçu exactement les mêmes mots que moi. Nous recevons un autre mot avec un nouveau rendez-vous. Nous nous rejoignons dans un parc. Je conclus que mon ami qui avait disparu est son cousin. On songe que les mots qu'on reçoit étaient de sa part. Il veut nous donner des indices pour le retrouver. Nous décidons d'organiser un plan pour découvrir l'identité de cette personne qui écrit les lettres. Un sac est posé au point de rendez-vous. Mais personne n'est au parc, à part nous. Donc nous décidons de le prendre puis l'apportons chez moi. Je ne cesse de me poser cette même question : que peut-il contenir ? Quelques heures après, nous l'ouvrons. Le sac contenait beaucoup plus de papiers. Tous les mots étaient des paroles de la chanson.

« Il n'est plus en vie. »

En fouillant correctement les papiers, nous trouvons une carte. Nous décidons de l'ouvrir et nous remarquons une croix rouge et le symbole d'un parc. Deux heures après, nous allons au

fameux parc. Une autre lettre était posée sur une structure. La nuit vient au moment même où nous lisons la lettre. Nous voyons une ombre apparaître au loin, suivie de bruits de pas. Nous sommes envahis par la peur. Une main tenant une lettre, surgit d'un buisson, la lâche. La lettre tombe sur le sol. Je la ramasse et regarde autour de moi, mais je ne vois personne. Je lis le mot : « Déposez 200 euros dans le toboggan ou je le tue. »

Nous frissonnons d'effroi. Je comprends rapidement que cette personne retient mon ami. Le problème est que nous n'avons pas l'argent pour le faire libérer. Nous avons une journée pour payer si nous avons envie de le revoir. Dès notre retour, nous sommes désespérés. Le soleil se lève. Nous décidons de tout faire pour avoir l'argent. Moi je vais travailler dans un bar d'à côté et Tommy dans une station service. Au bout de la journée, nous comptons combien nous avons gagné. Nous avons 180 euros mais il nous manque vingt euros. Nous demandons de l'argent à nos parents, ils nous donnent cinq euros chacun, mais il manque 10 euros. Je prends un billet de mon argent de poche.

Nous arrivons au parc à 23 heures, pile l'heure du rendez-vous. Il fait nuit et froid. Nous entendons une voix qui nous dit d'aller dans la grande cabane dans les bois d'à côté. La voix est glaçante. Nous nous rendons dans les bois. Un moment de terreur me coupe la respiration, nos dents claquent. Je vérifie que personne ne se trouve dans les alentours de la cabane. Nous rentrons dedans. Un ancien bois servait de mur et de sol. Deux fauteuils sont mouillés. Un craquement se fait soudain.

Nous pénétrons bientôt dans une salle allongée et sans fenêtre. Elle paraît, tout comme l'entrée, abandonnée depuis longtemps, poussiéreuse et mal aérée. Des phrases de la chanson sont éparpillées sur les murs. Nous nous posons beaucoup de questions mais nous restons sans réponses. Je suis le seul à avoir entendu à nouveau un bruit de pas.

Nous arrivons à percevoir tous les deux quelqu'un marmonner derrière nous. Je reste figé, je ne peux demander « Qui est là ? » mais lui Tommy crie « Ahhh! ». Je distingue la voix de mon ami disparu : « Aidez-moi ! Aidez-moi ! » Nous allons le voir en courant même si nous ne savons pas où il est. Une voix nous demande de poser l'argent sur un bureau couvert d'un drap. Je vois mon ami arriver en courant vers moi et me sauter dans les bras. Il nous avoue que ce n'était qu'une farce et qu'il voulait nous faire peur. Nous sommes surpris, choqués, soulagés. Mais je retiens que j'ai fait une bonne rencontre, Tommy. Mon nouvel ami.

## Maëlle GALIMARD- CLOEREC

4<sup>e</sup>, collège Alain Fournier  
à Bordeaux

« *Sauver l'humanité* »

### INCIPIT

Beaucoup plus tard.

J'ai de plus en plus peur. Peur de mourir, de tout rater.

Oui c'est surtout que j'ai peur de tout rater !

Si ça rate, on est tous mort, enfin l'humanité meurt.

Je pense à maman et Séraphin, je vais faire comme eux après tout. Mais j'espère réussir car c'est notre dernière chance.

J'ai peur de ne pas y arriver.

J'écris pour tout garder.

Pour qu'on se souvienne, pour ne pas oublier.

Pour se souvenir de ce rêve éveillé, ce rêve réveillé.

Mais il faut que je reprenne là où je m'étais arrêtée. Donc, après avoir reçu son message, j'enfilais mon blouson et j'enfourchais mon vélo en direction de notre QG, la cabane au bord de l'eau. Je n'eus aucun problème car papa était de garde, maman et mon frère n'étant plus de ce monde. Parfois, la vie de famille me manque énormément. Une fois arrivée devant la cabane, je descendais de mon vélo, le posais par terre et entrais dans la cabane. Lou se trouvait bien là avec ses cheveux blonds en bataille et son sourire de star de cinéma. A côté de lui, se trouvait un autre garçon, tout de noir vêtu. Je n'arrivais pas à évaluer son âge.

« - Tu es venue Lili, me cria Lou en me prenant dans ces bras.

- Bien entendu Lou, tu m'as trop manquée. Louis comment as-tu pu me faire ça, m'abandonner sans aucune nouvelle ? Pourquoi as-tu fugué ? répliquais-je

- Du calme Lili, je vais tout t'expliquer. Mais avant laisse-moi te présenter mon nouvel ami. Je te présente Gus. Gus, je te présente Alice, ma meilleure amie, mais tu peux l'appeler Lili.

- Bonjour, ravie de te rencontrer Gus, dis-je en me tournant vers celui que je devinais être Gus.

- Ne m'appelle pas comme ça la mioche, pour toi c'est Auguste, dit-il en me dédaignant, puis se tournant vers Lou, il reprit, ta « meilleure amie » ne sait pas s'habiller Louis.

- Très gentil de ta part ! Tu m'expliques ce qu'il se passe Lou ? demandais-je à mon meilleur pote.

- Oui, mais pas ici, viens. Il me prit le bras pour m'entraîner sur la plage. Quand je vis Lou et Auguste rentrer dans l'eau, je stoppais net.

- Hors de question que je vienne dans l'eau avec vous, criais-je,

Lou retournons à la cabane please.

- Ta copine est « une chochotte » Louis, dit Auguste, toujours aussi agréable, avant de hurler :

*Apertio !*

Et là, sous nos pieds le sable se poussa pour former un trou et l'autre crétin sauta dedans.

*Whaaaaaat ? C'était quoi ça ?*

-

Ne t'inquiète pas Lili, ça va aller me dit Lou avant de me prendre par la main et de sauter dedans. Nous atterrîmes dans une pièce circulaire. Les murs étaient fait de pierres joliment sculptées. Du plafond pendait un feu immense.

- Tu viens Lili ? dit Lou. Il se tenait près d'une porte en jade que je n'avais pas encore remarquée.

*Mon dieu, où ai-je atterri ?*

Nous prîmes cette porte et avançâmes dans un immense couloir. Aux murs de gigantesques tapisseries qui prenaient toute la place sur les murs représentaient de magnifiques paysages. On aurait dit que le tapis continuait le bas des tapisseries. Au fond, se trouvait une superbe porte en bois. Une fois arrivés de l'autre côté, nous entrâmes dans une autre pièce circulaire, au centre se trouvait un grand tapis mauve sur lequel reposaient des cercles dorés.

- Mets-toi sur un cercle doré, il te conduira dans le grand bureau où t'attend le Conseiller, me dit Lou.

- Le Conseiller ?

-Tu verras, allez, installe-toi !

- Tu ne viens pas avec moi ?

- Non, je n'ai pas le droit.

Et je m'envolai en direction du bureau de ce mystérieux Conseiller. J'arrivai dans une grande pièce aux immenses murs couleur bleu saphir. D'ailleurs, ces murs avaient l'air en saphir. Sur le mur, se trouvait un papier encadré. Là-dedans, m'attendait un homme. On eut dit le sosie d'Auguste, le garçon désagréable.

-Bienvenue Alice, entre ma chérie, avance-toi me dit-il.

- Qui êtes-vous ?

- On m'appelle le Conseiller mais je me nomme Charles. Et oui, c'est normal que je ressemble à Auguste car c'est mon fils ! Comment avait-il devinait ce que je venais de penser ?!?

- Je lis dans les pensées ma chérie, c'est normal, je suis un vampire.

- Hein !?!

- Je vais tout t'expliquer. Tu es la fille de Violette et la petite sœur de Séraphin, mais ça tu le sais déjà. Ce que tu ne sais

pas, c'est que ta mère et ton frère était des sorciers. Vois-tu ces humains nous persécutent depuis la nuit des temps.

De ce fait, nous, les créatures mythiques, avons décidé de nous réunir, de créer une communauté et de se cacher. J'allais oublier, tu es une demi- sorcière et dorénavant, tu vas vivre avec nous.

- Comment ça ? Et mon père ?

- Ne t'en fais pas pour ton père, je m'en suis occupé.

- Hein ? Et pour l'école ? Et mes potes ?

- Tu continueras l'école ici, tu rattraperas vite le niveau en magie. Et pour tes amis, tu as ton ami Louis qui est un dragon.

Tu t'en feras d'autres, ici, avec le temps.

Oh mon dieu !

Et c'est comme ça que je commençais la nouvelle partie de ma vie.

---

Trois mois plus tard :

Je commençais à m'adapter à ma nouvelle vie. J'allais en cours et j'étudiais la magie, je m'étais fait de nouveaux amis mais je n'aimais toujours pas cet Auguste, et c'était réciproque. J'avais découvert que tout le monde, à part moi, le considérait comme un prince. Le seul truc était que je partageais ma vie avec des sorciers, des vampires, des elfes, des loups-garous, des dragons à forme humaine. Leur point commun était qu'ils détestaient tous les humains, à cause de leur passé.

Un après-midi, Lou vient me voir dans ma chambre.

- Regarde ce que j'ai trouvé, me dit-il en me tendant un bout de papier.

*« Chers êtres mythiques, je vous invite à la prochaine pleine lune à vous rendre au jardin pour assister à la fin de l'humanité. Car après avoir cherché pendant des années et après la mort de Violette et Séraphin les traîtres, je vous annonce que je suis prêt à utiliser le sortilège pour exterminer l'humanité. Vive nous !*

*Le Conseiller Charles. »*

- Il faut l'en empêcher ! je m'exclame.

- En effet ! Mais Violette, c'est bien le nom de ta mère et Séraphin, le nom de ton frère, n'est-ce pas ?

-Oui, répondis-je ? Mais qu'ont-t'ils fait ?

- Ils ont empêché mon père de réaliser son rêve : exterminer l'humanité pour se venger, dit une voix à la porte. C'était Auguste.

- Je ne t'ai rien fait Alice, alors arrête de mal me considérer.

- Tu lui en veux ? s'étonna Lou

-Oui, elle ne me supporte pas. Mais je viens pour vous aider à

- empêcher mon père de faire ce qu'il veut faire.
- Pourquoi devrait-on te faire confiance ?
  - Car j'aimais un homme qui était demi-humain, que je n'ai rien contre eux. Et sans humain, pas de vampire !
  - Tu aimais qui ? demande timidement Lou.
  - Séraphin !
  - Mon frère !?!
  - Oui, ton frère. Bon écoutez-moi, je n'ai que très peu de temps. La formule est inscrite sur un papier dans le bureau de mon père. Sans papier, pas de formule et sans formule, pas de sortilège. Je vais réussir à lui voler le papier. Je l'ai déjà fait avec ton frère Alice il y a plusieurs années de cela.

Mais ce n'est pas le plus difficile, c'est là que tu intervien pour détruire le papier. Il faut le brûler mais on ne peut le faire qu'avec ce qu'on appelle le feu sacré. Seul un sorcier peut l'invoquer. Mais c'est très dangereux car quand on invoque le feu sacré, on doit mourir.

- Quoi ? Alice doit mourir ? crie Lou.
- Malheureusement, oui ! Et toi, tu dois être près d'elle pour lui permettre d'invoquer le feu sacré. Elle doit avoir les mains libres.
- C'est pour ça qu'ils sont morts ? demandai-je en passant à ma mère et à mon frère ;
- Oui. Voulez-vous le faire ? Vous n'êtes pas obligés.
- Je suis de la partie ! crierai-je.
- Alors moi aussi dit Lou.
- Parfait !

---

Et maintenant, ça va être le grand moment. Lou est à côté de moi prêt à me jeter la formule.

J'ai peur de ne pas réussir. Mais je vais le faire.

J'espère que ce cahier ne brûlera pas et que quelqu'un le découvrira pour ne pas oublier.

Alice

---

*Ça va faire maintenant un mois qu'Alice et Louis sont morts, un mois qu'ils ont sauvé l'humanité grâce à leur acte courageux. Mais maintenant, je suis sur le trône, mon père est décédé, je l'ai tué. Cela n'a pas été facile mais je l'ai fait pour que le geste d'Alice et Louis soit respecté et Séraphin et Violette vengés. Je pense à Séraphin, j'espère qu'il a retrouvé sa sœur. Il l'adorait. Dans leur chanson préférée, il y avait une phrase « ce sens à ma vie, n'est plus en vie ». C'est tout à fait ça. Il me manque beaucoup. Je suis content d'avoir connu Alice. Sa demande sera respectée. On se souviendra, on n'oubliera pas ce qu'elle a fait.*

Auguste

# Les coccinelles

## Hélène RAMBEAUT-MILLET

4<sup>e</sup>, collège Montaigne  
à Lormont

« *Tentô mushi (coccinelle)* »

### INCIPIT

Sans bruit, je me glisse dans mon manteau, et ouvre la fenêtre. Le vent est glacial mais je n'ai aucun mouvement d'hésitation. Avant de partir j'envoie un message à celle qui est sans doute encore plus angoissée que moi, mais en qui je peux avoir confiance, celle que cette affaire concerne au plus près : ma meilleure amie.

1h33.

Je sais que tu es réveillée, j'arrive dans deux minutes j'ai du nouveau sur ton frère.

Instantanément, je reçois sa réponse, ce qui ne m'étonne pas car elle attend jour et nuit un signe de vie, de mon ami, de son frère.

1h34.

OK, je t'attends.

Elle s'appelle Yuko, je l'admire énormément. Née d'une mère japonaise et d'un père américain, Yuko fait tomber sous son charme tous les garçons du collège, aussi bien par son physique que par sa spontanéité et sa gentillesse. Moi, je suis plutôt celle que tout le monde surnomme la pleurnicharde (ce qui fait beaucoup rire Yuko et son frère Rayden), ou alors je suis la timide, ou encore celle qui n'est pas sûre d'elle. Je suis en quelque sorte l'ombre qui marche à ses côtés.

Depuis maintenant une semaine, Yuko est obligée de marcher avec une béquille car elle s'est blessée le genou lors de la violente bagarre qui a opposé son frère à des lycéens. Pour se faire pardonner, Rayden l'a chouchotée encore plus qu'avant et lui a offert une tonne de cadeaux. J'envie beaucoup leur relation. Moi aussi je m'en veux de ne pas avoir été là, mais même présente, je n'aurais été d'aucune utilité, tétanisée par la peur. Il fait nuit noire, il n'y a aucun bruit dehors et je cours jusque chez elle. Quand j'arrive dans sa rue, j'aperçois Yuko qui s'avance vers moi.

- Hely ! Raconte-moi, je n'en peux plus d'attendre ! me dit-elle.
- D'abord il vaut mieux marcher sur l'herbe, car ta béquille sur le goudron ce n'est pas dans le genre discret ! Mais comment as-tu fais pour passer la fenêtre avec ta jambe ?
- J'ai la technique. Bon explique-moi ! Tremblante de tous mes



membres, je lui expose la situation.

- Voici le mot avec la pierre que j'ai reçue de ton frère. C'est son écriture, j'en suis certaine et il y a en signature une coccinelle. Maintenant, lis cette feuille.
- Tu appelles ça une feuille ? me dit-elle en me montrant le mouchoir (propre !) qui m'a servi de support.
- Je suis désolée, je n'avais que ça sous la main !

Elle survola les quelques lignes, me jeta un regard effrayé et on se tourna le dos pour que chacune aille faire ce qui pourrait sauver la vie de Ray'. Yuko fit un pas, s'arrêta et se retourna en pointant sa béquille vers mon visage.

- Hely, tu ne pleures plus ?
- Et toi ? Moi je n'ai plus ni le temps, ni de larme à verser ! rétorquai-je avec un sourire mal assuré.
- Alors reste en vie ! Je fais vite, ne t'inquiète pas.
- Je te le promets.

Après quelques secondes, je me retrouve seule, désespérée. Je tremble d'appréhension. Est-ce que je serai à la hauteur ? Est-ce une bonne idée ? Moi, la pleurnicheuse de première. Je ne peux plus reculer, je dois le faire, pour elle et surtout pour LUI. Je me remets à marcher, avec assurance, direction 8 rue du Champ de grâce, comme indiqué sur le mot. C'est normalement à cinq minutes de chez moi mais je ne veux pas prendre le risque de me faire repérer par des policiers. Une collégienne qui traîne dans les rues à deux heures du matin peut paraître suspecte et quelques policiers sont mobilisés pour patrouiller à la recherche de Rayden. Je décide donc de faire un petit détour et je me mets à courir à perdre haleine. La maison où j'arrive est assez grande, en pierre et dont tous les volets sont fermés. Je respire un grand coup puis tape trois coups, puis un, et encore deux. La porte s'entrouvre et je manque de, option 1 - m'enfuir en courant, option 2 - m'évanouir. La main qui tient la porte est pleine de sang.

- Entre, t'as intérêt à être seule, me dit un homme avec une voix ferme.

Un autre homme d'une vingtaine d'années me saisit les mains avec une grande force et m'amène au sous sol où se trouvent deux autres hommes et Rayden. Il est couvert de sang et d'hématomes. Je le savais ! J'en étais certaine ! Je savais qu'il était en danger !

Peu après l'altercation entre lui et les lycéens, il nous avait dit : « les coccinelles sont rouges comme le danger », ce qui nous

avait marqué Yuko et moi. J'ai tout de suite compris le sens de sa coccinelle en guise de signature.

Soudain, un des hommes me met un grand coup derrière les genoux, ce qui me fait tomber violemment. Quand je lève la tête vers lui, j'ai des frissons car il correspond exactement à la description du lycéen qui a agressé Yuko et Ray' : mère blonde vers l'avant, une seule boucle d'oreille en or et des lunettes argentées qui cachent une grande cicatrice à l'œil. Je me souviens de ce qu'il a fait subir à Yuko et à Rayden. Je vais sans doute y passer aussi.

Le lycéen me lance :

- Tu vois ton ami, là-bas ? Tout est à cause de lui, il a voulu faire le malin. A sortir de belles phrases comme : « Tapez-moi ! Mais ne touchez ni à ma sœur, ni à ma meilleure amie »... Alors on lui montre ce que ça coûte de nous donner des ordres, et il va te voir crever sous ses yeux !

J'ouvre grand mes yeux d'effroi et je regrette soudainement d'être venue. Les autres lycéens, très grands et musclés, laissent échapper un rire. Une larme se met à couler sur ma joue. Comment ai-je pu penser à l'aider ? Je ne peux pas lutter, je ne suis pas de taille. L'homme me met alors une violente claque. Je ne pense plus qu'à Yuko. Dépêche-toi !

- Ray ! Je suis désolée !

A ce moment là, je me sens vaciller. Non, ce n'est pas le moment, je dois tenir ! Des étoiles apparaissent devant moi... BAOUM ! Plus rien.

Quelques heures, quelques jours plus tard ? Je me réveillais dans une chambre, avec un lit blanc, des murs blancs, tout était blanc.

- Ah, enfin ! me dit une voix que j'espérais entendre une dernière fois. Je suis vraiment désolé de t'avoir mêlée à mes problèmes, tu m'as sauvé la vie.

- Rayden ? lançais-je en me redressant en sursaut. Tu es vivant ?

- Il est vivant grâce à ton plan de faire diversion le temps que je prévienne nos parents et la police. Que disait la lettre ? me demanda Yuko.

- Elle disait : « Hely, je suis au 8 rue du Champ de grâce. Viens seule dans moins de dix minutes, sinon il sera trop tard. Une fois arrivée, tu devras frapper à la porte le code suivant : 3 coups puis 1, puis 2 » signée d'une coccinelle.

- En tous cas, merci d'avoir fait diversion car si tu n'étais pas arrivée dans les dix minutes, ils m'auraient tué. Ils n'étaient pas très futés mais ils avaient de la force, j'avoue que si j'avais

pris un coup de plus je me serais effondré comme toi, me dit-il d'un air moqueur.

- Et tu me dis ça avec un bandage qui te traverse la moitié de la tête ?

Ça lui donne un côté mignon avec sa mèche qui lui tombe sur l'œil... OUPS, j'ai failli dire tout haut ce que je pensais tout bas ! Après une journée d'observation à l'hôpital et un passage au commissariat je me retrouvais avec Ray' dans son jardin, en tête-à-tête.

- Ces imbéciles se sont fait arrêter. Ils étaient déjà connus des services de police.

Il me répondit :

- Ils m'ont enfermé trois jours, interminables, juste pour une bagarre qui avait déjà failli me coûter ma sœur. Ça ne leur suffisait pas...

- Pourquoi tu t'es bagarré avec eux ?

- Euh... ils s'amusaient à tuer des pigeons.

- PROMETS-MOI DE NE PLUS JAMAIS TE BAGARRER AVEC PERSONNE !

- Je n'y comptais pas, dit-il.

- Promis ?

- Promis !

Et il se pencha pour m'embrasser. Il se redressa et dit :

-Yuko ! Avance, je te vois !

- Je ne voulais pas tenir la chandelle, rétorqua-t-elle, d'un air faussement coupable.

- Avance, répéta-t-il.

Elle fit un pas.

- Encore !

- Mais je ne voudrais pas vous déranger ...

Il fit un clin d'œil et on cria en cœur :

- AVANCE !!!

Yu' s'avança et nous l'avons prise dans nos bras en riant. J'aperçus alors une coccinelle sur l'une des roses du jardin et je me dis, qu'après tout, le rouge d'une coccinelle, c'est aussi la couleur de l'amour.

## Gwendoline LAFAYE

4<sup>e</sup>, collège Georges Mandel  
à Soulac

« La lune brille »

### INCIPIIT

Je descends les escaliers, sans faire de bruit bien sûr. Dehors, il fait frais mais doux, je fais le tour de mon jardin à la recherche d'indice ou de quelque chose qui me ferait avancer pour savoir où te trouver. Après, 30 minutes de fouilles, rien. Je regarde la lune.

J'ai la vague impression qu'elle me nargue,

Enfin, je ne vais pas m'attarder dans le jardin, je rentre dans ma chambre. Sur ma moquette bleue (et avec ma lampe de poche), j'essaie de comprendre le mot que tu m'as envoyé : « Retrouve-moi là où la lune se reflète et où la perle scintille » C'est ce que tu m'a envoyé, mais je ne comprends pas tout, seulement « là où la lune se reflète », c'est la mer mais ça ne colle pas ensuite.

Je n'abandonnerai pas aussi facilement, mais pour l'heure, je suis fatiguée.

Aujourd'hui, je dois aller au collège, je suis obligée de m'y rendre mais je préférerai comprendre ton mot. Je prends alors mon vélo et je pars.

La journée passe lentement. A la sortie, une évidence me frappe, notre endroit secret ! Je me dirige alors dans la forêt. Arrivée là-bas, je lâche mon vélo et cours dans la direction de notre cachette, je cherche dans les moindres recoins, plus je cherche et plus j'ai l'impression de me rapprocher de toi. Après une bonne heure de fouilles, rien, c'est tellement rageant de se dire que je ne te retrouverai peut-être jamais. Je regarde autour de moi et soudain, là sur cet arbre, j'aperçois un trou taillé dans l'écorce.

Aucun doute, cela vient de toi. Je me hisse sur la pointe des pieds et regarde à l'intérieur et je trouve...

Une lettre

Je la glisse dans ma poche et cours chercher mon vélo. Je rentre très vite chez moi.

Je te retrouverai bientôt  
Et on reformera notre duo

Arrivée chez moi, je file à toute vitesse dans ma chambre, pressée de lire ta lettre. Je m'installe confortablement sur mon lit et lis :

« Chère Pénélope,

J'espère que tu as compris mon premier message, rendez-vous le 6 novembre à 20h pour des explications.

Jérémy »

Il me donne rendez-vous, attends mais le 6, c'est aujourd'hui ! Et à 20h en plus ! Quel culot, disparaître du jour au lendemain et réapparaître avec des explications.

L'heure approche, je descends les marches.

A la plage tout est calme et aucune trace de toi. Soudain, se détache de la dune une ombre, ton ombre. Je cours vers toi et on se serre dans les bras. Tes explications étaient floues, mais j'ai compris que tu avais énervé un dealer et que tu étais en fuite, comme il avait été arrêté, tu pouvais enfin revenir.

Nous sommes ensemble de nouveau  
Et nos ombres se mêlent comme deux jumeaux.

## Salomé HERVÉ

4<sup>e</sup>, collège Saint Joseph  
à Libourne

« *Le pont maudit* »

Je m'appelle Noélie et j'ai quinze ans. J'habite dans un petit village pommé de Normandie entouré d'autres petits villages tout aussi pommés. J'avais un ami nommé Baptiste et cette histoire n'est pas la mienne mais bien la sienne.

Il vit seul avec son père car ça mère est morte en lui donnant naissance. Il portait tout le temps des pull-overs à manches longues. Je prenais ça pour son petit côté excentrique. Si seulement j'avais su.

### INCIPIT

Je la lis, la relis, cette phrase pleine d'espoir grâce à laquelle je retrouverai mon ami. Je retranscris au plus vite les mots qui parcouraient ce bout de papier d'une écriture fine et nerveuse, sur mon cahier. Pas de doute, c'était lui qui m'écrivait. J'aurais reconnu sa calligraphie entre toutes. Ses mots me surprenaient; est-ce une énigme ? « Tu le traverses quand o passant dessous. » Cela m'excitait et m'effrayait plus encore. Je vais le retrouver, il le faut, je suis la seule à le pouvoir. Il faut que je comprenne pourquoi il m'a abandonné. Ces mots vont m'aider comme dit Téléphone

Quelques mots perdus, dans la nuit  
Quelques mots qui traînent, à minuit  
Quelques mots qui cognent.

Ces mots étaient la clé. J'en étais sûre. Toute la nuit j'observais cet indice. Toutes ces fautes dans la phrase. C'était le meilleur en français de la classe il ne peut pas en faire autant. Pourquoi tout est compliqué, pourquoi rien n'est pareil pour tout le monde ? Plus j'y pense et plus j'ai peur. Il ne fallait pas que je me comporte comme une peureuse.

La nuit passait à une vitesse, et durant tout ce temps je n'avais rien trouvé. Heureusement, c'était le week-end.

Il est maintenant huit heures et demi je me réveille les cheveux en bataille, la feuille de papier dans la main et la nuque douloureuse à cause d'une position peu confortable pour dormir. Je descends prendre mon petit déjeuner. La cuisine est calme, ma mère prépare le petit déjeuner. Une ambiance chaleureuse émane de cette pièce.

Souvent Baptiste venait prendre le repas du samedi à la maison. Il finissait les plats, et rigoler aux blagues peu drôles de mon père. En y repensant, maintenant la cuisine me paraît vide, je me sens comme une étrangère. Mon père regarde sur son téléphone les dernières nouvelles. Mon père, celui qui, malgré son sens de l'humour peu apprécié a réponse à tout. Les devinettes n'ont pas de secrets pour lui, les pires casse-tête ne lui résistent pas longtemps. Je prends une feuille et un crayon et écrit le message de Baptiste. Puis je tends la devinette à mon père « Bonjour papa j'ai une devinette pour toi

- Vas-y ma chérie je suis près »

Il prend le morceau de papier et l'examine. Il écrit les mots avec une autre orthographe « tu le traverses quand l'eau passe en dessous ». La réponse devint si évidente qu'il me fallut beaucoup de mal pour ne pas lancer un petit cri de colère mêlé à de la honte. Mon père me dit avec un rictus moqueur bien à lui: « Elle était pas bien compliquée cette énigme, j'en attendais plus de ta part ». Je réponds alors à sa tirade en prenant un air d'impératrice offusquée. Ma mère, mon père et moi-même finissons par offrir un concerto de rire avec celui de mon père sec et grave, celui de ma mère haut perché et le mien qui est rempli d'espoir et teinté d'une touche de tristesse. Mais où est tu passé Baptiste ?

Après avoir avalé mon petit-déjeuner avec hâte je retourne dans ma chambre préparer un sac. J'ai décidé que j'irai le chercher. Je ferai le tour des ponts des alentours de villages en villages dans un rayon de maximum dix kilomètres. Je remplis mon sac d'une couverture, de pansement et désinfectant en cas de chute, d'un paquet de chips qui était caché sous mon lit, d'une carte que j'ai au préalable observée et marquée au feutre rouge l'emplacement de chaque pont (si mon téléphone ne marche pas). Je redescends dans la cuisine. Les lèvres tordues par le stress. Je me suis précipitée, toute confiante sans demander à mes parents l'autorisation de sortir. Ma mère me lance un étrange regard interrogateur. Alors les yeux tout suppliants je lui demande avec une lueur d'espoir « Puis-je partir en randonner toute la journée » je connais déjà la réponse de ma mère. Elle déteste me voir sur mon téléphone et me propose souvent de faire des activités physiques. Une réponse positive sort enfin de ses lèvres. Je la prends dans mes bras. Elle voit mon sac et comprends alors que je pars pour la journée. Elle m'entraîne

dans la cuisine et sort du pain, du jambon, du fromage... tout le nécessaire pour un pique-nique réussi. Je me retrouve avec, en plus de mon attirail, un panier repas. J'embrasse mon père et ma mère sur le seuil de la porte et me dirige vers le garage pour attraper mon vélo. Je ne pouvais pas parcourir une telle distance à pied. Ma vieille bécane m'attend contre le mur. Le guidon est rouillé, la selle parsemée de petits trous et le protège roue est tombé depuis bien longtemps. J'aurais pu la changer depuis des lustres mais cette épave avait une valeur sentimentale pour moi. Je la sort, l'enfourche et me mets en route sur le chemin de l'aventure.

Le temps est agréable. Le soleil est présent et me réchauffe et cette fine brise de vent vient caresser mon visage. Ça fait une heure que je suis partie et je vois le premier pont devant moi. C'est un pont très passant, tout le monde se balade par ici. Je ne pense pas qu'il serait ici sinon il aurait déjà été retrouvé par la police de la région. Il n'est même pas encore dix heures que le soleil est déjà au zénith. Je descends sur l'herbe qui borde la route et rejoins la piste cyclable qui passe sous le pont. Il n'y est pas. Partout où l'on regarde, des couples bronze, ou encore deux enfants mangent une glace. L'orage paraît n'être jamais passé par ici. Je reprends mon chemin. Les maisons deviennent de moins en moins présentes jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Je me retrouve sur les petites routes vallonnées de ma belle Normandie. De temps en temps une voiture passe. Ce silence me plaît. Je m'arrête. Mon téléphone ne capte plus, et je ne sais pas par où il faut aller, alors je sors ma grande carte. Le prochain pont se trouve encore dans un village. Sur les quatre ponts que je trouvais aux alentours, il y en a deux en ville, un dans la campagne et l'autre dans la forêt. J'ai hésité à ajouter le dernier à mon parcours; il était à deux kilomètres de plus que le rayon choisi. Mais je ne veux prendre aucun risque.

J'arrive à l'entrée de la ville. Mon ventre se met à gargouiller bruyamment. Il est déjà midi et demie. La pause repas arrive bientôt. Aucun de signe de vie de la part de Baptiste ici non plus. Je commence un peu à perdre patience. On est déjà à la moitié et aucun nouvel indice, rien ! La chaleur est devenue vite étouffante et les chemins sont le plus souvent en plein soleil. J'ouvre mon sac et cherche ma bouteille d'eau. Je me déshydrate un peu et fini assis au bord de la rivière. Mes pieds sont un peu douloureux. J'enlève mes chaussures et mes chaussettes et trempe mes pieds dans l'eau. Je sors mon



sandwich « jambons oignons fromage » et l'entame. J'avale une gorgée d'eau. A la moitié du sandwich je le range dans mon sac. Je préfère le garder au cas où. Je me lève et j'essuie mes pieds et renfile mes baskets. Ma pomme dans ma main et le vélo dans l'autre. Cette pause m'a fait le plus grand bien. Je continue un bout de chemin à pied. A la sortie de la ville je jette mon trognon et remonte sur mon destrier de fer. Mon avant dernière option. Le pont dans la campagne. Il est caché par un discret moulin. Des chèvres se baladent dans les champs qui bordent les routes. Rien ici aussi non plus. Il ne me reste plus qu'un pont et il est déjà quinze heures trente. De la sueur coule sur mon front et vient se mêlé aux larmes qui arrivent peu à peu et descendent le long de mes joues. Je me mets à crier « POURQUOI ES-TU PARTIE? QU'EST CE QUE J'AI FAIT DE MAL POUR QUE TU M'ABANDONNES.» J'en peux plus, tout va de travers je le retrouverai jamais. Malgré toutes ces horribles pensées qui saccadent mon esprit de colère et d'épuisement, je continue d'avancer. Mon être tout entier me crie de faire demi tour mais mon corps ne répond pas mes jambes fonctionnant seuls en suivant un programme comme une machine dont le bouton marche/arrêt est cassé.

Je continue de rouler sous le soleil qui me lèche le dos et me brûle la nuque. Je m'arrête quelques secondes au bord de la route, bois un instant, essuie la sueur qui dégouline et quand je veux remonter sur mon vélo, je tombe, les pédales ne répondent plus je le retourne pour voir si ça a déraillé. Et bien sûr ça ne pouvait être aussi simple la chaîne rouillée venait de céder. Je balance mon vélo avec un violent coup de rage. Je récupère mon sac, prend ma carte en main et continue mon périple à pied.

Je me retrouve enfin à la lisière de la forêt. Je m'y enfonce doucement toutes mes forces ont disparu, des courbatures naissantes me lassèrent les jambes. Des ronces me griffent le visage, les bras et les jambes. Les moustiques ont fait de moi leur festin. Tout en avançant je regarde la carte perplexe. J'ai comme l'impression de tourner en rond. Lasse, je finis par m'asseoir sous l'ombre d'un grand chêne. Le temps s'est rafraîchi. Je regarde ma montre. Il est déjà dix-neuf heures. Je suis censé rentré grand maximum à vingt et une heures. Je sors mon téléphone. J'essaye d'appeler mes parents mais il n'y a aucune connexion. Je me relève. Mes membres endoloris auraient préféré ne plus bouger. Ça fait un bon moment que je

ne regarde plus la carte. Je suis perdu et elle ne m'est d'aucune utilité. Les feuillages deviennent de plus en plus épais. Je me retrouverai bientôt au cœur de cette végétation. J'avance encore, j'entends des bruits derrière moi, paniquée, je cours aussi vite que mes frêles jambes le peuvent. Je cours, je cours et je finis par me prendre le pied dans une racine. Je dévale toute la pente. Plus rien, j'ai les yeux fermés, j'ai mal, je ne veux plus bouger, j'ai peur. Je me redresse délicatement sur mes bras, et là je me mets à pleurer toutes les larmes de mon corps. Le pont, le dernier pont se trouve juste là devant mes yeux. Quelle ironie. J'essaye de me relever mais ma cheville me fait atrocement souffrir. Je reste là, j'ai peur, la nuit commence à tomber. Des bruits de pas sur les feuilles proviennent de je ne sais où. Je tremble, des sueurs froides descendent tout doucement le long de ma colonne vertébrale. Je ferme les yeux, je veux rentrer chez moi. Les pas se rapprochent, je ferme les yeux comme si le simple fait de le faire pourrait empêcher la « chose » de m'approcher. Elle est tout près de moi. Soudainement je sens une main sur mon front. J'entends une voix m'appeler. « Noémie, Noémie réveille-toi ». C'est lui j'en suis sûr. J'ouvre un œil puis l'autre, il est là juste devant moi, mon premier réflexe fut de lui donner la plus grosse gifle de toute sa vie, puis je fondis en larmes en le prenant dans mes bras. Il répondit à mon étreinte en me serrant encore plus fort. Je ne veux pas le lâcher, je ne veux pas qu'il parte à nouveau. Il commence à se lever, j'essaye de faire de même mais je retombe et ma cheville me fait mal. Il m'aide et m'adosse contre le pont. Ce fameux pont. Je me retourne et le regarde plus intensément. Il a maigri, des cernes énormes ont pris possession de ses yeux. Ses cheveux blonds sont en bataille et son t-shirt est troué de partout. Ses bras sont couverts de bleu. Son cou aussi. Je me rapproche de lui et frôle avec mes doigts ses hématomes. Il m'attrape violemment la main. Il l'a relâché tout aussi vite. Ses jambes sont parsemées de griffures dont une toute en longueur qui saigne beaucoup. Je sors mon kit de secours et prend un coton et du désinfectant. Je commence à nettoyer sa plaie. Depuis nos retrouvailles aucun mot ne fut échangé. Pleins de questions se bousculent dans ma tête mais aucune n'arrive à franchir mes lèvres. La lumière du jour a laissé place à la nuit et les premières étoiles ont pris possession du ciel. Ma cheville me fait mal. Toujours sans un bruit, dans un silence gênant, Baptiste allume un feu. Il sort de je ne sais où un paquet de gâteau à moitié vide. Je comprends alors que c'est ce qui lui sert de maigre repas. Je

sors mon sandwich et le coupe en deux je lui donne la moitié.  
Il me regarde, je le regarde et je lui dit « j'ai résolu ton énigme

- je m'en suis rendu compte dit- il d'une faible voix.
- pourquoi es-tu parti ?
- C'est difficile à expliquer. »

Cette réponse ne me suffisait pas. Je sors mon paquet de chips qu'il lorgne avec envie. Je lui demande ensuite: « c'est toutes ces marques sur tes bras et sur ton cou. »

Il me regarde et me dit

- cette histoire est bien triste. Veux- tu vraiment l'entendre ?
- oui...un soupçon de terreur parcourut la voix à ce moment mais je me ressaisi. Sa voix devint plus grave, plus sérieuse.
- Sais- tu pourquoi tu ne venais jamais chez moi. Pourquoi je n'étais jamais ni en short ni en basket ? Non tu ne sais pas eh bien je vais te le dire. Quand je suis arrivé en sixième au collège mon père a commencé à boire. Plus le temps passa et plus, chaque soir il rentrait saoul. Il devint violent du jour au lendemain. Il me frappait pour la moindre mauvaise note pour un verre cassé. J'aurais préféré qu'il continu de m'ignorer comme il le faisait quand j'étais plus jeune. Le temps passé, et je n'y portais plus d'attention, je ne disais plus rien et j'acceptai ses coups sans rien dire.

Une larme commençait à couler le long de ses joues. Les miennes se déversaient depuis le début de son histoire. Je voyais bien que ça lui coûtait de me révéler cela. Il prit alors une grande inspiration.

- Quand cette année a commencé, ses coups devinrent plus violents. Certains jours je ne pouvais pas me rendre en cours à cause d'une lèvre fendue. Bien sûr il faisait comme de rien n'était. Deux jours avant ma disparition, il me battait si violemment que je finis par perdre connaissance. Il répétait avec rage et colère comme si il était possédé « c'est de ta faute, elle est morte par ta faute ». Mon père m'accusait d'avoir tué ma mère il criait dans son ivresse que je n'aurai pas dû naître et que je ferais mieux de disparaître...

Sa voix se bloquait, son visage était rempli d'épouvante. En me racontant les horreurs qu'il a vécu. Il souffrait. Je le pris alors dans mes bras.

Le temps passe et un puissant orage éclate encore plus

puissant et effrayant que celui de la veille. Mais je n'avais pas peur. On était protégé par le pont. Le fait d'être près de Baptiste me rassurait.

Je ne sais pas combien de temps nous avons parlé ni même le nombre de larmes et de rires qui nous ont accompagné. Je sais que l'on avait froid, faim et que l'on était fatigué. Je sais aussi que nous avons fini par nous endormir malgré les rafales de vents et les coups de tonnerres. Je sais aussi que ce n'est pas la fin.

Le petit jour se lève et nous avec. J'ai mal au dos et à la nuque. On n'a plus rien à manger. Le seul point positif se trouve être le fait qu'il ne pleut plus. Baptiste et moi avons beaucoup parlé, et nous avons fini par décider que le retour à la ville était la meilleure chose. Alors nous avons remis mes maigres affaires dans mon sac et avons emprunté le chemin vallonné qui nous ramène à la lisière de la forêt là où mon vélo était resté. Nous marchons sur la route sans un mot. Baptiste a pris mon vélo et le traine faiblement. La fatigue la tristesse et la peur que nous inspire le retour au village nous avaient tenu compagnie. Après environ six heures de chemin, nous arrivons aux portes de la ville. Baptiste avait pris la décision de se rendre au poste de police. Quand nous avons franchi les portes de la ville tous les policiers présents ont accouru vers nous. Baptiste regardait la réceptionniste qui composait sûrement le numéro de son père. Il cria: « N'appellez pas n'appellez surtout pas mon père. » la terreur se lisait dans ces yeux rougis de fatigue. Et des larmes dévalaient sur ses joues creuses. La jeune femme de la réception reposa directement son téléphone. Un homme plus âgé que les autres, celui qui m'avait interrogé, s'avança. Après quelques formalités. Baptiste fut appelé à son bureau. Plusieurs heures plus tard il ressortit un petit sourire nerveux sur les lèvres. Il s'approcha de moi m'enlaçait encore plus chaleureusement et me souffla un merci.

Son père fut arrêté et après un dur et long procès des plus éprouvant il fut déclaré coupable et jeté en prison. Baptiste va mieux. Il vit maintenant chez nous, et n'a eu aucun mal à s'adapter à son nouveau style de vie.

Et voilà la fin de la tragique aventure que j'ai vécu...

J'avais un ami et je l'ai retrouvé.

## Chloé LISSOT BUTIN

4<sup>e</sup>, collège de l'Estey  
à Saint Jean d'Illac

« Comme un fantôme »

### INCIPIT

Le lendemain, à l'aube, je me réveille fatigué. Cette nuit, j'ai peu dormi tellement j'avais peur. Les pensées envahies de questions sans réponse sur sa disparition, j'avais attendu le lever du jour pour partir à sa recherche, trouver des indices, trouver des pistes et le retrouver !

Je prends un vieux sac à dos et mets quelques affaires dedans, un sandwich, un peu d'argent, mon portable, mon stylo, le carnet sur lequel je suis en train d'écrire et le mot que j'ai reçu la veille. Ce mot qui est pour l'instant, la seule chose qui me reste de lui. Il n'avait écrit que quelques phrases : "Je ne comprends pas, je ne comprends rien. Je suis vivant, enfin je crois. J'ai besoin de toi, si c'est bien toi qui reçois ce mot."

Je remarque alors qu'il y a un plan de la ville au verso, je l'examine rapidement et le mets dans mon sac.

Je n'ai pas beaucoup d'informations, je ne sais ni ce qui lui arrive, ni où il est, et depuis combien de temps ; ni comment il va ou si je vais le retrouver, mais ce que je sais, c'est qu'il ne faut pas perdre une minute.

J'écris pour atténuer ma peur, pour me sentir moins seul alors que je marche en direction de l'arrêt de bus, dernier endroit où je l'ai vu. J'observe autour de moi et décide d'interroger les personnes qu'il fréquentait plus ou moins, les élèves de la classe ou encore le personnel du collège. Ici, tout le monde est inquiet pour lui, mais personne n'a d'information importante à me donner : "Il avait l'air tracassé, ailleurs ces derniers temps". Voilà ce qui revenait le plus dans mes notes. Les professeurs eux, avaient observé une baisse des notes et de la concentration, ce qui ne lui ressemblait pas. La seule personne ayant une information plus importante à me donner est un surveillant de la cour avec qui mon ami discutait souvent : "Des affaires de famille, c'est tout" lui avait-il dit en changeant vite de sujet avec un rire nerveux.

Mais je sais bien que ce n'est pas tout. Alors, je sors du collège en douce, je n'ai oublié personne à interroger, enfin je crois. J'avale mon sandwich et pars à la rencontre des parents de mon ami. Je marche, me ressasse plein de bons souvenirs, histoire de me détendre. Je cherche les mots justes à employer

devant ses parents. Son père et sa mère, je les ai déjà vus une fois, oui, il y a deux ans. Des personnes attentionnées et soucieuses du bien-être de leur fils et mystérieuses à la fois. Ils étaient très gentils et pourtant j'avais peur, peur de leur réaction, peur de comprendre et peur de voir leurs visages éteints et leurs joues remplies de larmes.

J'arrive devant leur maison. Je reste quelques minutes planté là, à observer, et prends enfin mon courage à deux mains. Je toque, une fois puis deux, j'attends et entends alors des pas. La porte s'ouvre. Je vois le visage, la mine triste de sa mère. Elle me reconnaît et me laisse entrer sans poser de questions, en me disant simplement "Bonjour" d'une voix faible et tremblante. Son mari se trouve dans le salon, nous nous installons et je leur explique pourquoi je suis là et le début de mon enquête. Alors, je vois leurs yeux humides, je les vois retenir leurs larmes mais malgré ça, ils me racontent tout, dans tous les détails. J'essaie de les réconforter alors que moi aussi, j'aurais besoin que l'on me rassure.

Deux heures après, je sors de la maison, les remercie et les salue.

"Il y a deux jours, il nous a surpris dans notre conversation, alors, nous nous sommes dit que c'était le moment, qu'il fallait lui dire la vérité, même si elle était dure. Nous lui avons dit que nous n'étions pas ses parents biologiques, que nous l'avions adopté à dix mois. Il ne montrait aucune émotion, restait calme et concentré, posait des questions pour avoir plus de détails, puis quand nous avons fini, il est parti en disant simplement "D'accord" en nous adressant un sourire forcé. Il a ensuite repris la vie normalement, un peu tracassé. Mais nous avons découvert depuis peu qu'il recherchait ses parents biologiques." Voilà un résumé de ce que m'avaient dit ses parents. De mon côté, j'avais noté une adresse trouvée dans sa chambre. C'est là que je me rends, c'est peut-être là-bas qu'il est.

Une fois arrivé à l'adresse notée, je ne vois pas grand-chose, les habitants sont rares dans cette rue.

J'interroge quelques passants, rien à signaler, personne ne l'a vu. Je sors le mot de mon sac et observe le plan minutieusement pour voir où je me situe. Je range le plan et continue à errer dans le quartier, à le chercher.

La nuit tombe, je vais devoir dormir à la belle étoile. J'envoie un message à mes parents, je les rassure, leur mens, leur dit que je dors chez un ami ce soir. J'installe mon plaid dans un endroit

calme, j'ai peur, il fait froid, je suis fatigué, j'essaie de m'endormir. Quand je me réveille, il est très tôt, ne fait pas encore jour et les habitants de la rue dorment encore.

J'observe le plan et là, la stupeur et l'étonnement m'envahissent. Une croix rouge est apparue, je suis sûr qu'elle n'était pas là avant. Je n'aurais pas pu la louper ! Je me dépêche de ranger mes affaires, et me lance sans réfléchir vers l'endroit indiqué par la croix.

Le chemin est long, quand j'arrive, il fait presque jour. C'est là, à ce moment, que toutes les émotions se mélangent, en moi. L'espoir, la joie, l'impatience. Je le vois, là, à quelques mètres de moi, je cours et d'un seul coup, pouf, plus rien ! J'avais vu ses yeux figés, son sourire désespéré, il avait tourné la tête, je ne sais même pas s'il avait eu le temps de me voir.

Je suis abasourdi, je n'ai pas les mots pour exprimer mon désespoir, mon incompréhension. Comment était-ce possible ? Avais-je halluciné ? J'examine chaque emplacement de la rue, mais ne le trouve pas, il n'aurait pas pu se cacher, non, il avait disparu, d'un seul coup.

Je reprends le plan, l'observe, la croix a elle aussi disparu. Je n'avais donc pas halluciné...

Je suis démuni, ne sais pas quoi faire, j'avance, dans l'espoir de le revoir, maintenant, il fait jour et les rues se remplissent doucement de passants affairés. Je m'arrête dans un restaurant pour prendre mon petit-déjeuner. Je le revois disparaître tel un fantôme qui joue à cache-cache. Je jette un coup d'œil à mon téléphone, réponds à quelques messages. Une vingtaine d'appels en absence de mes parents, sans doute que le collège les a avertis de mon absence. Une nouvelle fois, je leur mens pour les rassurer. Ensuite, je consulte les actualités de l'enquête que la police mène sur sa disparition, pas de nouveautés. Je repars dans la ville, je cherche, comme un robot, ma raison a disparu, j'examine chaque recoin, fais et refais une succession de mouvements en essayant de ne pas écouter cette partie de moi, qui a déjà abandonné l'idée de le retrouver.

La journée passe, et la nuit commence à tomber, je suis désespéré. J'essaie une nouvelle fois de me situer sur le plan, j'ai beaucoup marché, sans vraiment m'en rendre compte, je suis loin de chez moi, il fait de plus en plus sombre. Je m'arrête sous un lampadaire et là, de nouveau, la croix rouge apparaît, à un endroit différent de la dernière fois. Je suis fatigué, je voudrais me reposer, mais il faut que j'aille le retrouver. Je cours, m'arrête de temps en temps pour suivre le bon chemin, je cours, de plus en plus vite, mon ami est loin mais il est là-bas, je l'espère. Je

cours, pour ne pas le perdre une nouvelle fois. C'est bientôt, j'y suis presque, je le vois, au bout de la rue, cours, cours encore. Je le vois sourire, cette fois c'est la bonne, je m'élance vers lui, il est là, je le prends dans mes bras, cette fois je ne vais pas le perdre. Nous restons dans le silence quelques minutes, entre la joie et le malheur, le soulagement et l'inquiétude puis je lui demande ce qui s'est passé, s'il va bien. Il me raconte tout, de A à Z, me dit qu'il a peur, peur que ça recommence. Il me dit qu'il voulait se rendre à l'adresse que j'avais trouvée chez lui, il se faisait tard, il avait regardé la pleine lune dans la nuit noire et cette boucle infernale avait commencé. Il avait été téléporté dans un endroit sans vie, abandonné. Peut-être ses rêves, ses cauchemars, un passé inconnu ou un futur dangereux ? Il ne savait pas, c'est comme si sa vie avait été mise sur pause. Il ne retrouvait la réalité que la nuit. Il réapparaissait chaque fois à des endroits différents, comme s'il avait marché sans s'en rendre compte. Il ne comprenait pas ce qui se passait, il se sentait impuissant, ne savait pas combien de temps s'était écoulé. Quand il disparaissait, il entendait des voix parfois, dont une qui lui murmurait "Tu es prisonnier maintenant, le seul moyen que tu te libères et de retourner à l'endroit où tu as disparu à minuit pile". Mais il ne savait plus où il avait disparu. Chaque nuit, il apparaissait à des endroits différents dans la ville, il marchait sans savoir où il allait et c'est comme ça qu'il m'avait envoyé un mot, quand il avait reconnu ma maison. Mais la nuit suivante, il ne sait pas pourquoi il est réapparu loin, très loin. Voilà ce qui s'était passé.

Je regarde l'heure, il n'est pas trop tard, on peut y arriver. Nous courrons, main dans la main, cherchons et trouvons l'endroit où il avait disparu. Je regarde l'heure, c'est impossible ! Plusieurs heures se sont écoulées, alors, je lève les yeux : il fait déjà jour ! Puis, je regarde autour de moi, je ne sais pas où je suis, mon ami est derrière moi. Encore une fois, je regarde la carte, une nouvelle croix rouge est apparue. Je suis fatigué, je n'ai plus la force de chercher, d'essayer de comprendre. Nous nous regardons plein d'incompréhension et de désespoir. Mais que s'est-il passé ?

Où sommes-nous ? Alors, je repense une fois de plus aux mots de la chanson préférée de mon père :

*Mais la nuit ne veut pas entendre, non la nuit ne peut pas comprendre*

*C'est à croire, que la nuit n'a pas de cœur, pas de cœur.*

*Et je finis par me rendre à la raison, me dire que la chanson dit vrai et admettre que Non la nuit n'a pas de cœur.*



# Black Mirror

Noan MAITRE

INCIPIT

4<sup>e</sup>, collègue Chambéry  
à Villenave d'Ornon

« *Game over* »

Je relis le mot pour être sûr, et, aucun doute, c'est bien son écriture. Le mot dit : « Aide- moi ... Je suis bloqué ... Retrouve-moi dans Pixa VI. Dernier niveau. »

D'abord je pense à un rêve, je pars donc m'allonger et me dis que cela ne peut pas être vrai. Être prisonnier d'un jeu vidéo, ça n'existe que dans les livres ! Mais dans mon lit, je n'arrive pas à dormir et je ne fais que me tourner en repensant au message. Et si cela était vrai ... Et si ce n'était pas un rêve? Et ce mot, comment est-il arrivé ici ? Puis je repense à la chanson de mon père : Quelques mots perdus dans la nuit.

Il pleut dehors, et soudain un éclair illumine ma chambre d'un coup, de sa lumière blanchâtre. Et si tout était vrai ... Et si ce mot disait la vérité ... Et si Iban était vraiment prisonnier d'un jeu vidéo ? Plus aucun doute, je dois au moins essayer.

J'allume donc ma console et lance Pixa VI. Dès que le jeu est lancé, je vois une notification : « Veux-tu rejoindre ma partie ? ». Je regarde le pseudonyme ... Bisbon ... c'est bien Iban, il met ce nom dans tous ses jeux. J'accepte alors l'invitation et, tout à coup, ma console m'aspire. Je n'en reviens pas ... Je suis dans le jeu ...

Je regarde mes mains et ce sont bien celles de mon personnage, un homme grand, musclé avec des cheveux à la façon des mangas. Je n'ai qu'un pantalon et je n'ai aucun tee-shirt, ce qui laisse mes abdominaux visibles. Si seulement je pouvais avoir le même corps dans la vraie vie ! J'entends alors une voix féminine derrière moi : « Bonjour Noan, voulez-vous commencer une partie ? »

Cette voix ... Je la reconnais ... Je me retourne et vois un petit robot volant. Je lui réponds que oui et il me téléporte alors dans la première épreuve ...

Ce jeu, j'y ai toujours joué et je l'ai déjà fini des centaines de fois, donc je le connais par cœur.

La première épreuve est une épreuve de saut. Je dois sauter

de poteaux en poteaux au-dessus du vide. Je n'en reviens toujours pas ! Tout cela ne peut pas être vrai ... je dois rêver ! Non ! Je dois au moins essayer. Je m'apprête à sauter quand un grand écran commence à descendre du plafond. Sur l'écran, je peux observer un homme, tout habillé de noir, une cagoule pour masquer son visage. Quand cet homme commence à parler, je remarque qu'il utilise un modificateur de voix. Mais qui est-il ? Je l'écoute et je suis stupéfait. Voilà ce qu'il me dit : « Bonjour Noan. Je suis le maître de ce jeu. C'est moi qui ai capturé Bisbon. Veux-tu le libérer ? Je suppose que oui ... Voilà ce que tu vas devoir faire. Tu vas devoir finir ce jeu ! Facile, non ? Sauf que si tu perds tes trois vies ... tu restes coincé ici à tout jamais ... Ou jusqu'à ce que quelqu'un finisse le jeu. Bonne chance à toi ! » Tout à coup, la peur me gagne. Trois vies seulement ! Je ne peux pas le croire ! Je ne veux pas rester coincé ici ! Je suis paniqué mais je ne peux pas retourner en arrière. Je ne dois plus réfléchir. Tout à coup, je saute sur le premier pilier et ... quand je regarde en bas ... le vide ... rien que le vide. Ma gorge se noue. Je saute alors sur le deuxième pilier mais ... je glisse ! Je viens de glisser et je suis en pleine chute libre. Quelques secondes plus tard, je réapparaîs sur le premier pilier et un écran holographique m'indique qu'il ne me reste plus que deux vies : « Oh non, plus que deux vies ! » me dis-je. Je saute à nouveau, et cette fois j'arrive sur le deuxième pilier. Je saute alors de piliers en piliers sans tomber, jusqu'à la fin. Il y a deux boutons devant moi, un pour accéder au niveau suivant et un ... pour abandonner ! J'hésite quelques secondes mais je me dis que je dois continuer ! Je dois sauver Iban ! J'appuie sur le premier bouton et me téléporte à la deuxième épreuve.

J'ai passé toutes les épreuves avec grand succès et là ... je me retrouve au dernier niveau, une forêt sombre à en glacer le sang. Tout à coup, je crois entendre un cri au loin. Cette voix, aucun doute, c'est bien Iban qui crie au loin. La dernière épreuve n'est autre qu'un labyrinthe gigantesque. Je vois alors l'écran géant descendre du mur et l'homme cagoulé me dit : « Alors tu as réussi à arriver jusqu'ici ... Comme tu le vois, il ne te reste plus qu'une seule épreuve : le labyrinthe ... A ce que l'on raconte, il est hanté ... les fantômes des gens morts dedans y vivent et hantent les nouveaux joueurs comme pour se venger ! Alors ? Réussiras-tu à libérer Bisbon ? Et sauras-tu trouver le cœur du labyrinthe ? Bonne chance à toi ! »

Mon sang ne fait qu'un tour, je n'ai plus qu'une vie. Mais tant pis, cela doit être un rêve et perdre mes trois vies signifie me réveiller ... Je n'ai donc rien à craindre. Ça, c'est ce que j'essaye de me dire, mais une partie de moi continue d'avoir peur, de croire que tout cela est bien réel.

Je rentre donc dans le labyrinthe et commence à chercher le chemin. Après m'être perdu des centaines de fois, je vois enfin la sortie au loin.

C'est bon, je t'ai trouvé ! J'ai trouvé le cœur de la nuit, papa !

Je sors en courant et vois Iban, là, devant moi, ligoté. Je lui demande si tout va bien, mais il n'a même pas le temps de répondre que l'homme en noir apparaît derrière lui. Je saute d'étonnement et je recule d'un pas. Je veux parler mais mon corps ne répond pas. L'homme prend donc la parole : « Alors, tu as trouvé le chemin à ce que je vois, tu t'es bien amusé ? Bon, non, je rigole. Tu as libéré ton ami je vais donc vous renvoyer chez vous mais avant ... » L'homme enlève son masque et je vois un homme blanc, aux cheveux bruns, les yeux d'un orange pétillant. Il a un grain de beauté sur le nez ainsi qu'un sourcil coupé en deux. Quelques secondes plus tard, je suis dans ma chambre, devant ma console. Alors c'est bon ? C'est fini ? Iban est sauvé ?

FIN

---

Je ferme mon livre et je cours en direction de l'arrêt de bus. J'ai enfin terminé d'écrire mon histoire. En arrivant à l'école, je me rends compte qu'Iban manque à l'appel ... Trois jours ont passé et aucune nouvelle de lui. Comme dans mon livre ... Non, ce n'est pas possible, cela doit être un hasard ... A peine rentré, je m'enferme alors dans ma chambre et je pleure, je vide toutes les larmes de mon corps. Le soir, vers minuit, j'apprends qu'on a retrouvé Iban dans la forêt ... mort ! Je sors de chez moi et cours vers le bois.

*En parlant, en marchant à Paris  
A minuit dans ma ville*

Quand j'arrive à la forêt de Fontainebleau, il y a déjà la police sur place. Je me précipite aux barrières de sécurité et là ... je vois son corps, allongé par terre ... sans vie ... Je pleure à nouveau quand un homme blanc, aux cheveux bruns, les yeux d'un orange pétillant s'approche de moi, il a un grain de beauté

sur le nez ainsi qu'un sourcil coupé en deux. Il est exactement comme le méchant du jeu, et je crois voir un sourire au coin de ses lèvres. Il essaye de me réconforter avant de repartir. Tout à coup, mon regard se pose sur la main qu'Iban a dans sa poche ... et là, je vois la console ... je traverse les barrières de sécurité et je la regarde, Pixa VI est lancé avec marqué en gros : « GAME OVER ». Un instant après, les policiers m'embarquent en dehors des barrières et pendant au moins cinq minutes, je reste bloqué, sans dire un mot. Mon corps est figé et mon sang glacé. Je demande malgré moi comment mon ami est mort ... personne ne sait pour l'instant. J'entends ses parents et sa sœur pleurer à côté.

Et si c'était comme dans mon histoire ...

# Les utopies

## Gabrielle MARTINEZ et Naomie OIRY

4<sup>e</sup>, collège Chambéry  
à Villenave d'Ornon

« La marque de noblesse »

C'était un matin comme les autres à Dewey. La ville de la littérature où seuls les privilégiés avaient accès. Ces mêmes privilégiés qui harcelaient ceux ne portant pas la marque de la noblesse. Ces mêmes privilégiés qui étaient supérieurs de par leur force politique et militaire. C'est là que commence l'épopée de Maxence, un jeune garçon harcelé par les petites terreur du quartier Charles Dickens, ces petites vermines qui se moquaient de lui, à cause de sa couleur de peau blanche comme la neige, sa façon de parler, sa manière d'être et le fait qu'il ne portait pas la marque de noblesse. Ils lui disaient souvent :

— Tu n'es rien, tu ne mérites pas de vivre, tu ne seras jamais rien, si on te garde en vie c'est pour nous marrer. Ta présence même est un crime, tu as de la chance qu'on n'appelle pas la police... »

Et d'autres injures et horreurs que je n'oserai pas citer dans cette nouvelle. La jeune Catherine venait lui rendre visite des qu'elle le pouvait. Elle était la fille de l'un des dirigeants les plus haut placé. Mais la jeune enfant ne voulait pas ni l'entreprise de son père appelée Écobubus ni de sa fortune ou bien de son héritage.

Elle lui avait offert un livre, il y a longtemps, un roman policier avec plein de références diverses sur la musique, le théâtre, la culture en général. Il se souvenait d'un passage qui l'avait marqué...

### INCIPIT

Il aimait bien ce livre. Même s'il n'était pas allé à l'école, il avait appris à lire tout seul avec de vieux bouts de journal trempé emportés par le vent dans des ruelles sombres et crasseuses. C'était le 12 décembre, un des mois d'hiver les plus froids connus depuis 1954. Maxence traînait dans la rue quand soudain Marco et sa bande de petite racaille l'embarqua dans une sorte de fourgonnette à 3 roues. Le jeune garçon se débattit mais ses efforts furent vains. Il s'était débattu pour Catherine car il ne voulait pas l'abandonner, elle qui avait tant fait pour lui.

Il se réveilla sur la côte sans savoir où il était. Au loin il vit

l'océan, l'océan à perte de vue, celui qui inspire les plus grands écrivains, les plus grands peintres, les plus grands poètes et les plus grands musiciens. Il était d'un bleu profond et son écume blanche se fracassait sur les rochers. L'odeur marine lui titillait les narines puis une brise fit voler la capeline d'une femme aux cheveux châtain clair. Elle portait une longue robe verte avec un ruban et une fleur jaune autour de la taille de la même couleur que la capeline. Maxence lui rapporta son chapeau et lui demanda où il se trouvait. Elle lui dit d'une voix douce :

- Tu es sur la côte Montardre.

Maxence lui demanda à combien de manuels\* de Dewey il était. Elle lui répondit avec douceur :

-Tu es à 653 manuels de Dewey, si tu veux te rendre là bas passe par la grande route, renchérit-elle avec calme. Maxence la remercia et partit brusquement car il était pressé de rentrer et de retrouver Catherine.

Cette émotion lui fit penser à un autre passage du livre...

« J'étais en route pour retrouver mon ami quand je me perdis dans la grande ville. J'étais perdu car je n'avais pas pensé à prendre de carte ou bien mon téléphone. Je savais que je retrouverais mon ami un jour, même au ciel, mais avant serait mieux je pense.

Une fois arrivé à la gare je n'avais pas fait attention au train que je prenais mais j'avais pris soin d'emporter le papier de mon ami avec les mots suivants écrits dessus:

au hangar noir,  
près de la gare  
au nord des motards

Il partit donc vers le nord dans une ville réputée pour sa mauvaise fréquentation de motards.

Une fois arrivé, Maxence fut ébloui par une chose qu'il n'avait jamais vue, dont il avait vaguement entendu parler seulement. Mais il fut subjugué par cette merveille qu'était le marché Zola. Après avoir marché plusieurs jours, le long de la grande route il fit un malaise. Un homme bienveillant le ramassa sur le bord de la route de gravier noir et gris tourterelle. Mouillé par la pluie qui était tombée la nuit dernière. L'homme récupéra le jeune garçon. Quand il se réveilla et se mit à discuter avec l'homme, qui lui dit s'appeler Alain et qu'il était marchand, avant de lui proposer de l'emmener dans la ville de Émile Zola Ils partirent ainsi tous les deux dans sa fourgonnette. À leur arrivée,

Maxence fut ébahi.

C'était un lieu unique, pour ne pas dire magique. On pouvait sentir les odeurs et saveurs, c'était une explosion de couleurs : il y avait du rouge, du jaune, du vert, du orange et du mauve. On pouvait sentir ce festival de parfums. Il y avait des odeurs d'épices, de savon et de lavande qui était éparpillés sur tous les étals.

Il y avait des échantillons de toute les nuances et à leur simple vue on pouvait se sentir revivre et transporté dans un autre monde. Les vendeurs et les marchands criaient, enfin un en particulier, un poissonnier imposant qui interpella Maxence et lui dit :

— Mon garçon, aujourd'hui je te fais une promotion GÉNIALE ! s'exclama-t-il. Je t'offre deux poissons pour le prix de trois. Maxence partit et se dit que ce n'était qu'un charlatan de plus. Il réfléchissait à comment il allait remonter la rue avec tout ce monde.

Puis l'homme qui l'avait amené ici lui dit :

— Mon garçon si tu veux partir d'ici tu n'y arriveras pas comme ça.

Maxence se retourna et demanda surpris :

— Pourquoi, on ne peut pas remonter la rue ?

— Si, mais pour remonter la rue il faut prendre le téléphérique qui coûte atrocement cher. Il coûte 670 mots et malheureusement je n'ai pas les moyens de t'aider.

Maxence demanda intrigué ce qu'était un mot. L'homme lui répondit étonné :

— C'est une monnaie universelle que les dirigeants du Ministère Palas ont instaurée il y a dix ans pour apaiser les crises économiques de la nation mondiale.

Maxence répondit à l'homme avec une voix hésitante :

— Si vous voulez, je peux travailler pour vous et gagner assez d'argent pour me payer le téléphérique. L'homme hésita mais Maxence insista, et finit par convaincre l'homme.

Le jeune garçon suivit l'homme. Revenu chez Alain il rencontra sa femme et vit qu'elle attendait un heureux événement. Après quelques semaines Maxence avait découvert la couture,

la broderie, le tricot et d'autres arts tels que la cuisine.

Il apprit le commerce et l'art de vendre, il rencontra d'autres marchands qui l'aiderent à s'intégrer. Il avait son propre stand et louait ses services aux passants. Il rapiécait les robes, les sacs et les pantalons.

Au bout de quelque mois Maxence, ayant assez d'argent pour prendre téléphérique, alla faire ses adieux à sa famille d'accueil et aux marchands de glaces, de légumes, de poissons et de fruits. La gentille famille lui assura qu'il pourrait revenir quand il le souhaitait, même s'ils étaient pauvres, il y aurait toujours de la place pour lui dans la maison.

Il faisait la queue pour prendre le téléphérique quand le souvenir de Catherine lui fit penser inconsciemment à un passage du livre qui lui revint en mémoire :

« J'arrivai au hangar quand soudain une voix grave et pleine d'un petit rire moqueur retentit. Je partis me cacher derrière une sorte de gros bidon d'essence dont quelques goûtes coulaient. Quand je vis arriver un grand motard avec un énorme manteau noir clouté puis derrière lui une bande d'hommes avec des cagoules et des casques noirs ornés de têtes de mort très sombres. Certains avaient des moustaches tandis que d'autres arboraient de grosses barbes très mal peignées. Puis au loin, ligoté sur une moto, je vis Marcus en pleurs avec des blessures sur tout le corps. Les brigands hurlaient d'une voix forte qu'ils s'appelaient les avaleurs de bitume. J'arrivai à me glisser silencieusement et doucement près de mon ami. Quand je me retournai j'entendis les brutes se dire qu'avec deux otages ils pourraient demander une grosse rançon, et c'était grâce à moi. L'angoisse me gagna. »

Quand la cloche retentit Maxence monta dans le téléphérique n°3621. Celui-ci démarra puis une femme avec une voix de voyante se mit à parler dans le haut-parleur.

— Bienvenue dans la cabine n°3621, pendant votre voyage je vais vous expliquer pourquoi ce téléphérique existe. Vous pouvez constater que cette ville se situe dans une vallée entourée à 95% de montagnes qui sont elles mêmes entourées à 98% de montagnes et de lacs. Il y a bien une autre entrée réservée aux marchands pauvres qui doivent utiliser de dangereuses camionnettes pas révisées depuis 26 ans. Pour emprunter ce passage il faut avoir une carte de marchand à jour. A l'époque cette ville était un petit village perdu qui vivait comme on vivait autre fois sans électronique et sans eau



courante. Leur monnaie était le franc et ils ne savaient pas ce qu'était le mot ou le manuel.

Elle continua à parler de l'histoire de la ville un long moment puis elle conclut :

— En contre-bas vous pouvez voir la vallée qui est surplombée de la ville Montesquieu. Notre voyage s'achève dans quelques minutes, donc je vous souhaite une agréable journée et une bonne fin de voyage.

Maxence vit la vallée en contre bas il se promit d'aider coûte que coûte tous les marchands qui lui ont tout appris. Du haut de la montagne s'étalait un paysage somptueux au loin et un peu plus loin il voyait l'horizon, des lacs, des rivières, des forêts, des champs et plus loin encore la grande ville Montesquieu qui dominait toute la région. En son milieu une grande tour noire avec des fenêtres blanches et d'autres grises qui étaient ornées de grandes structures métalliques aux couleurs argentées. Un grand câble descendait tout le long de l'imposante tour. Maxence vit un bus qui s'appêtait à partir pour la plus grande ville politiquement est économiquement, la ville de Montesquieu. Maxence n'ayant assez d'argent pour payer son ticket décida de s'engouffrer dans la soute après la montée de tous les passagers.

Le bus démarra et Maxence entendit faiblement la voix de la jeune femme qui avait expliqué l'histoire du téléphérique

— Bonjour merci d'avoir choisi Écobus pour votre trajet. Nous vous demanderons de bien vouloir ne rien consommer dans cet Écobus. Je vais à présent vous parler de la compagnie et de la splendide ville Montesquieu. Tout a commencé en 1991 avec M.Rirou qui a inventé le concept un homme et très créatif avec beaucoup d'idées en tête. Le nom de notre compagnie vient parcontre de M.Lemptegy, radicalement écologiste.

La femme continuait de parler mais Maxence ne pensait qu'à retrouver Catherine. Le bus roula sur des dos d'ânes et il se cogna la tête sur un bagage. En dormant il rêva de l'un des passages du livre que Catherine lui avait offert il y a longtemps.

« Après que mon ami se soit calmé nous tentâmes de dénouer nos liens sans succès. Nous attendîmes qu'ils partent fumer dehors à cause des vapeurs d'essence dans le hangar.

Puis une fois qu'ils furent partis nous découpâmes nos liens avec le couteau qu'ils avaient laissé. Nous nous détachâmes puis remplaçâmes leurs bières par de l'essence aussi noire que le pétrole. Et nous fûmes par la sortie de secours qui était à l'arrière du hangar. »

Une fois qu'il se réveilla, il entendit de nouveau la dame du haut parler les priant de bien vouloir descendre du véhicule. Maxence se précipita, car il était un passager clandestin. Il vit alors un sublime palace surmonté de l'immense tour qu'il avait aperçue avant de monter dans l'écobubus.

Une jeune fille vint vers lui et elle lui posa la question suivante :

— Maxence, c'est toi? »

— Oui. Tu es Catherine ?

La jeune fille lui dit d'une voix claire :

— Oui, c'est bien moi, tu vas bien ? On m'avais signalé que tu avais disparu. Je me suis inquiétée, alors j'ai fait révéler à Marco ce qu'il t'a fait et j'ai envoyé un détective sur ta piste mais malheureusement, il t'a loupé de peu. Il m'a annoncé que tu te dirigeais par ici alors je suis venue le plus vite possible.

En voyant Maxence interloqué, Catherine continua ses explications :

— Je sais que tu te faisais discriminer et harceler par Marco et sa petite bande de racailles, alors j'ai réfléchi à comment te sortir de ce pétrin. Mon père est, comme tu le sais, l'un des plus grands politiciens de cette nation et il recherche un assistant. Il m'a chargée de le trouver et il se trouve que tu es le candidat idéal.

## Gaëlle JOUSSEAUME

3<sup>e</sup>, collège Porte du Médoc  
à Parempuyre

« *Les énigmes de la mythologie  
gréco-romaine* »

### INCIPIT

Sur le papier, il avait marqué : « Va au cerisier du parc ». Rien d'autre, juste ces cinq mots. J'avais reconnu l'écriture d'Émilien . Il faut que j'aille au cerisier du parc et vite. Émilien est peut-être en danger !

Je décide de partir le jour même à sa recherche, j'hésite à prévenir mes parents car sinon, ils vont s'inquiéter. Pendant deux-trois minutes, je tourne dans ma chambre pour me décider et je choisis de leur laisser un mot avant de partir.

Je leur marque que je ne veux pas qu'ils s'inquiètent de mon absence. Je leur explique que je suis partie à la recherche de mon meilleur ami et que je ne reviendrais que quand je l'aurais retrouvé vivant ou mort.

Je promets de te retrouver,  
même si ça doit me prendre des années.

Je le pose sur mon bureau et ouvre la porte de ma chambre. Je vais chercher des provisions et de l'argent au cas où. Je remonte dans ma chambre, ouvre ma fenêtre et sors. Je referme doucement ma fenêtre, je ne veux pas faire de bruit pour ne pas réveiller mes parents. J'avance dans l'allée mais le chien des voisins se met à aboyer et je pars en courant pour ne pas me faire repérer. Je me dirige vers la forêt, pas loin de chez moi pour me cacher. Je regarde derrière moi en regrettant ce que je fais juste pour mon meilleur ami, mais en pensant à lui, je redouble d'ardeur pour le retrouver.

Enfin arrivé dans la forêt, je me dirige vers le parc où on se retrouvait tous les jours avec Émilien. En arrivant, je trouve une lettre sur la balançoire à côté du cerisier, je prends la lettre et je reconnais l'écriture d'Émilien. Sur la lettre, il avait une sorte d'énigme.

« Bonjour Crystal,  
Si tu veux me retrouver, tu dois résoudre cette énigme :  
Qui suis-je ? Qu'est-ce qui marche à quatre pattes le matin,  
à deux le midi et à trois le soir ? Dès que tu auras trouvé la  
réponse, tu te dirigeras vers chez moi, tu iras dans ma chambre

et tu prendras la peinture correspondante pour regarder derrière. Tu trouveras un message t'expliquant la suite.  
Bonne chance Crystal. Émilien. »

Je réfléchis à la question en pensant qu'Émilien est fan de mythologie grecque. « Mais oui ! » me suis-je dis. L'énigme est celle que le sphinx posa à Œdipe. La réponse est donc l'Homme, *au matin de sa vie il se déplace à quatre pattes, au midi de sa vie il marche avec ses deux jambes et au soir de sa vie il s'aide d'une canne, marchant ainsi sur trois pattes. Comme dit sur la lettre, je me dirige vers sa maison mais la fatigue me rattrape. Je décide de me poser un peu et d'attendre que la mère d'Émilien parte au travail car son père avait déménagé.*

*Environ deux heures plus tard, je vois la voiture de la mère d'Émilien partir en direction du centre-ville. J'essaye d'ouvrir la porte d'entrée mais elle est fermée, je me dirige donc vers la porte de derrière qui est toujours ouverte. J'entre dans sa chambre en courant en pensant que dès que j'aurai trouvé le message, je retrouverai enfin mon meilleur ami.*

Dans sa chambre, je trouve un tableau sur son lit représentant Prométhée qui donne le feu aux Hommes. Je retourne le tableau et vois un autre bout de papier. Je le regarde et remarque que c'est une autre énigme. Il y avait marqué :

« Bonjour Crystal,

Je vois que tu as réussi la première énigme, bien joué. Maintenant, en voici une autre. J'ai donné mon nom à la planète des hommes verts, je suis un guerrier et j'aime les sports de combat. Qui suis-je (donne le nom en grec) ? Tu te rendras à l'endroit qui lui est consacré. C'est l'avant dernière énigme et tu pourras enfin me retrouver. Bonne chance .Signé Émilien »

Je réfléchis longuement à l'énigme et je me dirige vers la cuisine pour prendre un fruit. Je prends mon téléphone et remarque que j'ai dix appels manquants de mes parents et un message de mon copain. Pas question de rappeler mes parents sinon ils vont tout faire pour venir me chercher, par contre je regarde le message de mon copain :

« Coucou Crystal,

Je ne sais pas ce qui t'a pris de partir à la recherche d'Émilien mais tu devrais abandonner. Ce gars n'est qu'une mauviette, ça sert à rien de le retrouver. Si tu me réponds, ça veut dire que tu abandonnes sinon ne viens plus me parler. Bisous. Owen »

Je ne sais pas quoi faire, j'aime Owen et je ne veux pas le perdre mais Émilien est mon meilleur ami. Tant pis pour Owen mais il n'est pas question que j'abandonne Émilien. J'efface son message, prends une poire et repars dans la chambre d'Émilien pour réfléchir à l'énigme. Pendant trois heures, je retourne le problème dans ma tête sans trouver la solution.

Puis je vois un livre dans la bibliothèque qui se nomme Percy Jackson et les dieux grecs, je le prends et tourne les pages jusqu'à tomber sur le chapitre consacré à Arès, mon dieu préféré. Connaissant Émilien, il avait dû au moins mettre une réponse d'énigme qui avait un rapport avec moi.

Tout à coup, j'entends des bruits de pas se rapprochant de la porte. Je sursaute au moment où la porte s'ouvre. C'est la petite sœur d'Émilien. « Je pensais avoir entendu du bruit. » murmure-t-elle avant de repartir dans sa chambre. Je me rends compte que j'ai oublié mon sac sur le lit d'Émilien. Je rentre par la fenêtre, prends mon sac et ressors. Je me dirige ensuite vers la forêt pour rassembler les informations. En regardant les infos sur Arès, je remarque qu'Arès était un guerrier. Voilà donc la réponse, c'est Mars, le dieu de la guerre, Arès pour les grecs. Alors quel est le lieu qui lui est consacré ?

Je prends ma carte et je regarde les villes connues en Grèce. Alors, Athènes c'est Athéna, Olympie c'est Zeus, Delphes c'est Apollon, Corinthe c'est Aphrodite, Argos c'est Héra, Éphèse c'est Artémis et Sparte c'est Arès. Il faut donc que j'aille à Sparte. Le problème c'est que ma mère travaille à l'aéroport, il faut donc que je prenne l'avion au moment où elle ne travaille pas. Heureusement, elle ne travaille qu'un jour sur deux en ce moment. Je prends mon téléphone et regarde quel jour on est et, elle ne travaille pas. Sauf que le temps que j'arrive à l'aéroport, ça sera le lendemain. Il faut aussi que je me repose.

Je commence à marcher dans la forêt car l'aéroport se trouve un peu plus loin. Je passe devant le parc et je trouve un autre papier sur la balançoire. C'était l'écriture d'Émilien et il avait écrit :

« Bonjour Crystal,

Normalement, tu dois te diriger vers l'aéroport. Sauf que tu n'auras pas besoin d'aller à Sparte. Dirige-toi plus tôt vers le cimetière, tu trouveras une pancarte, il y aura des indications, tu les suivras . Et ainsi de suite. Je t'attends avec impatience. Tu as jusqu'à la fin de la semaine. Bonne chance. Émilien ».

Tant mieux ! Ça m'embêtait de prendre l'avion, comme ça je pourrais le trouver plus rapidement. Je me rends donc au

cimetière et je trouve la pancarte à coté de l'église. Il était écrit que je devais aller à l'église du village d'à coté. Je vais donc dans cette direction mais en arrivant à la lisière de la forêt, je tombe sur Owen qui se promenait dans le coin.

« C'est foutu, je ne retrouverais jamais Émilien si Owen décide de me ramener chez moi » pensai-je. Mais Owen m'ignora complètement et continua son chemin. Il fredonnait ma chanson préférée, c'était la chanson que l'on chantait ensemble quand on était en couple.

C'était le symbole de notre amour. Il faut que je fasse attention. Je me rends le plus rapidement possible à l'église, remarque la pancarte et en suivant les instructions, je vais derrière la mairie.

Quand j'arrive, je trouve un mot d'Émilien:

« Bonjour Crystal,

Tu entres dans la dernière partie pour me retrouver. J'espère que tu vas bien. Voici la dernière énigme :

Mon père est le créateur de l'univers, mon mari est le ciel, j'ai eu trois enfants qui ont un seul œil, trois enfants avec cents bras et six autres enfants qui ont tué leur père. Qui suis-je ? Dès que tu trouveras la réponse, tu iras vers cet endroit et je serai là. Bonne chance. Émilien. »

La réponse est Gaïa, la terre mère et son attribut est la nature. Il faut donc que j'aille à l'arbre sacré de l'autre village.

En arrivant à l'entrée du village, je me dirige vers la forêt pour faire une pause et pour me cacher car ma grande sœur habite la maison juste à côté de la forêt. Vivement que j'arrive ! J'étais tellement fatiguée que je me suis endormie. En pensant que je me suis réveillée, je vais à l'arbre sacré pour voir Émilien. J'arrive et je vois que mon meilleur ami est couvert de sang, le corps d'Owen est juste à côté, ensanglanté lui aussi. C'est alors que je me réveillai en sursaut.

C'était juste un rêve ! C'est à ce moment là que je remarque que je suis dans la chambre d'amis chez ma grande sœur. Elle avait posé mes affaires à côté du lit et elle avait laissé la fenêtre ouverte. Je prends mes affaires et sors par la fenêtre. Je pars sans faire de bruit pour ne pas me faire repérer mais Rex, le chien de Chris, le copain de ma sœur, se met à aboyer quand il me voit. La lumière de la chambre de ma sœur s'allume et je pars en courant. J'entends ma grande sœur m'appeler

mais je ne me retourne pas. Je continue alors mon chemin vers l'arbre sacré. Quand j'arrive à l'arbre sacré, je commence à courir en voyant Émilien devant le sanctuaire. Je l'ai enfin retrouvé !

« Émilien ! » l'appelai-je. Il se retourne et me prend dans ses bras et me dit :

« Tu m'avais manqué, ma petite guerrière ». Nous sommes restés un long moment enlacés. Puis il me lâche et m'explique qu'il avait fugué car son père le frappait. Je lui annonce alors que son père est parti, et qu'il a déménagé loin d'ici. Émilien me remercie et il m'embrasse. Je lui rends son baiser et nous rentrons chez nous, main dans la main. Quand nous arrivons, nos parents nous ont pris dans leurs bras et ils ne voulaient plus nous lâcher. Le lendemain, nous sommes retournés en cours, comme avant. Il avait juste deux choses qui avaient changé,

Émilien est devenu mon petit copain et Owen est devenu mon nouveau meilleur ami. Qui aurait cru que cette histoire finirait bien ?

# Mémoire d'enfance

**Justine  
DESCHAMPS**

3<sup>e</sup>, collègue Aliénor d'Aquitaine  
à Martignas-sur-Jalle

## INCIPIT

Oui, je te retrouverai. Les mots ont un pouvoir puissant, la mémoire aussi. Alors pour que tu reviennes, je vais mettre tous les souvenirs que j'ai avec toi dans ce carnet. Et je suis sûr que tu reviendras grâce à cela.

Mon premier souvenir remonte à notre rencontre, le 17 Juin 2009.

Nous avions 4 ans. Tu étais nouveau. Tu ne connaissais personne. Tu étais intimidé. Alors je t'ai vu et je me suis avancé. Je t'ai pris la main pour t'entraîner vers le coin cuisine. Tu as pris tes aises et a commencé à jouer avec les casseroles.

Je n'ai qu'un infime morceau de ce souvenir. Je me demande comment la mémoire peut conserver des moments comme ceux là et savoir qu'ils nous serviront un jour. Je pense qu'eux aussi doivent sentir que quelque chose ne va pas.

Mon second souvenir est celui de ton anniversaire, le premier Septembre 2009.

Nous sommes dans ta maison, les cris d'enfants résonnent en cette fin d'après-midi d'été. Tu n'avais pas invité beaucoup de monde car tu ne les connaissais que depuis juin. Tu m'avais invité ainsi que Lola, ta voisine, qui était la même classe que nous. On avait fait du trampoline et une chasse au trésor. J'avais trouvé des pièces en chocolat, tu avais eu des bonbons en forme de pirate et Lola des têtes de mort en sucre. Le soir avant que je parte, nous nous sommes déguisés en pirates et Lola était la capitaine. On avait bien rigolé ! Ta mère avait fabriqué des épées en carton, elles étaient dignes de celles du Capitaine Crochet.

Ce souvenir s'arrête là. Après je ne m'en souviens plus. Quand je te retrouverai, je te donnerai ce carnet. Je considère qu'il t'appartient vu qu'il parle de toi.

Pour atténuer l'angoisse et apaiser ma peur de ne plus jamais te revoir, je vais coucher sur le papier un autre souvenir qui surgit.

Nous étions le 22 Janvier 2010, il faisait un froid polaire. Dans la nuit, les premières neiges étaient tombées. J'ai eu la



chance d'aller à l'école en luge, j'étais tellement content ! On allait pouvoir faire des bonhommes et des batailles de boules de neige. Quand je suis arrivé à l'école, les autres enfants étaient déjà en train de s'amuser avec la neige. Tu n'étais pas encore arrivé. J'avais commencé l'ébauche d'un bonhomme quand je t'ai vu courir. Mais avant que tu puisses m'atteindre, une boule de neige t'a fauché en pleine course et tu as chuté. Je crois que je n'ai jamais autant crié sur quelqu'un de ma vie. Quand la personne responsable de ta chute est partie, tu m'as chuchoté que j'étais ton meilleur ami pour la vie.

Je crois que c'est un de mes meilleurs souvenirs. J'en ai d'autres, bien sûr, et tu es souvent présent. Jamais je n'ai eu un ami comme toi.

Quand j'ai vu ton papier atterrir dans ma chambre, je me suis dit, ça y est, il m'envoie un message pour la raison pour laquelle il est parti ! Et alors que je le lis, je visualise le moment où notre amitié a commencé à s'atténuer. Je m'allonge, comme assommé par cette révélation, jamais je n'aurais pu croire cela possible. Pas avec toi. Notre amitié était censée être indestructible. Et pourtant. Ça a dérapé. Et je visualise très bien ce moment.

Nous sommes le 5 Juin 2019. La fin du collège approche, on est bientôt dans la cours des « grands », disent nos parents. J'étais heureux et toi, tu faisais bien semblant car personne n'a remarqué ton mal-être. Mais moi, j'ai bien compris que tu n'étais pas aussi joyeux que tu le montrais. Depuis quelques temps, tu passais plus de temps avec Lola, ta voisine, tu allais plus chez elle, tu consacrais moins de temps à tes amis, dont moi, et j'en souffrais malgré tout. J'avais remarqué que tu plaisais à Lola, et inversement. Cela me blesse que tu ne te sois pas confié à moi, ton meilleur ami. On s'était promis de ne jamais rien se cacher. Mais nous avons grandi et une personne s'est invitée, Lola. Je sais que tu ne voulais pas me perdre, ni me faire du mal. Mais en me le cachant, tu me fais plus de mal que si tu me l'avais dit.

Grâce à ce bout de papier et ce souvenir presque intacte, je sais désormais où tu es et pourquoi.

Le 10 Juin 2019 va éclairer la situation. Tu es chez moi, enfin, ton corps est chez moi, mais ton esprit est ailleurs. On discute du lycée, de notre avenir, de notre futur.

Au lieu d'être enjoué comme tu l'étais au début de l'année, tu es maussade, l'air ailleurs...

Ça, c'est ce que je décèle derrière ton sourire factice collé sur ton visage. Tu fais comme si tout allait bien. Dès le moment où j'ai su que Lola déménageait, j'ai compris d'où venait ta mélancolie.

Le bout de papier froissé contenait en plus des mots un fragment de notre amitié car en te taisant, une faille s'est installée et s'est agrandie depuis que tu es parti. La phrase que tu as écrite, je m'en souviendrai aussi longtemps que je vivrai : « J'irai là où mon cœur est ».

En l'occurrence en Provence. Mais tu es toujours ici, alors pourquoi avoir écrit cela ?

Nous sommes le 12 Juin 2019, la veille de ta fugue.

Lola est partie depuis cinq jours et tu ne vas pas mieux. Tu n'es pas malade physiquement mais psychologiquement. On te dit que c'est à cause du brevet, que « ça va aller, ce n'est rien ». Personne n'a su mettre un doigt, ne serait-ce qu'un seul, sur ton mal-être, pour les adultes, c'est la peur des examens et c'est tout. Ce n'est pas ça. La vie amoureuse existe aussi. Et grâce à Lola, je sais où te chercher. Chez elle. Car sa maison désormais inhabitée, tes parents n'aurait jamais penser à aller voir là. Tu savais que je te retrouverai, alors tu m'as jeté ce papier comme une bouée à laquelle on veut s'accrocher.

Moi qui ai peur d'une mouche je me demande comment l'idée de traverser la ville entière de nuit m'est venue. Ça doit être ça l'amitié. Je sors de la maison en catimini et prend mon vélo qui est calé sur le muret comme si il m'attendait. Je parcours la ville en espérant que personne ne me verra et j'arrive devant la maison de Lola essoufflé. Je n'ai jamais pédalé aussi vite. Je pose ma bicyclette et cours jusqu'à sa maison.

Après 3 jours d'inquiétude et de scénarios plus pires les uns que les autres, je t'ai retrouvé. Enfin.

Notre amitié ne sera plus jamais la même, mais tu es là, et c'est tout ce qui compte.



## Pour nous contacter

✉ Département de la Gironde  
1, esplanade Charles-de-Gaulle  
CS 71223  
33074 BORDEAUX CEDEX

☎ 05 56 99 33 33

💻 [gironde.fr/contact](http://gironde.fr/contact)

## Inscrivez-vous aux newsletters pour rester informé

[gironde.fr/newsletters](http://gironde.fr/newsletters)

## Suivez-nous sur les réseaux sociaux



[gironde.fr/collegiens-lecteurs](http://gironde.fr/collegiens-lecteurs)